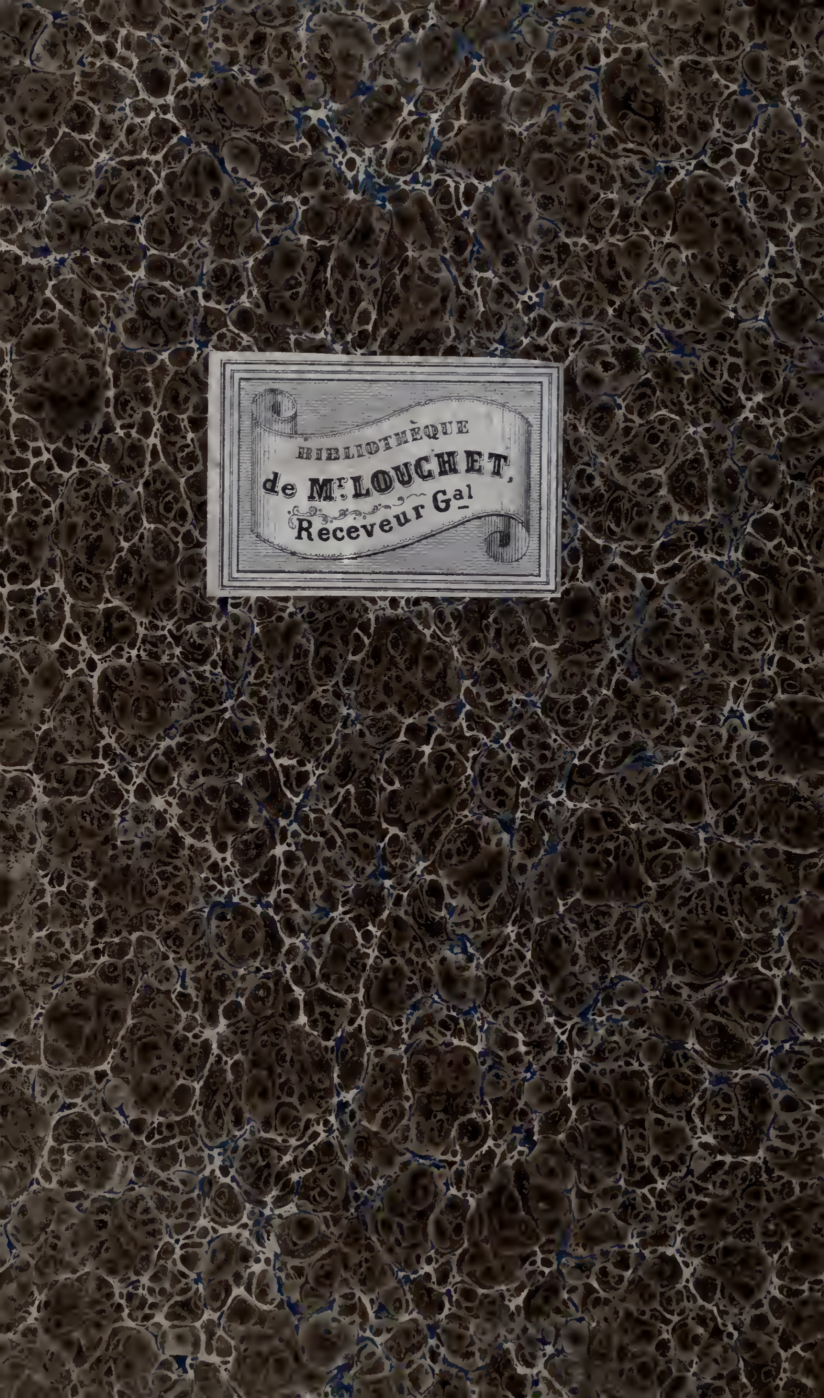
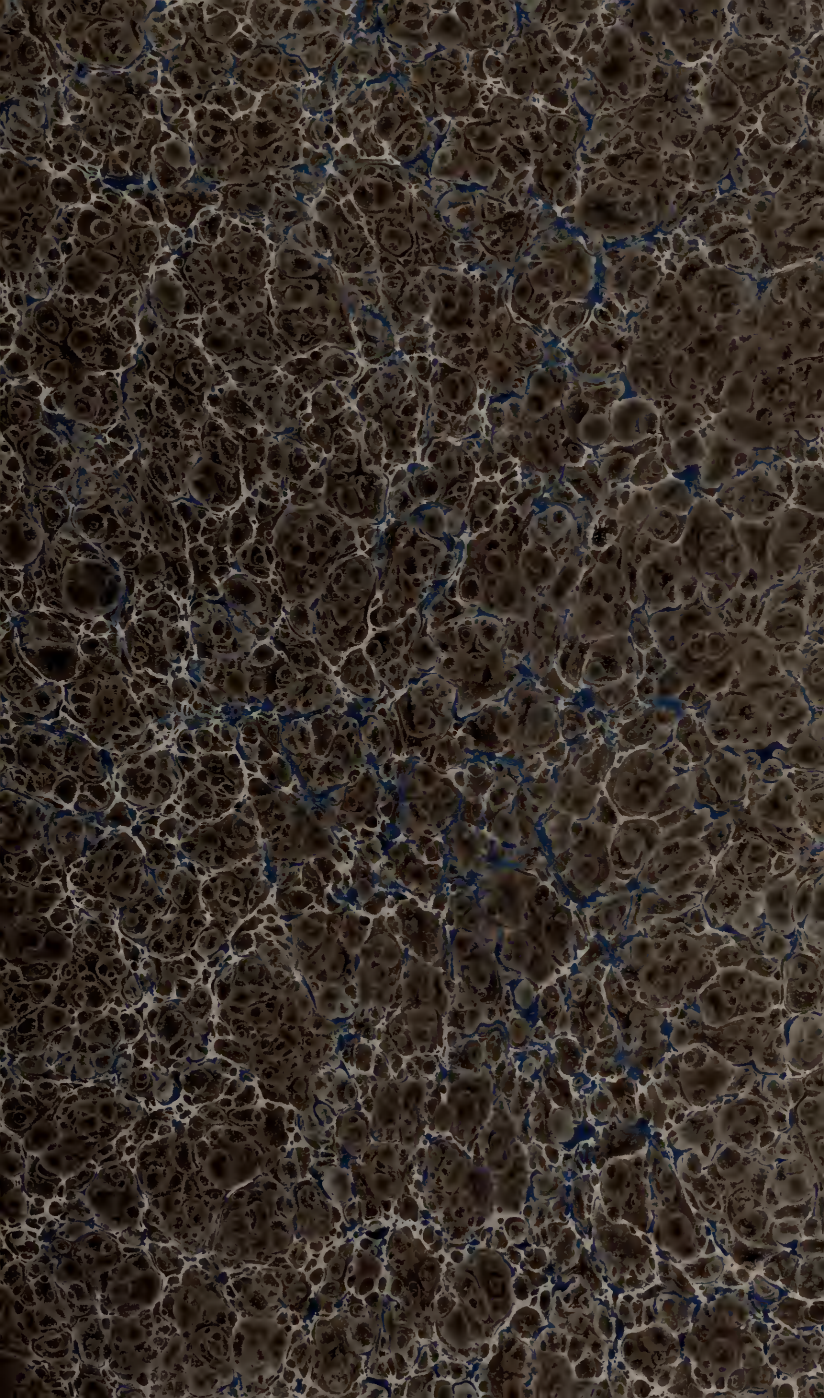




BIBLIOTHÈQUE
de Mr. LOUCHET,
Receveur Gal



PROVERBS

NOUVEAUX

PROVERBES

DRAMATIQUES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER
RUE DE SEINE, N. 14.

NOUVEAUX PROVERBES DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

TOME IX.

PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14 BIS.

1833.

LA

MATINÉE D'UN PRÉLAT,

OU

VANITÉ DES VANITÉS!

TOUT EST VANITÉ.

PERSONNAGES.

L'ARCHEVÊQUE.
MADAME DE BERTHENAIS, sa petite-nièce.
MADAME BOUVARD, femme de charge.
LAURENT, valet de chambre.
LE CHEF de cuisine.
SIMON, domestique.
DENISE, jeune servante.
FRANCELET, concierge.
M. LOVEL, peintre.
MADAME DUFOUR, marchande de dentelles.
UN MARCHAND de soieries.
UN JEUNE PRÊTRE.
MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

La scène se passe à l'Archevêché.

(Le théâtre représente un salon.)

LA

MATINÉE D'UN PRÉLAT.

SCÈNE I.

LAURENT, MADAME BOUVARD.

LAURENT.

De grace, madame Bouvard, finissons-en, laissez-moi. Vous êtes toujours à me menacer d'être renvoyé par monseigneur. Qu'est-ce que ça me ferait d'être renvoyé ? Je n'ai pas besoin d'être valet de chambre pour vivre, Dieu merci!

MADAME BOUVARD.

Pas tant de vivacité, mon enfant.

LAURENT.

Oh ! je sais bien que dans une maison comme celle-ci on doit toujours paraître doucereux ; ce n'est pas mon caractère. Il faut que je dise ce que je pense; jamais vous ne me ferez approuver ce qui me paraît ridicule. Certainement j'aime monseigneur Son Éminence parce qu'elle est bonne ou qu'il est bon (je m'embrouille toujours là-dedans). Si elle avait, ou s'il avait un état comme tout le

monde, qu'on pût être franchement ce qu'on est, sans être obligé de faire des grimaces comme vous en faites tous, je jurerais bien de mourir à son service; c'est un brave homme, et, pour un prêtre, il n'est pas trop tracassier. Mais votre grand-vicaire, je ne puis pas le souffrir.

MADAME BOUVARD.

Et c'est justement le grand-vicaire qu'il faut aimer, ou du moins qu'il faut avoir l'air d'aimer. Qu'est-ce que ça coûte? Entre nous, Laurent, le grand-vicaire est le véritable archevêque ici, voyez-vous. Monseigneur est un saint prélat, c'est un des plus grands princes de l'Église qu'il y ait jamais eu; mais il s'en faut bien, pour mener un diocèse, qu'il en sache autant que M. le grand-vicaire.

LAURENT.

Ça ne me regarde pas. Qu'un valet de chambre connaisse bien toutes les habitudes, toutes les petites manies de son maître, qu'il l'habille, le rase, le coiffe à sa fantaisie, il n'y a pas de diocèse là-dedans.

MADAME BOUVARD.

Vous avez grandement raison, mon cher Laurent; mais dam! je ne puis pas vous dire: un palais archiépiscopal, c'est un mélange de spirituel

et de temporel ; c'est tout différent des autres services.

LAURENT.

Alors on quitte quand ça ne convient pas.

MADAME BOUVARD.

On quitte... on quitte... Qu'est-ce qui vous manque ici ?

LAURENT.

Comment ? madame Bouvard, vous voulez que je voie de sang-froid mettre à la porte toute une brave famille comme celle de Francelet, notre concierge, et ça parce que ce pauvre homme a mangé un restant de ragoût un jour qui s'est trouvé par hasard être un jour de vigile et jeûne ?

MADAME BOUVARD.

Laurent, Laurent, ah ! je vous en prie, si vous ne voulez pas que nous nous fâchions, n'entamez jamais avec moi des matières de cette importance.

LAURENT.

Ah ! bast, vous me faites rire avec votre importance. Ces gens-là sont-ils assez riches pour jeter de côté ce qu'ils ont de reste ? Ils travaillent dès cinq heures du matin ; ils balaient, ils lavent, ils frottent, ils essuient, ils se donnent un mal de galériens, tandis que nous dormons encore bien tranquillement ; est-ce à nous de leur faire un crime de manger ce qu'ils trouvent sous la main ?

MADAME BOUVARD.

Faire gras un jour de vigile! pensez-y donc; chez un archevêque! Laurent, il faut être de bonne foi, c'est trop fort. Monseigneur lui-même est encore à jeûn. A propos de ça, je veux savoir ce qu'on lui a préparé pour son déjeuner. Il va être affamé; il y a près de deux heures qu'il est dans cette cathédrale; l'air y est très-vif. (Elle sonne, un domestique vient.) Faites venir le chef. (Le domestique sort.) C'est mon bonheur que de voir manger Son Éminence; pour son âge elle a un estomac si charmant!

SCÈNE II.

LAURENT, MADAME BOUVARD, LE CHEF.

LE CHEF.

Vous m'avez fait demander, madame Bouvard?

MADAME BOUVARD.

Qu'est-ce que vous aurez à donner à monseigneur quand il va revenir de la cathédrale?

LE CHEF.

On y a songé, madame Bouvard; soyez sans inquiétude, on y a songé.

MADAME BOUVARD.

Mais encore?

LE CHEF.

Vous voulez donc absolument savoir? Eh bien! potage coulis d'écrevisses.

MADAME BOUVARD.

Après?

LE CHEF.

Turbot sauce au homar.

MADAME BOUVARD.

Allez donc.

LE CHEF.

Pâté de saumon aux truffes.

MADAME BOUVARD.

Est-ce que c'est tout?

LE CHEF.

Il y a encore des côtelettes d'esturgeon en papillottes; pâtisserie et dessert si on en demande; mais cela ne me regarde pas, c'est le chef d'office.

MADAME BOUVARD.

Ayez soin que tout soit prêt aussitôt que monseigneur arrivera.

LE CHEF.

Tout sera prêt; ne craignez rien, on sait son affaire.

(Il sort.)

SCENE III.

MADAME BOUVARD, LAURENT.

MADAME BOUVARD.

Ce sera assez pour prendre patience jusqu'au dîner.

LAURENT.

Si ce pauvre Francelet avait eu un déjeuner comme cela à la place de son méchant haricot de mouton, il aurait bien pris patience aussi, j'en suis sûr.

MADAME BOUVARD.

Vous ne pouvez pas dire que monseigneur ne se soumet pas ; il n'y a rien de gras dans tout ce qu'on vient de nous nommer. Otez la soumission; supposez que chacun puisse faire à sa guise, il n'y a plus de péchés ; alors il n'y a plus de religion. J'ai été bercée là-dedans, je connais tout cela comme ma poche.

LAURENT.

Je m'en vas, je m'en vas, parce qu'il y a des choses qui me démontent.

MADAME BOUVARD.

Vous êtes donc pour la révolte ?

LAURENT.

Un haricot de mouton, une révolte!

MADAME BOUVARD.

Tout est dans le précepte *Abstiens-toi.*

LAURENT.

Monseigneur s'abstient-il avec le déjeuner qu'il va faire?

MADAME BOUVARD.

Il s'abstient comme un archevêque.

LAURENT.

Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être archevêques devraient s'abstenir encore moins; ils ne sont pas tenus à donner l'exemple.

MADAME BOUVARD.

Laurent, vous me faites frissonner.

LAURENT.

Cela ne m'empêchera pas de parler à monseigneur. Ce n'est pas lui qui a renvoyé Francelet, c'est le grand-vicaire. Je m'y prendrai de toutes les façons pour me faire écouter; je verrai du moins ce que Son Éminence me dira.

MADAME BOUVARD.

Heureusement pour vous Son Éminence n'est pas trop fine, mauvais sujet, sans cela elle devinerait bien vite d'où vous vient ce beau zèle.

LAURENT.

Achevez donc. N'allez-vous pas dire que je m'intéresse à Francelet parce que je suis amoureux de sa fille? Il n'y a rien comme une maison de prêtre pour voir de l'amour partout. Certainement Sophie Francelet est une belle brune; mais, fût-elle laide comme je ne sais quoi, je n'en trouverais pas moins que le grand-vicaire se mêle de ce qui ne le regarde pas.

MADAME BOUVARD.

Voulez-vous bien vous taire, imprudent que vous êtes? Parler ainsi d'un grand-vicaire! *Jésus! Maria!* j'aimerais mieux dire du mal de tous les saints.

SCENE IV.

MADAME BOUVARD, LAURENT, DENISE.

DENISE.

Votre servante, madame Bouvard, et toute la compagnie. Je viens de remettre à la cuisine une truite saumonée que madame envoie à monseigneur; mais j'ai bien du chagrin : madame m'avait aussi donné une lettre, je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

MADAME BOUVARD.

Ce n'était peut-être pas très-important.

DENISE.

Je crois bien que si, au contraire; m'est avis qu'il était question de reliques que madame voulait emprunter à monseigneur, pour un grand mal d'yeux qu'elle a depuis plus de huit jours.

LAURENT.

Des reliques pour un mal d'yeux, mon enfant!

DENISE.

On en avait prêté à madame qui auraient dû être bien bonnes, puisqu'elles étaient de saint Oculi lui-même...

MADAME BOUVARD.

Saint Oculi, ma fille! que dites-vous donc? Oculi est le nom d'un dimanche de carême; il n'y a pas de saint de ce nom-là.

DENISE.

Pardonnez-moi, madame Bouvard, il y a un saint de ce nom-là, j'en avais déjà entendu parler; d'ailleurs madame en a des reliques.

MADAME BOUVARD.

Ces reliques l'ont-elles guérie?

DENISE.

Non.

MADAME BOUVARD.

Voilà tout ce que je voulais savoir.

DENISE.

Oh! mais ça ne dit rien. Nous nous doutons bien à présent pourquoi elles n'ont pas guéri madame; on les a laissées plusieurs jours dans un tiroir qui sentait le camphre; c'est à coup sûr ça qui leur a ôté leur vertu.

LAURENT.

Regardez-moi bien en face, ma chère petite. Vous ne badinez pas?

DENISE.

De quoi badiner, Monsieur?

MADAME BOUVARD.

De grace, Laurent, taisez-vous.

LAURENT.

Du camphre qui ôte la vertu d'un dimanche de carême!

MADAME BOUVARD.

Quand on ne sait pas, on peut bien prendre le nom d'un dimanche de carême pour le nom d'un saint; ce n'est pas un péché; il n'y a pas de crime là-dedans; au contraire. Les erreurs de ce genre-là viennent toujours d'un fond respectable. (A Denise.) Tranquillisez-vous, ma belle; je me charge de votre commission auprès de Son Éminence.

DENISE.

Vous êtes bien bonne, madame Bouvard. On a parlé à madame des reliques de Sainte-Claire,

qu'on dit très-souveraines pour les yeux. Si monseigneur se trouvait en avoir, par hasard...

MADAME BOUVARD.

Attendez donc ; je crois bien que oui.

DENISE, joignant les mains.

Dieu! quel bonheur! Madame va-t-elle être contente!

(Elle sort.)

SCENE V.

LAURENT, MADAME BOUVARD.

LAURENT.

Savez-vous, madame Bouvard, qu'avec le sang-froid que vous avez c'est vraiment dommage que vous ne soyez que femme de charge?

MADAME BOUVARD.

Laurent, je suis ce que je suis; je ne me plains pas. De ce que monseigneur vous laisse dire tout ce que vous voulez, vous auriez tort de croire qu'il n'aime pas aussi qu'on ait l'air sérieux quand il le faut. La maîtresse de cette jeune fille est une dame fort riche, qui a le bon esprit de donner la moitié de son bien à l'Église. Monseigneur en fait grand cas.

LAURENT.

Il ne dit peut-être pas ce qu'il pense.

MADAME BOUVARD.

Par quelle raison ne dirait-il pas ce qu'il pense? Écoutez, Laurent, je vous répéterai toujours la même chose : quand on ne sait pas prendre l'allure d'une maison dans laquelle on sert, on passe pour un mauvais serviteur.

SCÈNE VI.

LAURENT, MADAME BOUVARD, SIMON.

SIMON.

Alerte! alerte! en avant! Voici monseigneur qui arrive.

LAURENT.

Je vais aller le déshabiller.

(Il sort.)

MADAME BOUVARD.

Et moi, donner un coup d'œil à la cuisine. Vous, Simon, préparez vite le couvert dans cette pièce. J'ai remarqué qu'au printemps Son Éminence la préfère à la salle à manger, à cause des fenêtres qui donnent sur le jardin. Vous trouverez tout ce qu'il faut dans cette armoire.

(Elle sort.)

SCENE VII.

SIMON seul. Il met le couvert.

Chacun se croit en droit de me commander ici; c'est très-original. Je passe pour être aux ordres de tout le monde; on me regarde comme le dernier des derniers. Cependant, si je voulais!.. Avec quelque invention que je trouverais, cette grosse maman de femme de charge et ce beau monsieur le valet de chambre seraient bientôt forcés d'aller faire leurs embarras autre part. J'ai commencé par le commencement. C'était le concierge à qui j'en voulais le plus. Sa place convient si joliment à mon oncle! Il faut d'abord penser à l'essentiel. Pour les autres, leur moment viendra à son tour. Je suis sûr de mon affaire. Monseigneur ne voit que par les yeux du grand-vicaire; le grand-vicaire ne voit que par mes yeux... (Il rit.) On doit le croire sorcier d'être arrivé tout juste au moment que les autres mangeaient leur ragoût. J'ai bien conduit ma barque. Sophie Francelet est trop rechignée. Qu'est-ce que c'est que la fille d'un concierge à qui on ne peut pas faire la moindre plaisanterie? Ma cousine, à la bonne heure, ça entend tout. Aussi M. le grand-vicaire, dès qu'il l'a vue, n'a

pas pu s'empêcher de dire : « voilà une petite mère qui se porte bien ; » et il riait dans sa barbe. C'est ce qu'il faut. Quel fier service, tout de même, je rends à mon oncle de lui faire avoir cette place ! D'un autre côté, ça me sera avantageux aussi. Il est très-agréable de ne pas avoir à se méfier du concierge ; il voit tout ce qui entre et tout ce qui sort. ...

SCÈNE VIII.

MADAME BOUVARD, SIMON.

MADAME BOUVARD.

Eh bien ! mons Simon, le couvert est-il mis *secundum ?*

SIMON.

Regardez, madame Bouvard.

MADAME BOUVARD.

Ah ! ah ! Il y a bien quelques petites choses à dire. Cette fourchette et cette cuillère sont trop près de cette assiette, mon garçon ; le verre aussi ; cela n'a pas de grace ; et cette salière qui est au bout de la table ! Supposez que monseigneur veuille la prendre lui-même, il sera donc obligé d'allonger le bras ?

SIMON, à part.

Madame Tracas!

MADAME BOUVARD.

Tenez, baissez le store à moitié de la croisée. Je vais tâcher de mettre tout cela un peu plus en ordre.

SIMON, à part.

Il n'y a jamais que ce qu'elle fait qui soit bien fait. (Haut, d'un air patelin, après avoir baissé le store.) Est-ce comme cela, Madame?

MADAME BOUVARD.

Pas trop mal. A présent, ouvrez-moi ces rideaux en entier.... A merveille. Venez ici à cette heure; prenez ce paravent.... bien.... étendez-le derrière le fauteuil de Son Éminence... plus que cela, plus que cela. Songez donc que cette porte va s'ouvrir cent fois, et que l'air pourrait arriver jusqu'à monseigneur.... C'est à ravir. Oh! petit à petit, on finira par faire quelque chose de vous.

SIMON, à part.

Ce ne sera pas elle toujours. (Reprenant l'air patelin.) Madame a-t-elle encore quelque chose à me commander?

MADAME BOUVARD.

Attendez que je récapitule. Le store, les rideaux, le fauteuil, le paravent. Ah! juste ciel! et

un coussin sous les pieds que nous oublions ; et un autre pour mettre derrière le dos de Son Éminence!

SIMON, apportant les deux coussins.

(A part.) On dirait d'une femme en couches. (Haut.) Voici l'un, et voici l'autre, madame Bouvard.

(Il va pour sortir.)

MADAME BOUVARD.

Encore un moment, donc. Où allez-vous? Qui vous a dit que c'était fini? Ne faut-il pas arranger le feu?... Placez aussi cette bouilloire de façon seulement que l'eau puisse dégourdir. Son Éminence souffre si souvent des dents ! Ah! c'est un terrible mal!

SIMON, à part

Hum! bonne comédienne.

MADAME BOUVARD.

Par ma foi, je ne vois plus rien, mon petit Simon, et je puis vous rendre votre liberté. Dites, s'il vous plaît, qu'on se dépêche de dresser; monseigneur ne peut tarder à venir.

SIMON.

Non, car je crois que je l'entends.

(Il sort.)

MADAME BOUVARD, seule.

Je sais de tes nouvelles, bon capon. Ah! c'est pour placer ton oncle à l'archevêché que tu fais

renvoyer Francelet. Nous verrons. Si tu rends compte à M. le grand-vicaire, d'autres me rendent compte, à moi.

SCENE IX.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE entre, appuyé sur le bras de Laurent.

Une fière séance, madame Bouvard ! Deux grandes heures ! Cet abbé Papion officie bien ; je ne dis pas le contraire ; mais il y met un temps ! C'est à mourir.

MADAME BOUVARD.

J'entends bien souvent sa messe, et je puis assurer à monseigneur qu'il ne fait pas toujours les choses aussi en conscience ; il est même assez suivi à cause de cela ; mais, dame, devant Son Éminence.....

L'ARCHEVÊQUE, en riant.

Oui, oui ; à tous seigneurs, tous honneurs. Allons, allons, mon déjeuner ; je l'ai bien gagné.

(Quatre domestiques apportent chacun un réchaud qu'ils placent sur la table ; ils sont suivis de quatre autres qui servent le déjeuner.)

MADAME BOUVARD, découvrant les plats.

Cela a bien bonne mine.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne veux pas de soupe, qu'on remporte la soupe. Et Lolotte?

MADAME BOUVARD.

Elle est dans ma chambre, Monseigneur; je vais aller la chercher, la pauvre petite bebête.

(Elle sort.)

L'ARCHEVÊQUE.

Laurent, dites-leur de s'en aller, je n'ai besoin que de vous. (Les domestiques s'en vont.) Voilà donc enfin un pâté de saumon! Y a-t-il assez longtemps que j'en demande un?

LAURENT.

Monseigneur ne veut donc pas me donner une bonne parole pour Francelet?

L'ARCHEVÊQUE.

Il n'a que ce qu'il mérite, Francelet. Ne pas pouvoir faire maigre un seul jour!

LAURENT.

Quel pauvre gras a-t-il fait, Monseigneur?

L'ARCHEVÊQUE.

Je n'entre pas là-dedans; il a fait gras. L'imbécile, qui ne sait seulement pas se cacher du grand-vicaire. (Madame Bouvard entre avec une petite chienne.) Viens, ma Lolotte; viens, mon petit bichon. Allons, allons, pas de folies, mademoiselle. Oui,

oui, je sais que tu m'aimes bien. Là, là, assez, assez. Madame Bouvard, cherchez-lui donc quelque chose.

MADAME BOUVARD.

Lolotte, Lolotte..... Ah! elle ne quittera pas monseigneur. Ma petite Lolotte! voilà qui est bien bon; ah! comme c'est bien bon.

(Elle présente du pâté à la chienne.)

L'ARCHEVÊQUE.

C'est drôle, elle n'en veut pas. Est-ce qu'on lui a donné à manger ce matin?

MADAME BOUVARD.

On aurait beau lui offrir tout ce qu'on voudrait, il faut que monseigneur soit là pour la décider.

L'ARCHEVÊQUE.

Chère mignonne! je n'ai pensé qu'à elle tout le temps de la messe. Tiens, Lolotte, c'est ton maître qui te le donne; mange. *Mien*, *mien*, *mien*. Faites-lui donc *mien*, *mien*, *mien*, madame Bouvard.

MADAME BOUVARD se met à genoux, prend une assiette, et a l'air de vouloir manger dedans pour exciter la chienne.

Mien, *mien*, *mien*, oh! que c'est bon, *mien*, *mien*, *mien*. Elle est dans ses caprices. Lolotte, regarde-moi donc, *mien*, *mien*, *mien*.

L'ARCHEVÊQUE.

En général, j'ai remarqué qu'elle n'aimait pas le poisson.

LAURENT.

Monseigneur, Votre Éminence permet-elle que Francelet ait l'honneur de lui parler?

L'ARCHEVÊQUE.

Est-ce qu'il est là?

LAURENT.

Oui, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, non, je ne veux pas.

LAURENT, d'un ton suppliant.

Ah! Monseigneur!

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'est-ce qu'il a à me dire?

LAURENT.

Entrez, Francelet.

SCÈNE X.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT, FRANCELET.

L'ARCHEVÊQUE.

J'en suis bien fâché, Francelet, mais la règle

doit être pour tout le monde ; je ne puis pas souffrir chez moi des infractions pareilles.

FRANCELET, tout tremblant.

Si Monseigneur voulait me faire la grace de m'entendre.

L'ARCHEVÊQUE.

Il n'y a pas d'excuse.

LAURENT, bas à Francelet.

Allez toujours, allez toujours. (Il se met à côté de madame Bouvard, et paraît n'être occupé qu'à faire manger Lolotte.) *Mien, mien, mien.*

FRANCELET.

Monseigneur ne sait peut-être pas que j'ai eu les fièvres pendant six semaines.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, je ne le sais pas.

LAURENT, toujours à genoux auprès de madame Bouvard.

Le pauvre diable a été long-temps entre la vie et la mort. (Bas à madame Bouvard.) Dites donc un mot aussi. *Mien, mien, mien.*

MADAME BOUVARD.

Monseigneur aime tant son monde qu'on n'a pas osé lui en parler ; mais la vérité est que nous avons eu tous bien de l'inquiétude pour Francelet.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ne l'avez plus, la fièvre?

FRANCELET.

Monseigneur, voilà plus de quinze jours que j'en suis tout à fait quitte.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est égal, tenez-vous toujours un peu plus loin. Après; où voulez-vous en venir?

FRANCELET.

Monseigneur, que le médecin m'avait fait une ordonnance comme quoi je ferais bien de me nourrir de viande autant que je pourrais, pour restaurer les forces.

L'ARCHEVÊQUE.

Une ordonnance ne suffit pas; il fallait prendre une dispense.

LAURENT.

Il a cru que les gens de Monseigneur étaient dispensés de droit.

L'ARCHEVÊQUE.

L'avez-vous cru réellement, Francelet?

FRANCELET, à qui Laurent fait un signe de tête.

Mais, oui, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous gronderai pas pour cela; mais soyez persuadé, mon enfant, que du bon maigre est aussi restaurant que bien d'autres choses. (A madame Bouvard.) La petite mange-t-elle?

MADAME BOUVARD.

Elle pignoche, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Comment, à vous deux vous n'êtes pas plus habiles que cela?

LAURENT.

Demain, Monseigneur, elle ne se fera pas tant prier; il y aura de la viande de boucherie, du gibier, de la volaille.

L'ARCHEVÊQUE.

Demain! demain! Elle peut mourir de faim d'ici à demain.

LAURENT.

Si Francelet avait encore de son ragoût?

L'ARCHEVÊQUE, à Francelet.

Avez-vous encore de votre ragoût?

FRANCELET.

Je n'en sais rien, Monseigneur. Dans la souleur que ma femme a eue quand j'ai été surpris par M. le grand-vicaire, je crois bien qu'elle a tout jeté dans les cendres.

MADAME BOUVARD.

Je vais y aller voir.

(Elle sort.)

L'ARCHEVÊQUE.

Suivez madame Bouvard, Francelet, et ne

vous désolez pas. Laurent, coupez-lui un morceau de ce pâté.

LAURENT.

Tenez, Francelet, en voilà une bonne tranche. (Bas.) Ça s'arrangera, ça s'arrangera; c'est moi qui vous le promets.

FRANCELET.

Monseigneur, tout ce que je puis dire à Votre Éminence, c'est que j'attendrai les ordres de Monseigneur; mais je la prie de considérer que je suis père de famille, et que par conséquent ce serait un terrible coup....

L'ARCHEVÊQUE.

J'y penserai, j'y penserai.

FRANCELET.

Oui, Monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

L'ARCHEVÊQUE, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE.

Pauvre Lolotte! Elle aussi, elle attend son sort. Cette sotte de madame Francelet qui jette tout dans les cendres.

LAURENT.

Monseigneur ne saura jamais la peur que leur fait M. le grand-vicaire.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est un beau talent qu'il a ; je voudrais l'avoir, moi.

LAURENT.

Vous n'auriez jamais le courage de persécuter les gens comme il le fait.

L'ARCHEVÊQUE.

Quand c'est pour leur salut qu'on persécute les gens, on doit être sans pitié.

LAURENT.

Eh bien ! moi, Monseigneur, je serais drôle ; je leur dirais : ah ! tu consens à être malheureux dans l'autre monde ; c'est différent ; alors, vis comme tu l'entendras dans celui-ci.

L'ARCHEVÊQUE.

Taisez-vous, Laurent ; si vous étiez archevêque, vous ne diriez pas cela.

SCÈNE XII.

L'ARCHEVÊQUE, LAURENT,
MADAME BOUVARD.

MADAME BOUVARD, une assiette à la main.

Nous avons notre affaire! Les braves gens que ces Francelet!

L'ARCHEVÊQUE.

Voyez donc, voyez donc comme la petite bête se jette là-dessus.

MADAME BOUVARD.

Je sais bien que, pour mon compte, je les regretterai beaucoup.

LAURENT.

Tout le monde les regrettera.

MADAME BOUVARD.

D'autant que leur remplaçant ne passe pas généralement pour être un bon sujet.

L'ARCHEVÊQUE.

Est-ce qu'ils ont déjà un remplaçant?

MADAME BOUVARD.

Oui, Monseigneur. Je me suis laissé dire que c'était l'oncle de Simon, un de vos valets de pied.

L'ARCHEVÊQUE.

Ah!

MADAME BOUVARD.

Un vilain homme que je déteste parce qu'il ne vient jamais de fois voir son neveu qu'il ne soit accompagné d'un chien affreux, qui court tout de suite après Lolotte.

L'ARCHEVÊQUE.

Chère Lolotte ! J'espère bien que vous y avez veillé, madame Bouvard ?

MADAME BOUVARD.

Monseigneur peut-il me faire cette question-là !

L'ARCHEVÊQUE.

Reste comme tu es, ma Lolotte ; crois-moi, tu es cent fois plus heureuse. Je ne veux pas de l'homme au chien ; très-décidément, je n'en veux pas. On en trouvera assez d'autres.

MADAME BOUVARD.

Ajoutez à cela que c'est une espèce de charlatan qui fait métier d'avoir des secrets pour toutes sortes de maladies.

(Un domestique remet une lettre à Laurent et lui parle bas.)

LAURENT, présentant la lettre à l'archevêque.

Monseigneur, c'est de la part de madame la marquise douairière de Trasigny.

MADAME BOUVARD.

Je me doute de ce que c'est. Elle a déjà envoyé ce matin une jeune fille qui a apporté une truite saumonée magnifique.

L'ARCHEVÊQUE.

Donnez-moi ma loupe.

MADAME BOUVARD.

Dans sa lettre, elle doit demander à Votre Éminence de vouloir bien lui prêter pour quelque temps des reliques de sainte Claire. Elle a grand mal aux yeux.

L'ARCHEVÊQUE, lisant.

Voilà une bonne ame. Il ne s'en refait pas beaucoup de pareilles, malheureusement. Laurent, portez cette lettre à l'abbé Frédoux, et dites-lui de voir à contenter la marquise. Il se chargera de remettre lui-même les reliques, entendez-vous ? et il aura soin d'en tirer une reconnaissance. Au surplus, il entend ces choses-là à merveille. Allez. (Laurent s'en va.) Vous dites donc, madame Bouvard, que cet homme est un charlatan ?

MADAME BOUVARD.

Je ne reviens pas de ce que M. le grand-vicaire ait pu être sa dupe; M. le grand-vicaire qui est un homme si fin, si spirituel, qui a une si grande habitude de lire dans le fond des ames !

L'ARCHEVÊQUE.

Madame Bouvard, vous devenez bien complimenteuse; vous devriez pourtant vous rappeler que je n'aime pas les flatteurs.

MADAME BOUVARD.

Je ne crois pas flatter M. le grand-vicaire.

L'ARCHEVÊQUE.

Personne ne l'estime plus que moi ; mais il peut se laisser tromper comme un autre ; il n'est pas infaillible. Pour être infaillible, il faut une grande expérience ; il n'y a que l'âge qui donne cela. Moi, qui vous parle, je n'ai pas toujours été comme je suis aujourd'hui.

MADAME BOUVARD.

Quoi ! vraiment, Monseigneur ?

L'ARCHEVÊQUE.

Mais non, certainement.

SCÈNE XIII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, MADAME DE BERTHENAIS, M. LOVEL.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Berthenais ! M. Lovel !

MADAME DE BERTHENAIS, baisant la main de l'archevêque.

Bonjour, mon oncle. Mon Dieu ! que je vous ai plaint ce matin à la cathédrale ; il y faisait un froid insupportable ; je n'ai pas pu rester jusqu'à la fin.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes heureuse, vous, ma petite-nièce; vous pouvez vous en aller quand vous voulez.

MADAME DE BERTHENAIS.

Permettez-vous que j'aie l'honneur de vous présenter M. Lovel?

L'ARCHEVÊQUE.

Je suis enchanté de voir Monsieur. (A M. Lovel.) Le portrait de ma petite-nièce, que vous avez fait dernièrement, est une des plus belles choses que j'aie vues; mais serez-vous aussi bien inspiré quand il s'agira de ma vieille figure?

MADAME DE BERTHENAIS, bas à M. Lovel.

Force complimens.

M. LOVEL.

Monseigneur, je ne serais pas digne du nom d'artiste si je me trouvais sans inspiration pour rendre des traits aussi nobles, aussi gracieux que ceux de Votre Éminence.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous allez me demander bien du temps. Un prélat qui veut faire son devoir n'a pas beaucoup de loisir.

MADAME DE BERTHENAIS.

Cher oncle, il est très-louable de se sacrifier à son diocèse; mais ne doit-on rien faire pour sa

famille ? Il y a un siècle que vous me promettez ce portrait.

L'ARCHEVÊQUE.

N'avez-vous pas celui que j'ai donné dans le temps à ma sœur, à votre grand'mère ?

MADAME DE BERTHENAIS, bas avec impatience à madame Bouvard.

Il va encore recommencer. Aidez-nous donc un peu, madame Bouvard, car nous n'en sortirons pas.

MADAME BOUVARD.

Ce portrait-là, Monseigneur, ne peut plus être de mise aujourd'hui, vous n'étiez pas archevêque alors.

L'ARCHEVÊQUE.

Non; mais j'étais un jeune abbé, bien fringant, bien joli. (Il soupire.) Ah ! cela avait aussi son mérite.

MADAME DE BERTHENAIS.

Eh bien ! mon oncle, je vous trouve mieux à présent que vous n'êtes sur le portrait que j'ai.

M. LOVEL.

Si c'est la peinture que j'ai vue chez vous, Madame, il n'y a pas de doute.

MADAME BOUVARD.

Quand Monseigneur se donne la peine d'offi-

cier lui-même, ce n'est qu'un cri dans la cathédrale. C'est seulement dommage que Son Éminence soit obligée d'être à jeun, comme de juste, parce que ça la rend un peu pâle; il ne lui manque que cela.

MADAME DE BERTHENAIS.

Et si mon oncle avait de plus beaux ornemens, ce serait bien autre chose encore.

L'ARCHEVÊQUE.

Que voulez-vous donc que j'aie de plus beau, petite mondaine?

MADAME DE BERTHENAIS.

Je vous le dirai plus tard, cher oncle..... J'attends des marchands qui vont venir vous tenter.

L'ARCHEVÊQUE, *souriant.*

Ils ne me tenteront pas.

MADAME DE BERTHENAIS.

Nous verrons. D'abord je veux, pour votre portrait, tout ce qu'un archevêque peut avoir de plus beau.

MADAME BOUVARD.

Madame, Monseigneur sera-t-il jusqu'en bas?

MADAME DE BERTHENAIS.

Oui, oui, en pied.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes folle, petite.

MADAME DE BERTHENAIS.

Je ne veux rien perdre de mon grand-oncle.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LAURENT; UN PEU APRÈS MADAME DUFOUR.

LAURENT, à madame de Berthenais.

Une dame qui demande après Madame.

MADAME DE BERTHENAIS.

C'est sans doute madame Dufour. (Allant à la porte.) Justement. Entrez, entrez, madame Dufour. (A l'archevêque.) Mon oncle, Madame est une marchande de dentelles qui va vous faire voir un rochet.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais j'en ai plus qu'il ne m'en faut.

MADAME DE BERTHENAIS.

Vous n'avez rien de moderne, et c'est comme si vous n'aviez rien. Vous nous montrerez tout de suite ce que vous avez de plus beau, madame Dufour, et M. Lovel nous donnera son goût.

L'ARCHEVÊQUE.

Madame Bouvard, faites-moi donc le plaisir d'aller chercher mes rochets pour qu'on puisse au moins comparer. (Madame Bouvard sort.) Et vous,

Laurent, dites qu'on ôte cette table et qu'on en place une autre devant moi.

(Laurent fait venir des domestiques qui exécutent l'ordre de l'archevêque.)

MADAME DE BERTHENAIS.

Rien ne fait plus d'honneur à un prélat qu'un beau rochet, parce que c'est une chose que toutes les femmes peuvent apprécier.

MADAME BOUVARD.

Voici ce que Monseigneur a demandé. (Elle range les rochets sur le dos de plusieurs fauteuils.)

L'ARCHEVÊQUE.

On ne peut pas dire le contraire, ces dentelles sont magnifiques.

MADAME DE BERTHENAIS.

Elles sont anciennes, mon oncle.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais je suis ancien aussi, moi.

MADAME DE BERTHENAIS.

Je ne sais pas pourquoi vous avez la fureur de vous vieillir.

L'ARCHEVÊQUE.

Demandez à mes cheveux blancs.

MADAME DE BERTHENAIS.

Des cheveux blancs n'ont jamais rien signifié.

M. LOVEL.

J'ai une nièce de dix-huit ans dont les cheveux ont blanchi en une nuit.

L'ARCHEVÊQUE.

De dix-huit ans! Mais enfin elle a conservé de bons yeux; et moi je ne puis pas me passer de lunettes.

MADAME DE BERTHENAIS.

Comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, mon cher oncle.

L'ARCHEVÊQUE, souriant.

Elle va me persuader que je suis un jeune homme, après avoir perdu la moitié de mes dents.

MADAME DE BERTHENAIS.

J'en ai deux que je suis au moment de me faire ôter.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes de la famille, ma chère enfant; nos dents ne tiennent pas, c'est vrai. Voyons vos dentelles, madame Dufour.

LAURENT, à madame de Berthenais.

Madame, un marchand d'étoffes.

MADAME DE BERTHENAIS.

Bien, bien; qu'il entre. Mon oncle, c'est pour un camail.

L'ARCHEVÊQUE.

Quoi! il me faut un camail aussi avec tous ceux que j'ai déjà!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN MARCHAND D'ÉTOFFES.

MADAME DE BERTHENAIS.

Madame Bouvard, apportez un des camails de mon oncle; je veux qu'il convienne lui-même qu'il n'en a pas un qui soit véritablement bien fait.

L'ARCHEVÊQUE.

Apportez un de mes camails, madame Bouvard. Que voulez-vous que je vous dise?

(Madame Bouvard sort.)

MADAME DE BERTHENAIS.

Tout ce qu'il y a d'un peu jeune dans l'épiscopat a tant de recherche aujourd'hui, que je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas de même. On peut avoir les principes les plus austères et un camail qui ait bonne façon. (Prenant une pièce d'étoffe.) Regardez, regardez, mon oncle; quelle jolie nuance!

(Elle pose l'étoffe sur la table.)

L'ARCHEVÊQUE.

Cela me paraît lilas.

MADAME DE BERTHENAIS.

Du tout, du tout ; c'est violet. (Au marchand.) N'est-ce pas, Monsieur ?

LE MARCHAND.

C'est ce que nous fournissons le plus habituellement à tous nosseigneurs les évêques et archevêques.

L'ARCHEVÊQUE.

Pour joli, c'est joli ; je ne dis pas le contraire.

M. LOVEL.

En peinture, ce sera très-avantageux.

L'ARCHEVÊQUE.

Voilà qui est décisif. Si on me trouve trop coquet, ce sera votre faute, ma nièce.

MADAME DE BERTHENAIS.

Les dentelles, à présent.

L'ARCHEVÊQUE.

M. Lovel, votre nièce vous tourmente-t-elle comme cela ?

M. LOVEL.

Elle a de commun avec Madame qu'elle aime beaucoup son oncle.

L'ARCHEVÊQUE.

Alors montrez-moi vos dentelles, madame Dufour. Il faut bien faire quelque chose pour les personnes qui nous aiment. Dépliez cette étoffe, Lau-

rent; Madame étendra ses dentelles dessus; j'en jugerai mieux. (Il met ses lunettes.) Il est sûr que mes vieux rochets jurent auprès de cela. Qu'en pensez-vous, Laurent?

LAURENT.

Monseigneur s'y connaît mieux que moi; ce n'est pas mon état.

MADAME BOUVARD, à madame de Berthenais.

Madame, voici un camail.

MADAME DE BERTHENAIS.

Bon. Laurent, vous allez l'essayer, et mon oncle conviendra que j'ai raison.

(Laurent revêt le camail.)

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne résisterai pas à l'évidence; c'est tout ce que je puis promettre.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, UN JEUNE PRÊTRE.

LE JEUNE PRÊTRE.

Monseigneur, j'apporte à la signature de Votre Éminence la minute d'une circulaire aux curés du diocèse.

L'ARCHEVÊQUE.

On ne me laissera donc pas respirer! Qu'est-ce qu'il y a dans cette circulaire?

LE JEUNE PRÊTRE.

Monseigneur, je n'en sais rien. M. l'abbé Frédoux l'a fait faire sur les ordres de M. le grand-vicaire.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est différent. (A madame Bouvard.) Donnez-moi de quoi signer, et vous écarterez un peu ces dentelles, afin qu'il ne leur arrive pas d'accident.

(Il signe, et rend le papier au jeune prêtre qui s'en va.)

SCÈNE XVII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME DE BERTHENAIS, M. LOVEL, MADAME DUFOUR, LE MARCHAND D'ÉTOFFES, LAURENT ET MADAME BOUVARD.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien, ma nièce, ce camail?

MADAME DE BERTHENAIS.

Voyez, mon oncle; je l'ai raccourci avec des épingles : ne fait-il pas mieux?

L'ARCHEVÊQUE.

Monsieur Lovel, qu'en pensez-vous?

M. LOVEL.

Il est certain que c'est plus dégagé.

MADAME DE BERTHENAIS.

Mon oncle est au moins aussi grand que Fénélon, et je suis sûre que ses camails ont quatre doigts de plus que ceux de l'archevêque de Cambrai, à en juger par les tableaux où il est représenté. Fénélon avait du goût; il avait deviné qu'un camail trop long ôte toute l'élégance de la taille. Il faut jouir de ses avantages. (A Laurent.) Avancez donc un peu, Laurent. (Laurent obéit.) Là, mon oncle, soyez de bonne foi, n'est-ce pas que c'est mieux?

L'ARCHEVÊQUE.

Je crois bien que oui, ma chère enfant; mais ce dont je ne reviens pas, c'est qu'une petite femme comme vous ait été songer à cela. C'est touchant. Regardez bien, madame Bouvard, ce que demande ma nièce. (Laurent va pour ôter le camail.) Un instant donc, Laurent; qu'est-ce qui vous presse? laissez-le encore, il faut que je m'y accoutume. Levez un peu le bras droit; c'est très-bien; oh! c'est très-bien. Il est certain, comme dit M. Lovel, que c'est plus dégagé, beaucoup plus dégagé.

MADAME BOUVARD.

Je connais de bonnes ames, qui suivent toutes

les bénédictions de Monseigneur, à qui ça va faire un plaisir!

MADAME DE BERTHENAIS.

Par exemple, il faudra avoir soin d'attacher la ceinture plus haut. Vous comprenez, Laurent.

MADAME BOUVARD.

Oh! mais moi, Madame, je comprends très-bien. Il est tout simple que le camail tombant moins bas, on doit remonter la ceinture. C'est physique.

M. LOVEL.

Quand Monseigneur veut-il commencer à me donner séance?

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne puis guère vous répondre, monsieur Lovel; vous voyez comme mon temps se passe. C'est tous les jours de même.

MADAME DE BERTHENAIS.

Essayons de commencer mardi, mon oncle, dans votre bibliothèque; le jour y est très-beau; personne n'y entre.

L'ARCHEVÊQUE.

Il y a plus de six mois que la clef en est perdue; ce sera une occasion pour la faire ouvrir.

MADAME DE BERTHENAIS.

Vous entendez, monsieur Lovel? Mardi.

L'ARCHEVÊQUE.

Mon camail sera-t-il fait pour ce jour-là?

LAURENT.

Il n'y a qu'à le donner à mademoiselle Francelet, et lui dire qu'on le veut absolument; elle est si bonne ouvrière!

MADAME DE BERTHENAIS.

On ne commencera pas par le camail, d'ailleurs.

L'ARCHEVÊQUE.

Nous n'avons rien décidé non plus pour les dentelles. Vous êtes charmante, ma chère petite nièce; mais vous êtes comme toutes les personnes qui ont beaucoup d'imagination, vous oubliez souvent l'essentiel.

MADAME DE BERTHENAIS.

Mon oncle, madame Dufour aura la complaisance de vous laisser son carton; de cette façon-là, vous pourrez choisir tout à votre aise.

MADAME DUFOUR.

Monseigneur peut le garder autant que cela lui fera plaisir.

LE MARCHAND.

C'est comme ces étoffes, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est bien, c'est bien, mes enfans. On en aura grand soin. Madame Bouvard, je vous les recommande.

LE MARCHAND.

Quand Monseigneur aura besoin d'autre chose, je prie Son Éminence de ne pas m'oublier. Je suis en correspondance à Paris avec une des maisons les mieux assorties de tout ce qui concerne l'Église, depuis le plus haut jusqu'au plus bas clergé.

L'ARCHEVÊQUE.

Je suis charmé de savoir cela.

LE MARCHAND.

Tissus d'or et d'argent pour chapes, chasubles, étoles ; je me charge aussi de la fourniture des pierres d'imitation pour mitres, ostensoirs, etc.

L'ARCHEVÊQUE.

Des pierres fausses !

LE MARCHAND.

C'est considérable la quantité qu'on en emploie aujourd'hui. J'ai des gants brodés, des bas brodés, des souliers brodés.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous oublierai pas. En voilà assez.

MADAME DE BERTHENAIS, à M. Lovel, à madame Dufour et au marchand.

Mon oncle désire que nous nous retirions.

M. LOVEL.

Monseigneur, à mardi.

(Il sort.)

MADAME DUFOUR.

Monseigneur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble servante.

(Elle sort avec le marchand d'étoffes.)

SCÈNE XVIII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME DE BERTHENAIS, LAURENT ET MADAME BOUVARD.

MADAME DE BERTHENAIS.

Votre portrait en pied, dans mon salon, sera pour faire mourir de chagrin madame de Rémira qui n'a, dans le sien, que quelques croûtes d'aïeux que certainement nous ne voudrions pas avouer.

L'ARCHEVÊQUE.

Avec tout cela, petite, vous ne vous apercevez pas que vous m'entraînez toujours dans des dépenses considérables.

MADAME DE BERTHENAIS.

C'est moi qui pourrais vous faire ce reproche, mon cher oncle.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous!

MADAME DE BERTHENAIS.

Sans doute. N'avez-vous pas fait rebâtir l'aile

qui manquait à mon château ? Ce n'est pas par vanité, je le sais bien; c'est par esprit de famille....

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne pouvais pas laisser incomplet le berceau de nos aïeux; mais cela m'a coûté cher, près de cinquante mille écus.

MADAME DE BERTHENAIS.

Il faut que je le meuble à présent; voyez où cela va me conduire.

L'ARCHEVÊQUE.

On y pourvoira, méchante espiègle; on y pourvoira.

MADAME DE BERTHENAIS, lui baisant la main.

On ne peut rien vous dire, bon oncle. Mais pour votre appartement, par exemple, c'est nous qui nous en chargeons; mon mari et moi nous l'avons bien décidé. Ne nous contrariez pas là-dessus.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne veux rien de somptueux, pensez-y; rien qui sente le luxe. C'est très-sérieux.

MADAME DE BERTHENAIS, avec enjouement.

Du luxe! Non, non, cher oncle, pas de luxe. C'était bien notre intention. Du velours rouge tout uniment (Bas à son oreille.), pour n'avoir rien à changer quand vous serez cardinal.

(Elle baise la main de l'archevêque et sort.)

SCENE XIX.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE.

Il est impossible d'être plus aimable que madame de Berthenais. (Il prend sa loupe et regarde les dentelles qui sont devant lui.) Je suis charmé qu'elle m'ait fait laisser ces dentelles. Devant les marchands, on est toujours gêné. Celle-ci me plaît beaucoup. Étendez-la donc sur votre tablier, madame Bouvard, et faites-la plisser un peu. (A Laurent.) Tenez, Laurent, quoique vous ne vous y connaissiez pas, venez ici.

LAURENT.

Elle me paraît bien belle, Monseigneur; mais mademoiselle Francelet dirait bien ce qu'il en est.

L'ARCHEVÊQUE, se tournant du côté où sont étalés ses rochets.

Oh! que cela me semble vieux à présent! (Il rit.) Ah! ah! ah! que c'est lourd, que c'est embrouillé de dessin! Il n'y a que la mode, c'est vrai; en tout, il n'y a que la mode. Tiens! cette pauvre Lolotte que j'ai éveillée. Veux-tu voir les dentelles aussi, toi, Lolotte?

MADAME BOUVARD.

Je crois, Monseigneur, qu'il serait assez prudent de la faire sortir; il y a long-temps qu'elle est ici.

(Un domestique paraît à la porte et parle bas à Laurent.)

LAURENT.

Monseigneur, une demoiselle qui demande à parler à Votre Éminence.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelle demoiselle?

LAURENT.

Je crois bien que c'est la fille de celui qu'on veut nous donner pour concierge.

L'ARCHEVÊQUE.

A-t-elle son vilain chien avec elle? Madame Bouvard, pour plus de sûreté, emmenez toujours Lolotte. Je suis trop accessible, on en abuse. Sauvez Lolotte, madame Bouvard, sauvez Lolotte.

(Madame Bouvard sort avec la petite chienne.)

LAURENT.

Monseigneur ne peut certainement pas avoir à son service de plus honnêtes gens que les Francelet.

SCÈNE XX.

L'ARCHEVÊQUE, LAURENT, MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

L'ARCHEVÊQUE, d'un ton d'humeur.

Que me voulez-vous, Mademoiselle? Je finirai par faire fermer ma porte. Que me voulez-vous? répondez.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, prenant l'air intimidé.

Mon Dieu, Monseigneur, j'avais cru qu'en me présentant devant Votre Éminence sous les auspices de M. le grand-vicaire.....

L'ARCHEVÊQUE.

Pour me demander quoi?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, même jeu.

Si ma démarche est inopportune, si j'ai eu le malheur de déplaire à Votre Éminence....

L'ARCHEVÊQUE.

M'expliquerez-vous ce que vous me voulez?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Monseigneur excusera la timidité d'une jeune personne que le destin a reléguée dans une classe qui n'était pas faite pour elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui êtes-vous donc?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Nous tenons à une ancienne famille, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Votre nom?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Duchemin, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne connais pas d'ancienne famille de ce nom-là.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Mon grand-père et mon bisaïeul étaient pourtant chirurgiens pédicures à Bordeaux; ils avaient en grande partie la pratique du parlement. Monseigneur doit avoir entendu parler de ce parlement-là, un des meilleurs du royaume; les trois quarts de ces messieurs avaient des cors aux pieds. Sans l'intrigue et la calomnie mon père aurait succédé à ses ancêtres; c'étaient mille écus par an, et Votre Éminence ne nous verrait pas réduits à l'extrémité où nous sommes.

L'ARCHEVÊQUE.

Que puis-je faire à cela?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Pardon, Monseigneur; mais le bruit courait

que Votre Éminence avait donné congé à M. Francelet son concierge.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce n'est pas encore décidé.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

C'est différent. Alors il est inutile de dire à Monseigneur que mes parens et moi nous avons l'habitude de faire maigre plus de la moitié de l'année, par esprit de pénitence d'abord, et ensuite par goût, la Providence ayant permis que nous préférassions le maigre au gras. Nous ne nous faisons pas un mérite de cette faveur spéciale, mais ce serait du moins une certitude de ne jamais nous trouver en contravention sur les choses de devoir.

L'ARCHEVÊQUE.

Le premier des devoirs est de ne pas traîner partout avec soi un vilain chien qui ne cherche qu'à faire des sottises. Et puis, Mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, je vous trouve furieusement recherchée pour la fille d'un portier.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Si c'est à cause de ma mise que Monseigneur a la bonté de me faire cette observation, j'oserai lui répondre que jusqu'ici je n'ai point encore été la fille d'un portier, et que, même dans le cas où

Son Éminence nous ferait la grace de nous admettre à son service, ce qu'on appelle portier chez le vulgaire prend tout naturellement le nom de concierge dans un palais archiépiscopal. D'ailleurs, Monseigneur, j'attache peu de prix à ma toilette; le goût que l'on peut y remarquer n'est que le résultat de mes occupations habituelles. Vouée aux arts dès ma plus tendre jeunesse.....

L'ARCHEVÊQUE.

Vous êtes vouée aux arts? Et à quels arts, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Au dessin, Monseigneur; je dessine des académies.

L'ARCHEVÊQUE.

Des académies! Quoi! d'après nature?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, *baissant les yeux.*

Oh! rien que d'après la bosse, Monseigneur.

SCENE XXI.

L'ARCHEVÊQUE, MADEMOISELLE VÉRONIQUE, LAURENT, MADAME BOUVARD.

MADAME BOUVARD.

Nous aurons le camail et le rochet pour de

main matin ; Sophie Francelet vient de me les promettre.

LAURENT.

Cela ne m'étonne pas.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est une très-bonne nouvelle. (A Mademoiselle Véronique.) Dites-moi, Mademoiselle, êtes-vous habile en couture ?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE, souriant d'un air de supériorité.

Monseigneur doit savoir que ce n'est pas le faible des femmes artistes.

MADAME BOUVARD, bas à Laurent.

Quel est donc son faible, à cette demoiselle ?

LAURENT.

Les académies d'après la bosse.

MADAME BOUVARD.

Sainte Vierge ! (A l'archevêque.) Monseigneur, ce n'est pas ce qu'il nous faut ici ; car je devine que Mademoiselle est la fille de M. Duchemin, qui veut supplanter nos bons Francelet.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

On ne cherche à supplanter personne, Madame. On a l'honneur d'être connu de M. le grand-vicaire, et quand M. le grand-vicaire vous a dit une chose, on peut croire qu'on ne supplante pas en demandant une place qu'on croyait vacante.

L'ARCHEVÊQUE.

J'aviserai, Mademoiselle.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Je supplie seulement Votre Éminence...

MADAME BOUVARD, à mademoiselle Véronique.

Monseigneur a dit : J'aviserai ; il n'y a plus rien à ajouter.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

Cependant...

LAURENT, la conduisant doucement vers la porte.

Monseigneur a dit : J'aviserai.

(Mademoiselle Véronique sort avec tous les signes du plus violent dépit.)

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE, essayant des dentelles sur sa soutane.

C'est un chef-d'œuvre d'orgueil que cette demoiselle.

MADAME BOUVARD.

Ah ! Monseigneur, d'après ce qu'on dit, c'est un chef-d'œuvre de tant d'autres choses !

LAURENT.

Quand on compare cela avec cette bonne Sophie Francelet !

MADAME BOUVARD.

Taisez-vous donc, Laurent. Qui est-ce qui pense à les comparer?

L'ARCHEVÊQUE.

Vanité de naissance, vanité de talens...

MADAME BOUVARD.

Et vanité de coquetterie que vous oubliez, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE, toujours occupé de ses dentelles.

Que non, que non, je ne l'oublie pas. C'est cela qui m'a le plus choqué. Je ne vais pas jusqu'aux mœurs; mais un soin extrême de parure dénote toujours une grande futilité de caractère. C'est une remarque que j'ai faite depuis longtemps. A laquelle de ces deux broderies donneriez-vous la préférence, madame Bouvard?

MADAME BOUVARD.

A celle-ci, sans balancer, Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

J'en avais jugé comme vous. Il faut nous y tenir. Je ne crois pas en avoir jamais de regrets. Serrez les autres, pour qu'il n'en soit plus question. (Se levant, et essayant encore la dentelle qu'il vient de choisir.) Ces épis, mêlés de grappes de raisin, sont un emblême d'abondance qui me plaît infiniment.

LAURENT.

Je vais la descendre à mademoiselle Francelet, Monseigneur. Pourrai-je en même temps les tranquilliser sur leur place ?

L'ARCHEVÊQUE.

N'allons pas si vite, Laurent. Je veux parler au grand-vicaire.

MADAME BOUVARD, avec toutes les démonstrations de la joie.

La famille Francelet nous restera. Dès que Monseigneur consent à plaider leur cause, elle est gagnée. Qui pourrait résister à Monseigneur ? Tant d'onction ! tant d'éloquence ! tant de persuasion !

L'ARCHEVÊQUE.

Il est vrai que je réussis assez dans ce que j'entreprends ; mais je ne dois pas en être fier ; c'est un don du ciel. Au surplus, la démarche de mademoiselle Duchemin n'aura pas été tout-à-fait perdue pour le grand-vicaire. Il me demande souvent des textes de sermons ; je veux lui en donner un qui, au train que prennent les mœurs, est d'une application journalière :

VANITÉ DES VANITÉS ! TOUT EST VANITÉ.

LE

DÉSINTÉRESSEMENT,

OU

PAS D'ARGENT PAS DE SUISSES.

PERSONNAGES.

M. DE GIRSAC.
MADAME DE BRÉVAL.

La scène se passe à Paris dans un salon.

LE

DÉSINTÉRESSEMENT.

M. DE GIRSAC ET MADAME DE BRÉVAL.

M. DE GIRSAC.

Vous allez à la cour, je n'y vais pas; c'est une affaire de goût. Il n'y a pas là de quoi nous brouiller.

MADAME DE BRÉVAL.

Pourquoi n'y allez-vous pas?

M. DE GIRSAC.

Pourquoi y allez-vous?

MADAME DE BRÉVAL.

J'y vais..... J'y vais parce que c'est une cour. Depuis le Directoire, je n'ai jamais cessé d'aller à la cour; ma mère m'y menait, et j'en ai pris l'habitude.

M. DE GIRSAC.

Voilà une raison sans réplique.

MADAME DE BRÉVAL.

Voudriez-vous que j'eusse l'air de bouder? Bou-

der quoi? Je n'avais ni pensions ni faveurs; je n'ai seulement jamais su comment cela s'obtenait. Mais j'aime à me créer des devoirs; c'en est un que d'aller à la cour; cela donne bonne mine. Et puis j'ai de vieux domestiques qui diraient : « Madame ne va pas à cette cour-ci; Madame allait aux autres; il y a donc quelque chose? Elle est donc de l'opposition? » Ce serait pitoyable. Moi qui n'ai jamais été contre rien du tout. Je ne suis pas politique; mais j'aime la France. La misère est effroyable; il faut une cour pour le commerce.

M. DE GIRSAC.

Madame de Bréval allant à la cour par considération pour le commerce! Me voilà tout-à-fait converti.

MADAME DE BRÉVAL.

Ne plaisantez pas. Mon Dieu! vous serez converti quand vous aurez retrouvé sous le régime actuel les avantages que vous aviez sous l'autre. Mais croyez-vous que cela vienne vous chercher si vous restez chez vous?

M. DE GIRSAC.

Madame de Bréval, s'il n'y eût pas eu des gens trop pressés, si nous fussions restés compactes, qu'il n'y eût pas eu de filtration comme on en voit chaque jour, notre absence aurait été remarquée,

et l'on serait venu au-devant de nous ; ce qui ferait une position toute différente.

MADAME DE BRÉVAL.

On pouvait bien aussi vous laisser à l'écart.

M. DE GIRSAC.

On nous aurait laissés à l'écart, nous ! Il en est cette fois-ci comme dans les premiers temps de l'empire ; on ne s'occupe que du noble faubourg. On a l'air d'en rire ; mais il est certain que le faubourg Saint-Germain leur manque, et qu'il ne leur paraît jamais plus grand que quand ils ne le voient pas.

MADAME DE BRÉVAL.

Comme tout ce qui paraît grand.

M. DE GIRSAC.

Quant à moi, mon parti est pris, parce que je ne puis pas me séparer de l'idée que la noblesse est quelque chose ; que c'est une obligation, une sorte d'engagement de ne pas trop se compromettre.

MADAME DE BRÉVAL.

Des phrases, que cela ; des phrases ! La noblesse qui est une obligation, un engagement ! Dans vos idées, M. de Bréval était bien noble, n'est-il pas vrai ?

M. DE GIRSAC.

Assurément.

MADAME DE BRÉVAL.

Eh bien ! quoiqu'il eût dans ses armes pour devise : *Fais ton devoir*, comment le faisait-il ? Écoutez donc, c'était mon mari ; je sais bien ce qu'il en était. On exagère la noblesse.

M. DE GIRSAC.

Bréval avait une santé si délicate !

MADAME DE BRÉVAL.

Alors ce n'était qu'un homme d'une santé délicate comme tous les hommes d'une santé délicate; il n'avait donc rien de particulier. Je ne suis qu'une fille de finance; je ris encore quand je pense à tout ce que me disait ma mère pour me déterminer à ce mariage : c'était un grand nom; c'était une grande famille; tout était grand. (Elle rit.) Ah! mon Dieu.

M. DE GIRSAC.

Vous lui apportiez une fortune considérable?

MADAME DE BRÉVAL.

Immense ! Et je savais que son gouverneur pleurait du matin au soir de ce que son élève qui n'avait rien, mais rien à la lettre, faisait une telle folie.

M. DE GIRSAC.

Ce gouverneur était un sot; vous étiez fille unique, et une fille unique d'une grande fortune a

toujours été noble. Madame de Girsac était un peu mieux que vous, peut-être....

MADAME DE BRÉVAL.

Comment!

M. DE GIRSAC.

Je veux dire qu'elle était née dans la robe.

MADAME DE BRÉVAL.

Ah ! à la bonne heure. J'entendais tout autre chose; et comme je me rappelais fort bien la couleur hasardée de ses cheveux....

M. DE GIRSAC.

Elle était laide; mais deux cent mille livres de rentes!

MADAME DE BRÉVAL, avec gaîté.

Vous n'êtes que des spéculateurs, des industriels. En mariage, en politique, vous ne voyez que l'argent.

M. DE GIRSAC.

Pas du tout, pas du tout.

MADAME DE BRÉVAL.

M. de Bréval jouait à la bourse; M. de Bréval jouait dans les maisons de jeu. Les trois quarts de mes biens se sont en allés comme cela; et à chaque perte un peu considérable qu'il ne pouvait pas me cacher, il voulait me consoler avec son nom,

avec ses ancêtres. Ses ancêtres! Qu'est-ce que c'était? Moi qui connaissais sa mère!

M. DE GIRSAC.

Madame de Bréval, si vous le prenez sur ce pied-là, si vous épluchez tout, il est certain qu'il n'y aura plus rien. J'ai, dans mon salon, un portrait de mon bisaïeul; je sais toute sa vie, qui est un modèle de vertus, et c'est pour moi une règle de conduite. Il était dévoué au sang de ses rois; il n'a jamais transigé avec ses devoirs; l'idée du parjure et de la félonie lui aurait fait horreur; il ne vivait et ne respirait que pour ses maîtres. Je suis son fils; assurément, je suis son fils! Ne m'ôtez pas cette chère illusion; mon cœur est formé d'après le sien. Je m'exilerai, s'il le faut; je vivrai dans la retraite; mais je transmettrai à mes enfans ce feu sacré qui, croyez-moi, revivra un jour d'un nouvel éclat.

MADAME DE BRÉVAL.

Donnez-moi votre main.

M. DE GIRSAC, tendant la main machinalement.

Pourquoi faire?

MADAME DE BRÉVAL, après quelques momens de silence.

Je vous croyais un peu de fièvre; mais je suis rassurée; votre pouls est très-calme. Nous autres

femmes qui, en général, sommes nerveuses, nous succomberions s'il nous fallait penser la moitié de ce que vous venez de me dire.

M. DE GIRSAC.

Au temps où nous vivons, il est fort heureux d'avoir un caractère assez fort pour maîtriser ses sentimens.

MADAME DE BRÉVAL.

Galimatias! Les sentimens! le caractère! Que faisiez-vous de tout cela quand vous alliez à la cour de Bonaparte? car vous y alliez.

M. DE GIRSAC.

N'avais-je pas huit cent mille francs de bois à réclamer? Mais on m'a toujours rendu cette justice que je n'ai consenti à être chambellan qu'après le sacre.

MADAME DE BRÉVAL, riant.

Ah! parlez-moi du sacre.

M. DE GIRSAC.

Enfin c'était une époque. Quand le chef de la chrétienté....

MADAME DE BRÉVAL, riant plus fort.

Voulez-vous bien vous taire. Cette dévotion qui lui prend par réflexion.

M. DE GIRSAC.

Il n'en est pas moins vrai que tous les bons es-

prits du temps regardaient cela comme le premier anneau qui devait rattacher le passé à un avenir brillant.

MADAME DE BRÉVAL.

Eh bien ! cet avenir brillant a eu lieu ; il a fini ; un autre avenir a recommencé, qui n'a pas duré beaucoup davantage. Nous voici au troisième. C'est trois avenirs que j'ai déjà vus ; et je pourrais dire quatre, si je comptais mon pauvre Directoire. Il faut en prendre son parti. Je serais pourtant fâchée que celui-ci fût aussi court que les autres, parce que, comme dit mon neveu, il est plus rationnel.

M. DE GIRSAC.

Ah ! mon Dieu, rationnel ! Je ne sais pas trop ce que signifie rationnel ; mais si cela veut dire compréhensible, votre neveu est bien fin de comprendre un mot à tout ce que nous voyons.

MADAME DE BRÉVAL.

Je ne parle de la cour que pour le fond des choses ; les détails n'y sont pas. Cela viendra.

M. DE GIRSAC.

Comment donc ! on a déjà les épaulettes de laine.

MADAME DE BRÉVAL.

Je le sais bien ; mais qu'est-ce que cela durera ? Si vous pouviez voir, d'ailleurs, ces pauvres épau-

lettes de laine; comme elles nous regardent; comme elles admirent que nous nous connaissions tous, que nous ne fassions qu'une même société! Ils sont vraiment là comme des enfans perdus. Beaucoup n'y viennent, j'en suis sûre, que parce qu'ils avaient juré à leurs voisines qu'ils iraient à la cour; et puis aussi parce qu'on leur avait parlé de trône populaire, et qu'ils voulaient voir ce que c'était qu'un trône populaire; mais il est évident que cela ne les amuse pas, et qu'ils n'y retourneront guère. Si tout de suite nous y eussions été en masse imposante, ces gens-là ne sauraient déjà plus où se fourrer.

M. DE GIRSAC.

Quoi! vous ne sentez rien au fond du cœur pour les princes que nous avons perdus?

MADAME DE BRÉVAL.

Je vais vous faire frémir: rien du tout.

M. DE GIRSAC.

Aucun regret?

MADAME DE BRÉVAL.

Je ne regretterais une cour que si elle était la dernière; mais tant qu'une cour succédera à une cour, qu'est-ce que cela me fait? Vous autres hommes dont la conduite est calculée, qui n'avez pas un dévouement qui n'ait son prix, c'est autre chose.

Vous résistez; vous vous faites prier, vous vous vendez....

M. DE GIRSAC.

Vous vous vendez est admirable!

MADAME DE BRÉVAL.

C'est le mot. Voyez quelle différence avec les femmes! Madame de Fulgens qui, pour la partie sentimentale, vaut incomparablement mieux que vous, puisqu'elle avait résisté même à Bonaparte; madame de Fulgens, à qui il faut une monarchie de quinze siècles, ni plus ni moins, pour la décider à aller au bal; je l'ai vue au moment de conduire sa fille au Palais-Royal, parce qu'elle est mère, et qu'il faut qu'une jeune personne trouve à danser quelque part.

M. DE GIRSAC.

Elle n'y est pourtant pas allée?

MADAME DE BRÉVAL.

Non. La petite a eu le malheur d'attraper une entorse.

M. DE GIRSAC.

Vous appelez cela un malheur?

MADAME DE BRÉVAL.

Taisez-vous donc, monsieur de Girsac. Une entorse est peut-être la félicité parfaite?

M. DE GIRSAC.

Madame de Fulgens reste pure.

MADAME DE BRÉVAL.

Vous êtes fou. Pure pour qui? Qui est-ce qui se souciera de la pureté de madame de Fulgens? Qui est-ce qui y prendra garde?

M. DE GIRSAC.

Ah! ah! madame de Bréval, c'est bientôt dit.

MADAME DE BRÉVAL.

Est-ce que vous rêvez un retour, par hasard?

M. DE GIRSAC.

On ne doit jamais parler de ses rêves.

MADAME DE BRÉVAL.

Je sais qu'il y a des prédictions, des prophéties frappantes, de vieux livres inintelligibles où l'on trouve expliqué, clair comme le jour, tout ce qui doit nous arriver. C'est là que beaucoup de braves vont puiser le courage de résister à la tentation.

M. DE GIRSAC.

Grace au ciel, je suis au-dessus des enfantillages. Mais parlons à cœur ouvert. Supposez qu'on pût manquer à ses principes, et dites-moi, là, de bonne foi, ce qu'on pourrait aller faire dans une cour où l'on ne donne que des bals, des concerts et des drapeaux?

MADAME DE BRÉVAL.

Mais attendez. Un trône a toujours besoin d'entourages, ne fût-ce que pour les cérémonies.

M. DE GIRSAC.

Des dignités et des économies ! c'est-à-dire des habits qui ne ressembleront pas à d'autres habits; car voilà tout alors. Où cela mène-t-il?

MADAME DE BRÉVAL.

Voilà toujours ce qui vous arrive à vous autres boudeurs ; vous ne savez jamais rien que quand il est trop tard. Il n'y aura pas d'abord d'émolumens ; mais il y aura des indemnités.

M. DE GIRSAC.

Des indemnités !

MADAME DE BRÉVAL.

Sans doute. On a déjà inventé cela pour les députés dont on a besoin, et qu'on veut favoriser sans les obliger à courir les chances scabreuses des élections. On ne leur donne pas de places soldées ; on les indemnise.

M. DE GIRSAC.

Je ne savais pas qu'on fût déjà aussi avancé.

MADAME DE BRÉVAL.

Mais croyez donc que tout ce qui est bien se rétablira. Il est impossible qu'il y ait du vide dans des choses qui constituent essentiellement la monarchie. Jamais je ne me suis trompée à cet égard.

M. DE GIRSAC.

Il est vrai qu'on a toujours admiré votre prévoyance.

MADAME DE BRÉVAL.

Pourquoi? C'est que depuis mon pauvre Directoire, je me suis toujours laissé conduire par un homme plus fort que les événemens. Il m'écrivait à son arrivée à Londres : « Le peuple a tout fait « en juillet; les doctrinaires ont tout fait en août; « emparez-vous tous de la cour, et vous rempla- « cerez les doctrinaires. »

M. DE GIRSAC.

En vérité, vous seriez chargée de faire des recrues que vous ne vous y prendriez pas mieux.

MADAME DE BRÉVAL.

Monsieur de Girsac, sommes-nous amis? Parlons-nous sans réserve?

M. DE GIRSAC.

Pouvez-vous en douter?

MADAME DE BRÉVAL.

Eh bien! à vous seul, bien en confidence, je vous dirai que j'ai toutes les certitudes possibles que la liste civile sera portée beaucoup plus haut qu'on ne croit généralement, et qu'on ne s'en tiendra pas à ne donner que des bals, des concerts et des drapeaux. Je connais votre désintéressement; je sais qu'un aussi bon courtisan que vous ne boude pas sans nécessité, bien qu'il se ménage selon les circonstances. Attendrez-vous pour vous

montrer que la liste civile soit connue? Voyez les interprétations. Vous avez des ennemis; ils vous accableront; vous tomberez à la merci de tous les grognards. Se montrer au contraire lorsqu'on ne peut être soupçonné, voilà ce que je trouve tout-à-fait digne de vous.

M. DE GIRSAC.

Il est certain que, sous nos malheureux princes, j'ai eu souvent l'honneur de faire ma cour au chef actuel de l'Etat, et je n'ai jamais caché le prix que j'attachais aux marques de considération que j'en ai reçues. Il y a là un intérieur de famille qui m'a toujours profondément touché.

MADAME DE BRÉVAL.

Quand on est sensible! A ce soir, n'est-ce pas? C'est convenu. Vous viendrez me prendre pour aller au Palais-Royal.

M. DE GIRSAC.

C'est ce que je craignais en venant vous voir.

(Il sort.)

MADAME DE BRÉVAL, seule.

Faisons fermer ma porte, de peur qu'il n'en arrive d'autres. Il faut convenir que j'ai un joli talent pour dorer la pilulle. Si la liste civile veut avoir à sa cour autre chose que des parvenus, des gens d'affaires, autre chose que le commun

des martyrs, il faudra qu'elle s'exécute; ce sera dur pour elle, j'en conviens; mais les vrais nobles, les gens véritablement comme il faut ne se contentent pas de grimaces.

PAS D'ARGENT, PAS DE SUISSES.

LE

TRIBUNAL DE FAMILLE,

OU

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE IL NE FAUT PAS METTRE LE DOIGT.

PERSONNAGES.

M. VERMONT.
MADAME VERMONT.
MADAME LORI, fille de M. Vermont, d'un premier lit.
M. LORI, gendre de M. Vermont.
MADAME DURAND, } tantes de M. Lori.
MADAME LEDOUX, } tantes de M. Lori.
M. BEAUNOIR, procureur du roi, oncle de Mad. Lori.
M. TAUPIN, parent de Mad. Lori.
BENJAMIN.

La scène se passe en province.

(Le théâtre représente un salon.)

LE

TRIBUNAL DE FAMILLE.

SCÈNE I.

M. VERMONT, MADAME VERMONT.

MADAME VERMONT.

Enfin, Monsieur, vous devez être satisfait. M. Lori, votre gendre, veut bien s'en rapporter à la décision d'un tribunal de famille sur les griefs qu'il reproche à votre fille. Cet auguste tribunal s'assemble aujourd'hui, et, d'ici à une heure, nous allons avoir la comédie.

M. VERMONT.

Peut-on appeler comédie une chose aussi sérieuse que celle-là?

MADAME VERMONT.

C'est vous qui l'avez rendue sérieuse. Si vous ne vous en fussiez pas mêlé, le mari et la femme se seraient arrangés comme cela arrive dans tous les ménages.

M. VERMONT.

Je vous dis que non. Je n'avais marié ma fille, moi, que pour ne plus en être chargé, et c'est tout

le contraire. Je n'ai jamais été plus occupé d'elle que depuis qu'elle est madame Lori.

MADAME VERMONT.

Bast! bast! vous avez été occupé d'elle parce que vous l'avez bien voulu.

M. VERMONT.

C'est pour m'impatienter sans doute que vous feignez d'oublier jusqu'où M. Lori voulait pousser cette affaire. Vous savez pourtant qu'il avait porté plainte contre ma fille, et que, sans les démarches que j'ai faites, notre famille pouvait être livrée au plus affreux scandale.

MADAME VERMONT.

Il n'y aurait pas eu plus de scandale qu'il n'y en a maintenant.

M. VERMONT.

Mais alors pourquoi tant de gens viennent-ils me dire : « Quoi! monsieur Vermont, vous laisserez poursuivre cette séparation? vous ne chercherez pas à faire entendre raison à votre gendre? votre fille n'est-elle pas votre fille? » Que répondre à cela? je vous le demande.

MADAME VERMONT.

C'est embarrassant.

M. VERMONT.

Avouez que c'est embarrassant. Il y a beaucoup

de choses comme cela qu'on ne fait que pour les autres.

MADAME VERMONT.

Et vous croyez que vous allez tout faire rentrer dans l'ordre au moyen de votre petit tribunal de famille?

M. VERMONT.

J'aurai fait du moins ce que je peux faire; et, ma foi! quand j'aurai donné cette satisfaction au public, il en adviendra ce qui pourra. Ce n'est pas que dans le fond de l'ame je ne préférasse voir ma fille et son mari vivre d'accord ensemble.

MADAME VERMONT.

Ce serait mieux; mais c'est impossible.

M. VERMONT.

Parce que le mari est un entêté.

MADAME VERMONT.

Et parce que la femme...

M. VERMONT.

La femme, la femme est peut-être un peu légère; encore n'est-ce pas tout-à-fait sa faute. Vous savez notre convention de ne jamais parler d'elle ensemble; tenons-nous-y, je vous le demande en grace. Vous êtes la maîtresse d'assister ou de ne pas assister à cette assemblée de famille; votre position vous autorise à ne faire là-dessus que ce

que vous voudrez, puisque, quoique ma femme, vous n'êtes que la belle-mère de ma fille. Il est évident que vous n'avez jamais pu la souffrir.

MADAME VERMONT.

A quelle époque, je vous prie, aurais-je pu prendre de l'amitié pour elle? Je ne l'ai presque jamais vue. C'était une très-grande fille quand vous m'avez épousée; elle était au couvent, où déjà on en était assez embarrassé; il fallait la marier bien vite. Il s'est présenté un beau jeune homme, riche et assez sot, un mari comme on est trop heureux d'en trouver; j'ai saisi l'occasion. Que pouvais-je faire de mieux?

M. VERMONT.

Il ne faut pas revenir sur le passé. Mais si, au lieu de ne la faire sortir du couvent que pour la marier, vous vous fussiez un peu mêlée d'elle, si vous l'eussiez fait venir auprès de vous...

MADAME VERMONT.

J'ai pour principe que c'est à ceux qui ont des enfans à s'en charger; quant à moi, je n'en ai pas, et je ne prendrai jamais sur moi la responsabilité de ceux des autres.

M. VERMONT.

C'est un grand malheur pour ma pauvre Adèle d'avoir perdu sa mère.

MADAME VERMONT.

Vous me faites pitié avec vos lamentations de père noble. C'est bien le moment de penser à ce que votre fille aurait pu être! Il faut penser à ce qu'elle est. Son mari ne vaut pas mieux qu'elle, j'en tombe d'accord; ainsi cela ne fait qu'un mauvais ménage. Mais, comme elle a plus d'esprit que lui, il fallait les abandonner à eux-mêmes.

M. VERMONT.

Abandonner ma fille, c'était autoriser les bruits que M. Lori et sa famille faisaient courir sur elle. Est-ce là ce que vous vouliez?

MADAME VERMONT.

Moi, je ne veux rien du tout. Je la croirai même une Lucrèce, pour peu que cela vous fasse plaisir. Cependant votre singerie de tribunal n'empêchera pas que son mari et elle ne se séparent, positivement à cause de l'éclat que vous avez fait. Toute la ville se moquera de vous.

M. VERMONT.

Que la ville s'arrange. Sans elle et les sots propos qu'on est venu me tenir, est-ce que j'aurais jamais songé à rien?

MADAME VERMONT.

Vous voyez déjà que ce qu'il y a de mieux dans

les deux familles n'a pas voulu se prêter à cette jonglerie.

M. VERMONT.

Notre parent, M. Beaunoir, procureur du roi, a cependant promis de venir.

MADAME VERMONT.

Partout où il peut parler et faire taire les autres, il n'a garde d'y manquer. Un procureur du roi!

M. VERMONT.

Il est de ma famille, il est tout simple que vous ne l'aimiez pas. Je ne puis prendre ma revanche sur la vôtre, puisqu'elle m'est inconnue. Mais, si je la connaissais, j'en parlerais à coup sûr avec plus de ménagemens que vous ne faites de la mienne.

MADAME VERMONT.

Que voulez-vous dire de ma famille? Sachez, Monsieur, qu'elle valait la vôtre pour le moins. Les malheurs qu'elle a éprouvés et que je vous ai racontés tant de fois sont la cause de l'abandon dans lequel vous m'avez trouvée. Si l'on peut reprocher quelque chose à ma conduite, vous seul peut-être n'en avez pas le droit.

M. VERMONT.

Ce n'est pas cela que je voulais vous dire.

MADAME VERMONT.

Si on eût rendu justice à mon père, je ne serais pas aujourd'hui madame Vermont ; je serais une beaucoup plus grande dame.

M. VERMONT.

Allons, allons, en voilà assez.

MADAME VERMONT.

Ma mère aurait pu être présentée à l'ancienne cour.

M. VERMONT.

Je n'en fais nul doute.

MADAME VERMONT.

Et mon frère avait été inscrit pour être page.

M. VERMONT.

Je le sais.

MADAME VERMONT.

Le sort m'avait réduite à jouer la comédie lorsque vous m'avez rencontrée ; mais c'était en pays étranger. J'avais cédé à une impérieuse nécessité sans rien perdre de la noblesse des sentimens qui m'avaient été inculqués dès l'enfance.

M. VERMONT.

Je me rappelle que vous m'avez dit cela plusieurs fois.

MADAME VERMONT.

Il ne vous manque plus que de divulguer que j'ai été comédienne.

M. VERMONT.

Je vous jure que je n'en ai jamais soufflé le mot.

MADAME VERMONT.

Ah ! si mes parens revenaient au monde, qu'ils seraient étonnés de me voir ce que je suis !

M. VERMONT.

Ils vous verraient la femme d'un honnête homme qui ne vous contrarie en rien, et qui vous fait jouir de 15,000 livres de rentes.

MADAME VERMONT.

Je ne m'en prends pas à vous, mais à la bizarrerie de mon étoile. Avec M. Beaunoir, quelles sont les autres personnes qui composent votre tribunal ?

M. VERMONT.

Le digne M. Taupin.

MADAME VERMONT.

Vous pourriez dire le sot M. Taupin. Ne me demandait-il pas hier si un tribunal de famille n'était pas, comme une commission militaire, quelque chose de paternel ! Et ensuite ?

M. VERMONT.

Les dames Durand et Ledoux. Elles sont tantes de M. Lori, il m'a bien fallu les inviter.

MADAME VERMONT.

En bonne conscience, Monsieur, croyez-vous que cela ressemblera à quelque chose ? A l'exception de nous deux, je ne vois que des commères et des imbéciles pour juger un mauvais sujet et une coquette. Qu'adviendra-t-il de là ? que votre prétendu tribunal renverra les deux époux comme ils sont venus, ou qu'il les séparera. S'il les sépare, que ferez-vous de votre fille ? La recevrez-vous ici ? Je vous déclare que je ne le souffrirai pas ; arrangez-vous. Voici sans doute quelqu'un de vos juges, je vous laisse. Vous me ferez avertir quand il sera temps que je vienne.

(Elle sort.)

M. VERMONT, seul.

Madame Vermont est insupportable pour sa manière de voir les choses. Je donnerais toute cette affaire au diable maintenant. Qu'il est difficile et quelquefois ennuyeux d'être père ! On ferait mieux de se tenir tranquille.

SCÈNE II.

M. VERMONT, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND.

Bonjour, monsieur Vermont. C'est un miracle

au moins que de nous voir chez vous. Il y a bien trois ans que cela ne nous est arrivé.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur, il ne faut pas faire de reproches à Monsieur; nous savons bien que ce n'est pas sa faute.

MADAME DURAND.

Est-ce que ce n'est pas le mari qui doit être le maître dans une maison?

MADAME LEDOUX.

Oui; mais ce n'est pas comme cela ici.

MADAME DURAND.

C'est là le mal.

MADAME LEDOUX.

M. Vermont a toujours été très-poli avec nous.

MADAME DURAND.

Et sa femme aussi, n'est-ce pas?

MADAME LEDOUX.

Sa femme est sujette aux vapeurs; elle prétendait que nous lui donnions des redoublemens. Il faut être indulgente pour les malades.

MADAME DURAND.

Elle avait, ma foi, une voix de très-bonne santé quand nous l'avons entendue dire à son domestique : « Je ne veux jamais y être pour ces femmes-là. »

M. VERMONT.

Madame Vermont ne peut pas avoir dit cela.

MADAME LEDOUX.

Si, elle l'a dit.

MADAME DURAND.

Au reste, elle n'a fait que nous prévenir.

MADAME LEDOUX.

Brisons là, ma sœur. M. Vermont a la tête assez bourrelée pour que nous ne cherchions pas à lui donner de nouveaux chagrins. Il pourrait croire que nous ne ressentons pas ses peines; et personne assurément n'y a été plus sensible que nous. Qui aurait pensé que cette petite Adèle, que nous avions vue naître, tournerait un jour comme elle a tourné?

MADAME DURAND.

Ce qui arrive dans ce moment-ci n'est pas fort gai pour vous au moins, monsieur Vermont. A qui la faute? Si, au lieu de vous remarier à une petite maîtresse, vous eussiez pris une femme comme la première madame Vermont, une femme à principes, une femme de ménage, votre fille aurait eu de meilleurs exemples devant les yeux.

MADAME LEDOUX.

Ce n'est pas que madame Vermont actuelle n'ait de très-grandes qualités.

MADAME DURAND.

Nommez-en donc une, ma sœur; je vous en défie.

MADAME LEDOUX.

Que vous êtes vive, ma sœur!

M. VERMONT.

La franchise de madame Durand va quelquefois un peu loin.

MADAME DURAND.

Je sais qu'elle n'est pas du goût de tout le monde; mais pourquoi me cacherais-je d'en vouloir à madame Vermont? Ne devait-elle pas chercher à diriger ces jeunes gens? Elle qui a tant d'expérience, ne pouvait-elle pas s'en servir pour faire le bonheur de sa belle-fille?

MADAME LEDOUX, d'un ton attendri.

Et par contre-coup celui de notre pauvre neveu.

MADAME DURAND.

Un jeune homme que nous regardions comme notre fils.

MADAME LEDOUX.

Que nous aimions plus que nous-mêmes, que nous avions pour ainsi dire élevé, puisqu'il avait eu le malheur de perdre ses parens à l'âge de dix-huit ans.

MADAME DURAND.

Ces choses ne se pardonnent jamais.

M. VERMONT.

Tout n'est pas désespéré.

MADAME LEDOUX.

C'est bien avancé, du moins; le cœur d'un père cherche toujours à se faire illusion, et vous êtes un si bon père!

M. VERMONT.

Tout le monde sait combien j'aime ma fille.

MADAME LEDOUX.

Il n'y a qu'une voix là-dessus. Vous aimez madame Lori comme nous aimons notre neveu.

MADAME DURAND.

Oui; mais avec cette différence qu'il n'y a rien à lui reprocher à lui.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur, ma sœur, vous parlez à un père; il faut avoir des égards.

MADAME DURAND.

Des égards! Eh! qui vous empêchait d'en avoir plus tôt, ma sœur? Pourquoi donc alliez-vous de porte en porte clabauder contre ce mariage avant qu'il se fît, et avez-vous continué depuis qu'il est fait? Je sais que cela ne vous empêchait pas de voir les jeunes gens et de les accabler de caresses. Ce n'est pas manière à moi. Je suis saint Jean-Bouche-d'Or; ce que je dis en arrière, je le dis

aussi devant les gens. Je n'aime pas les trigauderies.

MADAME LEDOUX.

Mais, ma sœur, à qui en avez-vous?

M. VERMONT.

Vous n'y pensez pas, madame Durand.

MADAME LEDOUX.

Son bon cœur l'emporte loin quelquefois. (A part.) Qu'elle est méchante!

MADAME DURAND.

Ah! voilà qui est fini. Je n'en veux jamais aux gens des leçons que je leur donne.

MADAME LEDOUX.

C'est bien vrai.

MADAME DURAND.

Embrassons-nous, ma sœur.

(Elles s'embrassent.)

M. VERMONT, à part.

Je ne croyais pas qu'elles s'aimassent autant. (Haut.) Mesdames, je suis obligé de vous quitter; nous ne nous reverrons peut-être qu'en assemblée. Je vous recommande bien d'apporter dans cette affaire toute la conciliation dont vous êtes capables; de penser surtout que ce sont nos enfans que nous allons juger, et qu'il faut si bien nous y prendre que nous n'en entendions plus parler.

SCENE III.

MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND.

Quelle rage avez-vous donc, ma sœur, de vouloir toujours ménager la chèvre et le chou? A quoi ressemblent toutes les cajoleries que vous faites à M. Vermont? Un beau chef-d'œuvre de père vraiment! Que ne restait-il veuf au lieu de se remarier, à cinquante ans, à une coquette dont il ne se souciait plus, et qui le mène comme un Cassandre? Je crois bien que cette bégueule-là ne peut pas nous souffrir. Nous sommes connues, nous; on sait d'où nous venons. Mais elle! qui est-ce qui a jamais entendu parler de sa famille?

MADAME LEDOUX.

On dit cependant qu'elle est de Paris.

MADAME DURAND.

Quel titre de noblesse! Comment veut-on qu'une jeune personne se conduise bien, lorsqu'un père a la sottise de lui donner une semblable belle-mère?

MADAME LEDOUX.

Quant à cela, la petite avait de bons commen-

cemens. Vous vous rappelez comme moi les lettres que l'on a interceptées à son couvent. Il est vrai qu'il y a un âge où l'on ne sait guère la conséquence des choses; mais faire faire une fausse clef, consentir à être enlevée, cela passe la permission.

MADAME DURAND.

Elle n'était pas mariée alors, et je suis de fort bonne composition pour les filles et pour les veuves; mais quand on est en puissance de mari, ma sœur!

MADAME LEDOUX.

Eh bien! ma sœur!

MADAME DURAND.

C'est très-différent.

MADAME LEDOUX.

Oui, ma sœur.

MADAME DURAND.

Ah! que je la félicite d'être tombée à un homme comme le sien, un vrai nigaud qui n'a rien vu qu'on ne l'ait forcé de voir; et de n'avoir pas eu affaire à feu M. Durand, par exemple. Vous vous rappelez quel homme terrible c'était de son vivant?

MADAME LEDOUX.

Et comme vous avez souffert avec lui.

MADAME DURAND.

Point, ma sœur. Je me plaignais parce qu'il

faut toujours qu'une femme se plaigne; mais je ne hais pas les hommes terribles, moi. Un mari comme notre neveu m'aurait fait pitié. C'est une poule qu'un homme comme cela.

MADAME LEDOUX.

Tellement poule, qu'hier au soir encore il n'était pas très-éloigné de demander pardon à sa femme.

MADAME DURAND.

Vous dites vrai?

MADAME LEDOUX.

Très-vrai. Vous concevez bien que je n'ai pas manqué d'argumens pour lui remontrer le tort qu'il se ferait.

MADAME DURAND.

Je le déshériterais s'il était capable d'une telle bassesse.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur, il est notre neveu.

MADAME DURAND.

Il ne serait plus digne de l'être.

MADAME LEDOUX.

C'est le seul rejeton de la famille.

MADAME DURAND.

Peu m'importe. Je ne prétends pas que ma fortune passe jamais aux enfans de la demoiselle Vermont.

MADAME LEDOUX.

Cette idée-là n'est pas agréable, il faut en convenir. Mais, grace au ciel, elle n'en a pas encore.

MADAME DURAND.

Et s'ils venaient à se rapprocher?

MADAME LEDOUX.

Ah! les rapprochemens sont perfides.

MADAME DURAND.

Je vous répète, ma sœur, que je le déshériterais.

MADAME LEDOUX.

Et moi aussi. Je ne suis pas méchante, mais je crois que je le déshériterais.

MADAME DURAND.

J'ai mon filleul Coco qui est un sujet charmant; je lui donnerais tout mon bien.

MADAME LEDOUX.

Je laisserais le mien à mes deux petits orphelins.

MADAME DURAND.

Rien n'est sot comme de penser qu'on doive sa fortune à un homme parce qu'il est votre neveu.

MADAME LEDOUX.

Surtout lorsque vos affections se sont dirigées d'un autre côté; car ce n'est pas toujours le sang

qui dirige les affections. N'êtes-vous pas de mon avis, ma sœur ?

MADAME DURAND.

Très-fort, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

C'était aussi le sentiment de ce bon M. Ledoux. Il ne voyait personne de sa famille.

MADAME DURAND.

Il avait pris le bon parti.

MADAME LEDOUX.

Un parent l'aurait fait fuir à cent lieues.

MADAME DURAND.

Cela ne m'étonne pas.

MADAME LEDOUX.

Il n'a fait un testament en ma faveur que par haine contre ses héritiers.

MADAME DURAND.

Ah ! si l'on n'était pas retenu par je ne sais quoi....

MADAME LEDOUX.

Si le monde n'était pas si malin !

MADAME DURAND.

Je vous assure que Coco, mon filleul, ne craindrait pas la misère.

MADAME LEDOUX.

Mes deux orphelins pourraient en adopter d'autres à leur tour.

MADAME DURAND.

Il faut prendre une résolution, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

Faites, et je vous imiterai.

MADAME DURAND.

On en dira ce qu'on voudra.

MADAME LEDOUX.

Nous ne serons pas là pour l'entendre.

MADAME DURAND.

Allons, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

Allons, ma sœur; puisque vous le voulez, mes deux petits orphelins auront ma fortune.

MADAME DURAND.

Je ne suis pas mystérieuse, moi; mon testament en faveur de Coco est fait depuis longtemps.

MADAME LEDOUX.

Je le savais, ma sœur.

MADAME DURAND.

Vous le saviez! Par qui? Je n'en ai fait confidence qu'à Coco. Je le vois; vous êtes adroite à tirer les vers du nez. Ce garçon est naïf.... C'est affreux, ma sœur, c'est épouvantable! Pourvu que vous n'ayez pas fait un mauvais usage de l'inconséquence de cet enfant!

MADAME LEDOUX.

Eh ! mon Dieu, ma sœur, quelle idée avez-vous donc de moi ?

MADAME DURAND.

Eh ! mon Dieu, ma sœur, je vous connais si bien. Il y a peut-être dans la ville cent personnes pour qui ce secret n'en est plus un.

MADAME LEDOUX.

Quel intérêt aurais-je eu à le divulguer, puisque je suis dans le même cas ? Mon testament en faveur de mes orphelins est déposé depuis un an chez un notaire de Paris.

MADAME DURAND.

Ah ! sournoise.

MADAME LEDOUX.

M'en voulez-vous encore ?

MADAME DURAND.

Vous me déshéritiez à la sourdine.

MADAME LEDOUX.

Je n'ai fait que suivre votre exemple. Voici M. Taupin. Remettez-vous, ma sœur ; vous avez le visage tout en feu.

SCENE IV.

MADAME DURAND, MADAME LEDOUX, M. TAUPIN.

M. TAUPIN.

Les bonnes tantes sont les premières arrivées. Qu'est-ce que l'on dit donc ? Notre tribunal ne sera composé que de six personnes ; c'est bien pauvre.

MADAME LEDOUX.

M. Vermont n'a pas fait des invitations très-pressantes.

M. TAUPIN.

Je vous demande pardon ; il est venu trois fois chez moi. Il n'avait pas besoin de prendre tant de peines ; je ne me fais jamais prier pour ces sortes d'affaires. N'est-on pas trop heureux de pouvoir contribuer à remettre la paix dans les familles ? Mais rien que six personnes !

MADAME DURAND.

C'est tout jugé d'avance, ce procès-là.

M. TAUPIN.

Nous les renverrons les meilleurs amis du monde.

MADAME DURAND.

Vous croyez?

M. TAUPIN.

Sans doute. On fera un petit résumé des griefs réciproques....

MADAME DURAND.

Réciproques!

M. TAUPIN.

Oui, oui, réciproques. Dans un ménage qui va mal, le mari n'a pas tous les torts.

MADAME DURAND.

Mon neveu n'en a aucun.

M. TAUPIN.

Quoi! vous donnez raison à M. Lori?

MADAME DURAND.

Vous regardez peut-être sa femme comme une innocente?

M. TAUPIN.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle est fort aimable. Quoique je ne sois que son cousin, elle ne m'appelle jamais que son petit oncle, cette chère enfant!

MADAME DURAND.

Voilà une grande cause de prévention en sa faveur.

M. TAUPIN.

Mais oui; car je ne suis son oncle qu'à la mode

de Bretagne. Au surplus, le jury décidera qui d'elle ou de son mari a tort ou raison.

MADAME LEDOUX.

Le jury! Quel jury?

M. TAUPIN.

Est-ce que nous n'allons pas faire un petit jury? Tout ce qui m'inquiète, c'est le choix d'un rapporteur. Mais, j'y pense, nous avons le procureur du roi. Ah! quel homme d'esprit que celui-là!

MADAME DURAND.

M. Beaunoir un homme d'esprit! Entendez-vous, ma sœur?

MADAME LEDOUX.

Nous l'avons peu vu; mais, malgré sa grande réputation, tout ce que je puis dire, c'est que ma sœur et moi nous l'avons trouvé bien médiocre.

M. TAUPIN.

Oh! mais avec des femmes!

MADAME DURAND.

Comment! avec des femmes?

M. TAUPIN.

Vous alliez peut-être le consulter sur quelque affaire.

MADAME DURAND.

Assurément nous n'y allions pas pour ses beaux yeux.

M. TAUPIN.

C'était le matin ?

MADAME DURAND.

Oui.

M. TAUPIN.

Dans son cabinet ?

MADAME DURAND.

Après ?

M. TAUPIN.

Je parie qu'il était en négligé ; en robe de chambre peut-être.

MADAME DURAND.

Qu'est-ce que cela fait ?

M. TAUPIN.

Cela fait beaucoup. Quand il est en costume, c'est tout autre chose ; il a une assurance, un aplomb, une profondeur, une netteté dans les idées.... Il est admirable. (Madame Durand et madame Ledoux rient aux éclats.) Je ne sais pas pourquoi vous riez ; il y a beaucoup de gens comme cela. Moi enfin, moi qui vous parle, il est certain que quand je suis en redingote du matin, que je n'ai pas ma barbe faite, je dis très-souvent des niaiseries. Eh ! voilà monsieur Beaunoir. Quand on parle du soleil, on en voit les rayons.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, M. BEAUNOIR.

M. BEAUNOIR.

Salut au sieur Taupin. Mesdames, je suis votre serviteur. Il fait bien chaud aujourd'hui. L'atmosphère a une densité qui ne nous présage rien de bon; je crains de l'orage.

M. TAUPIN, bas à madame Durand.

Comment le trouvez-vous?

M. BEAUNOIR.

Les nuages ne suivent aucune direction, et mon baromètre a toutes les peines du monde à se fixer.

M. TAUPIN, toujours bas à madame Durand.

Eh bien?

M. BEAUNOIR.

Cependant, si le soleil ne se lève pas avant midi, nous pourrons avoir encore une belle journée, ce qui est toujours précieux dans cette saison-ci.

M. TAUPIN, toujours de même.

Est-ce encore un homme médiocre?

MADAME DURAND, bas.

Attendez donc. Il n'a parlé que de la pluie et du beau temps.

M. TAUPIN.

Soyez juste, nous n'en parlerions pas comme cela. (Haut.) Monsieur Beaunoir, nous avez-vous préparé un petit plat de votre métier?

M. BEAUNOIR.

Plaît-il?

M. TAUPIN.

N'aurons-nous pas un discours de votre fabrique?

M. BEAUNOIR.

Je veux voir quelle tournure ceci prendra.

M. TAUPIN.

Vous n'avez donc rien d'écrit?

M. BEAUNOIR.

A quoi bon écrire? Croyez-vous que je ne saurai pas bien improviser s'il y a lieu?

M. TAUPIN.

Au moins vous serez favorable à notre Adèle. Je vous préviens que ces deux dames se préparent à l'accuser.

M. BEAUNOIR.

Nous apprécierons les sujets de plainte.

M. TAUPIN.

Des misères. C'est toujours ce dont nous avons tous entendu parler. Il n'y a rien de nouveau, et votre opinion doit être formée.

M. BEAUNOIR.

Je n'ai pas d'opinion.

M. TAUPIN, bas à madame Durand.

Quel beau caractère ! (Haut.) Il ne faut pourtant pas intimider l'accusée. Pauvre petite femme! elle doit être bien troublée. Je crois l'entendre. C'est elle. Si vous m'en croyez, nous nous retirerons tous chez madame Vermont pour donner à cette chère enfant le temps de se reconnaître, et nous ne paraîtrons devant elle que quand son mari sera arrivé.

M. BEAUNOIR.

J'approuve.

MADAME DURAND.

Ménagemens ridicules ! Il faudrait commencer l'interrogatoire sur-le-champ.

MADAME LEDOUX, bas à sa sœur.

Que faites-vous, ma sœur? Nous-mêmes n'avons-nous pas besoin de nous recorder, afin de ne rien dire qui ne porte coup?

M. TAUPIN, à voix basse.

Chère petite nièce ! j'ai le cœur navré pour elle.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

MADAME LORI, BENJAMIN.

MADAME LORI entre en riant.

Vous n'avez pas le sens commun, mon petit cousin. N'était-ce pas assez de m'amener jusqu'à la porte sans vouloir encore monter jusqu'ici ?

BENJAMIN, avec chaleur.

Non, ce n'était pas assez; et si vous aviez quelque amitié pour moi, vous me laisseriez vous servir d'avocat.

MADAME LORI.

Le choix serait heureux.

BENJAMIN.

Je ne me sens pas de colère en pensant qu'une femme comme vous, ma belle cousine, va comparaître.... devant qui ?

MADAME LORI.

Vous ne vous sentez pas de colère!...Vous êtes un enfant. Qui est-ce qui me forçait de venir, si je ne l'avais pas voulu ?

BENJAMIN.

Il fallait ne pas le vouloir. Vous exposer aux sarcasmes de votre belle-mère, aux calomnies des

tantes de votre mari, et à l'éloquence d'un procureur du roi.

MADAME LORI.

Cela me fera une bonne scène à raconter; et nous en rirons plus d'une fois ensemble.

BENJAMIN.

Vous êtes heureuse d'avoir votre caractère.

MADAME LORI.

C'est à peu près tout le bonheur que j'ai.

BENJAMIN, d'un ton de reproche.

Vous n'en avez pas d'autre?

MADAME LORI.

Vous m'y faites penser : j'ai encore celui d'être la cousine d'un étourdi qui me contrarie sans cesse, et qui ferait fort bien de ne pas rester plus long-temps ici.

BENJAMIN.

Vous voulez donc que je m'en aille?

MADAME LORI.

Oui, je le veux.

BENJAMIN.

Je vous obéis bien malgré moi. Mais n'allez pas vous laisser intimider au moins.

MADAME LORI.

Vous êtes fou!

BENJAMIN.

Un à un, tous ces gens-là peuvent faire pitié;

mais quand les sots sont rassemblés, cela ne laisse pas que d'avoir quelque chose d'effrayant.

MADAME LORI.

Partout où il y a du monde, il y a toujours des sots rassemblés; et cela ne m'a jamais fait peur.

BENJAMIN.

Songez bien que les deux tantes de M. Lori sont, chacune dans son espèce, les deux plus méchantes créatures que la terre ait portées.

MADAME LORI.

Il croit m'apprendre cela.

BENJAMIN.

Et que votre mari...

MADAME LORI, lui frappant légèrement sur la joue.

Je sais aussi ce qu'est mon mari.

BENJAMIN, lui baisant la main.

Adieu donc, ma belle cousine. A tantôt.

(Il sort.)

SCENE VII.

MADAME LORI SEULE; ENSUITE M. LORI.

MADAME LORI.

Il est gentil, ce petit Benjamin; mais il est d'une jeunesse! Il a beau dire, les grands parens lui font encore de l'effet. Il voulait être mon avo-

cat. Ah! mon Dieu, quel avocat! Où sont donc fourrés mes juges? On aura résolu de ne paraître que tous ensemble afin de produire un plus grand effet. Ce sont de ces combinaisons profondes qu'ils doivent croire infaillibles. (A M. Lori qui entre.) Comment, Monsieur, vous n'arrivez qu'à présent? Il est assez singulier que ce soit l'accusée qui montre le plus d'exactitude.

M. LORI.

Pourquoi donc êtes-vous si parée?

MADAME LORI.

Comme il est possible que je dîne en ville aujourd'hui, j'ai voulu m'épargner la peine de m'habiller deux fois.

M. LORI.

Où dînez-vous donc?

MADAME LORI.

C'est mon secret. Si le tribunal ne prononce pas notre séparation, je dînerai avec vous; s'il nous sépare, je dînerai en ville. De toutes façons, vous voyez que je n'ai pas de confidence à vous faire.

M. LORI.

Il nous séparera.

MADAME LORI.

Eh bien! je dînerai en ville.

M. LORI.

Et il vous condamnera au couvent.

MADAME LORI.

Je demanderai un sursis jusqu'à demain.

M. LORI.

Je m'y opposerai.

MADAME LORI.

Bast ! vous n'avez seulement pas pu vous opposer à ce que ce tribunal s'assemblât.

M. LORI.

J'étais loin de m'y opposer, puisque, au contraire, c'est moi qui l'ai provoqué.

MADAME LORI.

Vous le croyez ?

M. LORI.

Qu'est-ce à dire, je le crois ?

MADAME LORI.

Je pourrais nommer le véritable auteur; et certainement ce n'est pas vous. Mais qu'importe !

M. LORI.

Vous allez en débiter de belles contre moi.

MADAME LORI.

Je pense au contraire à vous ménager.

M. LORI.

Je vous en rends mille graces. Quant à moi...

MADAME LORI.

Vous, vous ne saurez que dire.

M. LORI.

En vérité?

MADAME LORI.

J'en suis sûre.

M. LORI.

Nous verrons.

MADAME LORI.

Nous verrons.

M. LORI.

Madame Durand et madame Ledoux seront là.

MADAME LORI.

Je serais très-fâchée qu'elles n'y fussent pas.

M. LORI.

Je vois d'où vient votre assurance. Vous comptez sur M. Beaunoir.

MADAME LORI.

Pour m'endormir.

M. LORI.

Sur votre père, sur M. Taupin; mais madame Vermont votre belle-mère vous déteste encore plus qu'elle n'a d'aversion pour moi; et je la regarde au moins comme neutre.

MADAME LORI.

D'une neutralité armée cependant.

M. LORI.

Armée contre vous.

MADAME LORI.

Contre nous deux.

M. LORI.

Je voudrais que le jugement fût déjà prononcé.

MADAME LORI.

Qui vous empêche de faire comme s'il l'était ?

M. LORI.

Taisez-vous, Madame. Quand on a une conduite comme la vôtre...

MADAME LORI.

Ah ! Monsieur, ne prenez pas ce ton-là, ou je pourrai bien tout dire.

M. LORI.

Vous avez des adorateurs dans tous les quartiers de la ville.

MADAME LORI.

Vous êtes bien fier de n'avoir d'engagemens que dans les faubourgs.

SCENE VIII.

M. LORI, MADAME LORI, M. TAUPIN.

M. TAUPIN, à la cantonnade.

M. et madame Lori sont arrivés, le tribunal

peut paraître. (Il passe auprès de madame Lori et lui serre la main.) Du courage, ma petite nièce; vous avez de bons amis.

MADAME LORI.

Oui, mon petit oncle.

M. TAUPIN, à part.

Son petit oncle! chère enfant, son petit oncle! Non, quelque accusation qu'il y ait contre elle, je jure d'avance en mon ame et conscience que je ne la trouverai pas coupable.

(Il range trois sièges d'un côté du théâtre, trois de l'autre côté, un dans le fond pour madame Lori, et un autre sur l'avant-scène pour son mari.)

SCENE IX.

M. ET MADAME VERMONT, M. BEAUNOIR, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX, M. TAUPIN, M. ET MADAME LORI.

M. BEAUNOIR, à madame Lori.

Madame, voici votre place. (A M. Lori.) Et vous, Monsieur, voici la vôtre.

MADAME DURAND, bas à madame Ledoux.

Il ne faut pas nous laisser mener, ma sœur.

MADAME LEDOUX.

Non, ma sœur.

MADAME DURAND.

Il y a de la brigue.

MADAME LEDOUX.

Je m'en suis aperçue.

MADAME DURAND.

Nous la déjouerons.

M. BEAUNOIR.

En place, Mesdames[1].

MADAME DURAND.

L'accusée peut-elle s'asseoir?

MADAME LORI.

Cela n'est plus une question, puisque je suis assise.

MADAME DURAND.

On ne demande pas votre avis, Madame.

M. BEAUNOIR.

Paix donc!

MADAME DURAND.

Pourquoi donc me tairais-je? Croyez-vous qu'il n'y aura que pour vous à parler? Je demande d'abord qui est-ce qui est président. Si ce n'est pas M. Vermont, je me nomme présidente, moi.

1. Les acteurs se placent de la manière suivante : à droite, madame Durand, madame Ledoux et M. Taupin; à gauche, madame Vermont, M. Vermont et M. Beaunoir, de manière que M. Taupin et M. Beaunoir soient les plus près de madame Lori.

M. TAUPIN.

Nous sommes convenus que ce serait M. Beaunoir.

MADAME DURAND.

Je ne suis convenue de rien.

M. TAUPIN.

Vous ne pourrez pas faire un discours.

MADAME DURAND.

Tout aussi bien qu'un procureur du roi peut-être.

M. BEAUNOIR.

Madame, voulez-vous continuer sur ce ton-là ? Je prendrai le parti de me retirer.

MADAME DURAND.

Eh bien! Monsieur, retirez-vous.

M. TAUPIN.

Soyez donc raisonnable, madame Durand. Songez que madame Lori est sur la sellette.

MADAME LORI.

Non vraiment; je suis sur un fort bon fauteuil, et vous pouvez arranger toutes vos petites affaires sans prendre garde à moi.

(Elle tire de l'ouvrage et se met à travailler. Madame Vermont le fait remarquer à M. Vermont.)

M. VERMONT.

Que faites-vous donc, ma fille?

MADAME LORI.

Je brode, mon père.

M. VERMONT.

Est-ce ici le lieu de vous occuper à pareille chose ?

MADAME LORI.

Il me semble que tous, tant que vous êtes, vous vous apprêtez à broder plus ou moins sur mon compte.

MADAME DURAND.

Il y a de belles choses à dire sur votre compte.

MADAME LORI.

De belles choses, ce serait trop. Une femme ne doit jamais faire parler d'elle, même en bien.

MADAME VERMONT.

Ce n'est pas avec ce ton d'ironie que madame Lori espère capter la bienveillance de ses juges ?

MADAME LORI.

Pour vous, Madame, je vous crois incorruptible.

M. LORI, à part.

Bravo !

MADAME VERMONT.

Je vous prie, Madame, de vouloir bien me mettre hors de vos persiflages.

MADAME LORI.

Ayez donc la bonté, Madame, de ne pas vous occuper de moi plus que vous ne l'avez fait jusqu'ici.

M. VERMONT.

Que tout cela finisse !

MADAME DURAND.

Je commence par interpeller l'accusée sur un fait.

M. TAUPIN.

Mais, Madame...

MADAME DURAND.

Il faut d'abord qu'elle nous dise...

M. TAUPIN.

Monsieur Beaunoir, comme président, rappelez donc Madame à l'ordre.

MADAME DURAND.

L'ordre! Qui a le droit ici de me donner des ordres?

M. BEAUNOIR.

Madame, la majorité des voix m'ayant décerné la présidence, j'en maintiendrai les prérogatives.

MADAME DURAND.

Et moi, je soutiendrai mes droits, qui sont ceux de tous les Lori.

M. TAUPIN.

Mais la hiérarchie, Madame?

MADAME DURAND.

Allez vous promener avec vos mots que je ne comprends pas.

M. BEAUNOIR.

Vous ne voulez donc pas absolument me permettre de faire un discours?

MADAME DURAND.

Faites votre discours de votre côté; j'en ferai un du mien. D'abord, si vous espérez que je rabatte de mes droits.... jamais.

MADAME LEDOUX.

Ma sœur!

MADAME DURAND.

Eh quoi! ma sœur, ne faut-il pas nous laisser humilier! Trouvez-vous que les Vermont ne nous en aient pas assez fait? C'est le moment de prendre notre revanche.

MADAME LEDOUX.

Il faut cependant s'accorder sur quelque point.

MADAME DURAND.

Sur rien. Je me soucie bien du procès! (Madame Lori se met à rire.) Ce dont je me soucie, c'est de dire enfin ce que je pense, aux risques de donner à rire à madame Lori, qui se conduit avec une indécence

que son père devrait bien réprimer, s'il savait faire quelque chose.

MADAME VERMONT.

Madame, vous sortez des bornes de votre mission en attaquant un des membres du tribunal.

MADAME DURAND.

Vous êtes bien chatouilleuse, Madame. Vous trouvez apparemment que M. Vermont est assez père comme cela, et vous seriez fâchée qu'il le fût davantage.

M. LORI, se frottant les mains.

Bon. Voilà les juges aux prises ensemble. Ah ! que c'est amusant !

MADAME DURAND.

Vous riez aussi, mon neveu ?

M. LORI.

Que voulez-vous que je fasse ?

MADAME LEDOUX.

Mon neveu, ne vous mêlez pas de cela. La chaleur de la discussion a pu entraîner votre tante un peu loin ; mais ce n'est pas à vous à le faire observer.

MADAME DURAND.

Je vous admire, madame Ledoux, avec votre chaleur de discussion. Vous m'approuveriez da-

vantage sans doute, si je faisais patte de velours en égratignant.

M. TAUPIN.

Cela peut nous mener jusqu'à demain.

MADAME DURAND.

Et quand cela nous mènerait jusqu'à la semaine prochaine, monsieur Taupin?

M. BEAUNOIR.

Laissons-la parler; il n'y a pas d'autre parti à prendre.

MADAME DURAND.

Laissons-la parler! ce ton! Je parlerai si cela me plaît. Ne sommes-nous pas ici chacun pour notre compte? Laissons-la parler! Eh bien! je ne veux plus parler à présent.

M. TAUPIN.

Avez-vous réellement fini?

MADAME DURAND.

Oui, monsieur jury.

M. TAUPIN.

Allons, monsieur Beaunoir, vous pouvez commencer.

MADAME DURAND.

Mais, du moins, je n'écouterai pas.

(Elle met ses mains devant ses oreilles, de manière pourtant à laisser voir qu'elle entend fort bien.)

M. BEAUNOIR, après un moment de silence.

« Assez et trop long-temps l'immoralité, digne
« suppôt d'un gouvernement cupide, c'est-à-dire
« sans foi et sans honneur, en s'introduisant dans
« toutes les classes de la société, avait fini par cor-
« rompre et même par annuler entièrement ces
« germes si précieux de pudeur et de bienséance
« que nous tenions de nos aïeux, et qui les firent
« distinguer parmi tous les peuples de l'univers.
« Dans cette affreuse subversion, le bien était de-
« venu mal, et, par une conséquence nécessaire,
« le mal était devenu bien. »

(M. Vermont s'endort.)

MADAME DURAND.

De quel temps parle-t-il?

M. TAUPIN.

Paix! C'est fort beau.

M. BEAUNOIR.

« Le ciel, cependant, ne nous a pas déshérités
« de sa clémence, et nous pouvons encore espérer
« un heureux avenir. C'est à nous à seconder ses
« vúes; et, nouveaux Agamemnons, n'hésitons pas
« à sacrifier nos affections les plus chères pour
« obtenir les vents favorables qui doivent con-
« duire le vaisseau du corps social à bon port. »

MADAME LEDOUX, bas à madame Durand.

Sacrifier nos affections les plus chères! Est-ce qu'il prendrait parti contre sa nièce?

MADAME DURAND.

Voyons jusqu'à la fin.

M. BEAUNOIR.

« Mais craignons de confondre l'innocent avec
« le coupable; et, puisque nous autres, hommes
« d'une ère nouvelle, d'une ère de loyauté, de
« gloire et de prospérité, nous nous regardons
« comme les instrumens dont se sert la Providence
« pour séparer l'ivraie du bon grain, ne donnons
« point l'exemple d'une précipitation à la fois dan-
« gereuse et coupable. »

MADAME DURAND.

Nous y voilà. En d'autres termes, faisons traîner cette affaire en longueur, tellement qu'il n'en soit plus question.

M. BEAUNOIR.

Madame, vous ne devez pas m'interrompre.

MADAME LORI.

Est-ce que madame Durand s'imaginerait, par hasard, que j'ai fort à cœur qu'il ne soit plus question de rien? Elle se tromperait beaucoup. Je désire, au contraire, que tout ceci finisse séance tenante. Je n'ai pas tous les jours autant de temps

à perdre qu'aujourd'hui, et je ne répondrais pas de mon exactitude à me rendre à de nouvelles assignations.

MADAME DURAND.

Oubliez-vous que vous êtes l'accusée?

MADAME LORI.

Vous oubliez bien que vous êtes juge. Si je suis l'accusée, c'est que je l'ai bien voulu. Il ne tenait qu'à moi d'être à la place de M. Lori, et qu'il fût à la mienne; mais peu importe. De quoi s'agit-il? de nous séparer? Eh bien! qu'on nous sépare.

M. TAUPIN.

Calmez-vous, ma petite nièce, et laissez-nous procéder avec ordre. Pour couper court, demandons à M. Lori de déduire ses griefs.

M. LORI.

Oui, pour que Madame se moque de moi.

MADAME LORI.

Je vous promets de vous écouter avec beaucoup de curiosité.

M. LORI.

Vous voyez bien déjà.

MADAME DURAND.

Parlez, parlez, mon neveu; nous saurons vous soutenir.

M. LORI, se levant.

J'accuse donc Madame, *primo.... primo*, de n'avoir aucun égard pour son mari, et de ne me parler jamais qu'en riant; *secundo*, je l'accuse de m'accuser de n'être pas rangé dans ma conduite; *tertio*, et enfin.... *tertio*....

MADAME LORI.

Tertio....

M. LORI.

Vous croyez que je suis embarrassé? Eh bien! Madame, je vous accuse, oui, je vous accuse d'être, contre l'usage de toutes les femmes, de la dernière dissimulation avec moi.

M. BEAUNOIR.

S'il n'y a que cela, il faut lever la séance.

MADAME DURAND.

Il n'y a encore rien à lever, Monsieur. (A M. Lori.) Cherchez donc un peu, mon neveu.

M. LORI.

Parbleu! cherchez vous-même. Ne m'avez-vous pas promis de me seconder?

MADAME DURAND, à part.

Le sot!

MADAME LEDOUX.

Et M. Benjamin qui vient si souvent chez vous?

M. LORI.

M. Benjamin ne m'a jamais rien dit contre ma femme.

MADAME LEDOUX.

Mais pourquoi vient-il si souvent?

M. LORI.

Parce qu'il aime à jouer au trictrac, moi aussi, et que je le gagne toujours.

MADAME DURAND.

Il n'y vient qu'à cause de cela?

M. LORI.

Ah çà! mais suis-je aussi en état d'accusation pour que vous me fassiez toutes ces questions? Qu'a de commun M. Benjamin avec l'affaire qui nous occupe?

MADAME DURAND.

Celui-là est trop fort!

MADAME LORI.

Que le tribunal est heureux que je me sois donné la peine de venir pour le tirer d'embarras! Je ne procéderai pas avec autant de méthode, à beaucoup près, que M. Lori vient de le faire; mais je mettrai tous mes soins à ne pas fatiguer votre attention. Mon mariage avec M. Lori ne fut, comme vous le savez tous, que ce qu'on appelle un mariage de convenance, c'est-à-dire qu'il

ne nous convenait ni à l'un ni à l'autre. Nous nous en aperçûmes en même temps; mais M. Lori s'en expliqua le premier. Il m'envoya promener; j'aurais pu y aller qu'il n'aurait encore rien à dire. Où est donc le procès?

MADAME VERMONT.

Il n'est pas possible de porter plus loin l'oubli des convenances. Vous dormez, monsieur Vermont?

M. VERMONT, *se réveillant.*

Non, non, je réfléchis. Qu'y a-t-il donc?

MADAME DURAND.

Il y a que votre fille est une impertinente qui nous manque de respect.

MADAME LORI.

A vous, madame Durand? Quelle erreur! je n'ai jamais contesté celui qui vous est dû. C'est un bénéfice du temps.

M. LORI, *à part, en riant.*

Attrape, madame Durand!

MADAME VERMONT.

Monsieur Vermont, vous êtes père; parlez-lui donc.

M. VERMONT.

Ma fille!

MADAME LORI, *à madame Vermont.*

De grace, Madame, n'abusez pas contre moi

de l'ascendant que vous donnent sur mon père et votre illustre naissance, et vos rares vertus, et cet attachement si désintéressé dont vous avez toujours fait profession pour lui.

M. LORI, à part.

Qu'elle est drôle! mon Dieu, qu'elle est drôle!

MADAME VERMONT, à son mari.

Vous ne voyez donc pas, Monsieur, que c'est vous qu'on attaque dans ma personne?

MADAME LORI.

Non, Madame, je ne vous identifie pas du tout avec mon père, et je sais aussi bien que qui que ce soit que, depuis votre mariage avec lui, il n'y a plus rien de commun entre vous deux.

(Tout le monde rit.)

M LORI, à part.

Je l'embrasserais!

MADAME VERMONT, à part.

J'étouffe. (A M. Vermont.) Vous êtes d'accord avec elle sans doute, Monsieur, et vous approuvez ses insolentes déclamations?

MADAME LORI.

Il me semble, Madame, que mon ton n'a rien de déclamatoire. Je ne suis pas assez maladroite d'ailleurs pour vouloir lutter de déclamation avec vous.

M. VERMONT, à madame Vermont.

Ne croyez pas au moins, Madame, que j'aie jamais rien dit à ma fille.

MADAME VERMONT, dans la dernière colère.

Je ne me donnerai seulement pas la peine de vous répondre. Ne me suivez pas, Monsieur; je vous signifie que, de ce moment, je quitte votre maison.

M. VERMONT.

Comment donc! comment donc! Madame. (A sa fille.) Ma fille, vous ne savez que me donner de l'embarras.

(Madame Vermont sort, son mari la suit.)

M. TAUPIN.

Quelle journée! Suivons-les. Il faut que je voie à arranger cela.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. ET MADAME LORI, M. BEAUNOIR, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

M. BEAUNOIR.

Ma nièce, je dois vous dire, avec l'impartialité qui me caractérise...

MADAME DURAND.

Nous tiendrons bon jusqu'à la fin.

M. BEAUNOIR.

Je dois vous dire avec l'impartialité qui me caractérise...

MADAME DURAND.

J'ai aussi une mercuriale à lui faire, moi.

M. BEAUNOIR.

Que l'esprit de révolte contre ses parens est un des signes précurseurs...

MADAME DURAND.

Dans quelle voiture êtes-vous venue ici, Madame?

M. BEAUNOIR.

Puisqu'il est impossible de dire un mot, je m'en vais.

MADAME LORI.

Vous m'abandonnez, mon oncle?

M. BEAUNOIR.

Qui pourrait tenir tête à ces dames?

MADAME LORI.

Moi!

MADAME DURAND.

Voilà bien de la présomption.

MADAME LORI.

Tenez, Mesdames, donnez-moi cause gagnée, croyez-moi; ne me forcez pas d'appeler ma mémoire contre vous. Vous vivez si bien ensemble

qu'il me serait pénible de rompre votre union. J'agis de bonne foi, comme vous voyez. Ne vous mêlez pas de ce qui me regarde. Pour moi, je vous réponds qu'il m'en coûtera peu de vous oublier.

M. BEAUNOIR.

Vous avez affaire à forte partie, ma nièce; mais vous me paraissez si sûre de votre fait que je vous quitte, ne voulant pas compromettre plus longtemps mon caractère dans un tel conflit de commérages.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. ET MADAME LORI, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND.

Voyons qui de nous fera quitter place à l'autre. Vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai faite. Dans quelle voiture êtes-vous venue ici ?

MADAME LEDOUX.

Dans la voiture de M. Benjamin.

MADAME LORI.

M. Benjamin n'a pas de voiture. C'était celle de son père, que madame Durand doit fort bien

connaître, puisque c'est la même qui, il y a vingt ans, était tous les jours à ses ordres.

M. LORI, riant.

Où va-t-elle se rappeler ces choses-là ?

MADAME DURAND, regardant son neveu.

Mais voyez donc quel rôle il joue !

MADAME LEDOUX.

Je ne chercherai pas à embarrasser Madame ; mais je lui demanderai seulement d'où vient le nom de petit cousin qu'elle donne à M. Benjamin. Serait-il de la famille, par hasard ?

MADAME LORI.

C'est une façon de parler, comme on dit généralement, pour désigner vos deux orphelins, les enfans de madame Ledoux, quoiqu'on sache fort bien que M. Ledoux n'était pas leur père.

M. LORI.

Jamais je ne me suis autant amusé.

MADAME DURAND, à M. Lori.

Monsieur, faites vos réflexions. Si vous restez davantage avec cette femme, vous pouvez renoncer à mon héritage.

MADAME LORI.

Il y a long-temps que j'ai prévenu Monsieur qu'il n'a rien à perdre de ce côté, et que vos dis-

positions sont faites en faveur d'un mortel qui vous est plus cher.

MADAME DURAND.

Mon neveu, que veut-elle dire?

MADAME LORI.

Demandez à madame Ledoux.

MADAME DURAND.

Ma sœur!

MADAME LEDOUX, embarrassée.

En vérité, si je comprends....

MADAME LORI.

Il faut donc que je vous remette sur la voie. Je vous ai prévenues, Mesdames, de ne pas pousser les choses trop loin. Vous n'avez tenu aucun compte d'un avis si prudent; ce n'est pas ma faute.

MADAME LEDOUX.

Allons-nous-en, ma sœur.

MADAME DURAND.

Non certainement.

MADAME LEDOUX.

J'espère bien, Madame, que vous n'abuserez pas d'un secret qui n'est pas le vôtre, et que vous avez promis de garder.

MADAME LORI.

Je vous demande pardon, madame Ledoux;

vous me jugez plus favorablement que je ne mérite. Je suis une ingrate; je vais abuser de la confiance que vous avez eue en moi; malheureusement j'y suis forcée. Votre motif était si louable! Vous n'avez fait l'aveu du testament de votre sœur que pour décider le mariage de M. Coco, son filleul, avec Maria, ma femme de chambre, qui ne l'aurait pas épousé sans cela.

MADAME DURAND.

Qu'entends-je! Coco est marié!

MADAME LORI.

Ce pauvre garçon en perdait la tête.

MADAME DURAND.

Cela n'est pas possible! Et avec une femme de chambre! et c'est madame Ledoux qui s'est prêtée à cette infamie! Au reste, je la reconnais bien là. (A madame Ledoux.) Vous avez espéré qu'en apprenant ce mariage j'abandonnerais ce monstre de Coco, et que vous tourneriez à votre profit et à celui de vos..... Ne remettez plus les pieds chez moi; je ne veux vous voir de ma vie.

MADAME LEDOUX.

Comment donc, ma sœur?

MADAME DURAND.

Ne m'appelez plus votre sœur; je vous renie; et je vais divulguer partout l'histoire du testament

que vous avez fait en faveur de vos deux magots. O ciel ! Coco marié !

(Elle sort avec tous les signes du désespoir.)

SCÈNE XII.

M. ET MADAME LORI, MADAME LEDOUX.

M. LORI.

Quoi ! ma bonne tante aussi m'avait déshérité ?

MADAME LEDOUX.

Je suis maîtresse de mon bien, entendez-vous ? je ne le dois à personne. Je n'aurais pas fait ce testament que je le ferais aujourd'hui pour me venger de vous et de votre femme, qui est bien la personne la plus noire, la plus....

MADAME LORI.

Calmez-vous, madame Ledoux ; votre testament est un acte très-légitime, et je vous félicite de n'être plus obligée d'en faire un secret. Quant à votre rupture avec votre sœur, il me semble que cela change si peu de chose à l'amitié que vous aviez l'une pour l'autre, qu'à peine vous en apercevrez-vous. De quoi pourriez-vous donc m'en vouloir ?

MADAME LEDOUX, avec une fureur concentrée.

Il ne vous manque rien, Madame. Je n'ai jamais vu de femme plus complète que vous.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

M. ET MADAME LORI, M. TAUPIN.

M. TAUPIN, qui a entendu les derniers mots de madame Ledoux.

Vous avez fait votre paix avec les tantes, à ce qu'il me paraît, puisque madame Ledoux vous fait des complimens. Tant mieux, tant mieux.

M. LORI.

Vous vous y connaissez ! Elles sont plus furieuses que jamais contre nous; et, pour comble de bonheur, ma femme a encore trouvé moyen de les brouiller toutes les deux ensemble.

M. TAUPIN.

Est-il possible ! Oh bien ! je puis vous répondre que leur rancune tiendra long-temps, si elle est aussi bien enracinée que celle de madame Vermont contre son mari. Quelque chose que j'aie pu dire, et je sais tout ce que l'on peut dire en pareille circonstance, c'était comme si je n'eusse

pas parlé. Il serait plaisant que vous fussiez les seuls qui sortissiez bons amis de ce tribunal.

M. LORI.

C'est ce qui nous arrivera.

MADAME LORI.

Non pas, Monsieur. Votre caractère est trop incertain pour que je puisse jamais compter sur vous.

M. LORI.

Tu aurais raison, ma chère Adèle, si je n'avais pas formé le dessein de me corriger.

MADAME LORI.

Il est trop tard.

M. LORI.

Accorde-moi seulement un délai d'un mois, et si tu ne trouves pas de changement dans ma conduite, si tu as encore à te plaindre de moi, je consens d'avance à tout ce que tu voudras.

MADAME LORI.

Vous promettez plus que vous ne pourrez tenir.

M. LORI.

Oh! que non. Comme je sais d'où vient tout le mal.....

MADAME LORI.

Vous le savez?

M. LORI.

Oui, oui, je le sais.

MADAME LORI.

Et d'où vient-il, s'il vous plaît?

M. LORI.

Tu ne voudras pas en convenir.

MADAME LORI.

Peut-être. Dites.

M. LORI.

Tu as toujours été trop jalouse.

MADAME LORI, riant aux éclats.

Moi!

M. LORI.

Tu as beau rire; oui, toi.

MADAME LORI.

Il faut que vous me le disiez aussi affirmativement pour que j'en sois sûre.

M. LORI.

Si je ne te donne plus sujet de l'être, oublieras-tu le passé?

MADAME LORI.

Mon petit oncle, que dois-je faire?

M. LORI.

Parlez pour moi, monsieur Taupin.

M. TAUPIN.

Ma petite nièce, un peu d'indulgence, je vous

en prie. Que je ne sois pas obligé de dire comme Titus : « J'ai perdu ma journée. »

MADAME LORI.

De l'érudition ! mon petit oncle ; je n'ai jamais su résister à de l'érudition. J'y mets une condition pourtant, c'est que nous irons passer le mois d'épreuve à Paris, pour laisser aux propos le temps de se dissiper entièrement.

M. LORI.

Comment donc ! je suis trop heureux que tu m'offres cette occasion de faire une chose qui te soit agréable. Que j'étais sot, mon Dieu ! de consentir à me séparer d'une petite femme comme elle ! Je ne serais pas son mari que je donnerais tout au monde pour le devenir. Elle est si drôle ! elle a tant d'esprit !

M. TAUPIN.

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela ; je n'ai jamais varié sur son compte. N'est-il pas vrai, ma petite nièce ?

MADAME LORI.

C'est une justice que j'aime à vous rendre, mon bon petit oncle ; au milieu de toutes les calomnies qui m'accablaient, vous m'êtes resté fidèle.

M. TAUPIN.

Il n'est pas facile de m'en faire accroire.

M. LORI.

Ni à moi non plus; je ne sais pas où j'avais la tête.

M. TAUPIN.

Qui est-ce qui n'a pas ses momens d'erreur?

M. LORI.

Pauvre petite femme! je ne veux plus croire que toi. Embrassez-la, mon petit oncle.

M. TAUPIN, dans le dernier attendrissement.

Allons, ne voilà-t-il pas que je suis aussi son petit oncle à lui! Ils me feront mourir. Vous êtes tous deux de charmans enfans, et bien dignes l'un de l'autre.

(Il embrasse madame Lori.)

M. LORI.

Dès demain, nous partirons pour Paris.

MADAME LORI.

Dès demain, ce serait trop prompt. M. Benjamin doit y faire un voyage de quelques jours; il faut attendre qu'il soit revenu.

M. LORI.

Pourquoi cela? Il viendra avec nous.

MADAME LORI.

Ce n'est pas possible.

M. LORI.

Quel empêchement y vois-tu? Notre calèche est assez grande.

MADAME LORI.

M. Taupin me comprend bien.

M. TAUPIN.

A cause des mauvaises langues. De quelque façon que vous vous y preniez, espérez-vous les faire taire? Si elles ne disent pas une chose, elles en diront une autre.

M. LORI.

Vraiment, nous serions bien bons de nous gêner pour elles. Au contraire, je trouve plaisant de les dérouter; on verra quel cas je fais de leurs sottises.

MADAME LORI.

Vous avez tous deux plus d'expérience que moi; je dois m'en rapporter à vous. Mais voyez un peu, si j'avais manqué de présence d'esprit, quel triomphe j'apprêtais à ces méchantes femmes! Elles m'ont forcée d'allumer la guerre partout; vous savez si c'est dans mon caractère.

M. LORI.

Tu as bien fait, tu as bien fait; ne te repens pas. Qu'elles se chamaillent et qu'elles nous lais-

sent tranquilles; elles n'ont que ce qu'elles méritent. Elles y regarderont à deux fois maintenant avant de chercher à mettre le trouble dans les ménages. (Avec assurance.) Ah! diable!

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE IL NE FAUT PAS METTRE LE DOIGT.

LA GRISETTE,

OU

OU DIEU VEUT, IL PLEUT.

PERSONNAGES.

GEORGETTE, jeune ouvrière.
JULES.
LIONEL.

La scène se passe à Paris.

(Le théâtre représente la chambre de Georgette.)

LA GRISETTE.

SCÈNE I.

GEORGETTE, JULES.

JULES.

Tiens, Georgette, tu es si bonne fille que, malgré la peine que tu auras à me comprendre, il faut pourtant que tu m'écoutes.

GEORGETTE.

Est-ce que c'est encore de politique que vous allez me parler?

JULES.

Oui, ma petite Georgette.

GEORGETTE.

Alors je vais prendre mon ouvrage; ça vous est égal?

JULES.

Tout comme tu voudras. Je t'aime beaucoup plus que tu ne crois, Georgette.

GEORGETTE, souriant.

Vous disiez que vous alliez parler politique.

JULES.

Tu vas voir. La pension que me fait ma mère

pour suivre mes cours à Paris est bien juste ; tu n'es pas logée comme je voudrais ; tu manques de mille choses dans ta toilette, dans ton ménage.....

GEORGETTE, avec inquiétude.

Où voulez-vous donc en venir, monsieur Jules?

JULES.

On trouve que j'écris bien, que mon style a de l'originalité, de l'élégance, du piquant.

GEORGETTE.

Je suis fâchée de ne pas m'y connaître.

JULES.

Je t'avouerai que, moi, je le crois.

GEORGETTE.

Vous devez savoir cela mieux que personne.

JULES.

Par malheur, j'ai trop de conscience.

GEORGETTE.

Est-ce qu'on peut en avoir trop?

JULES.

Si j'étais seul, ma chère Georgette, j'écrirais dans toute la franchise de mes opinions; le public, à la longue, verrait bien que je suis de bonne foi; cela me suffirait. Mais je voudrais te rendre plus heureuse que tu n'es; et le sort d'un écrivain indépendant offre aujourd'hui plus de dangers que de ressources.

GEORGETTE.

Dites donc tout de suite ce que vous voulez dire, monsieur Jules; j'ai une peur affreuse.

JULES.

Quelle peur peux-tu avoir?

GEORGETTE, pleurant.

Vous pensez à me quitter; c'est clair comme le jour.

JULES.

Pas du tout; pas du tout; au contraire. Écoute-moi donc.

GEORGETTE.

J'étais malade, dimanche dernier; vous avez été à Tivoli sans moi; j'avais quelque chose qui me disait qu'il m'en arriverait mal.

JULES.

Si tu parles toujours.....

GEORGETTE.

C'est ma punition; je m'y attendais. Ça ne pouvait pas finir autrement. Je l'ai mérité.

JULES.

Georgette! Georgette!

GEORGETTE.

Si quelque chose peut m'excuser, c'est que certainement il faut que vous m'ayez jeté un sort; car, sans cela, je ne vous aurais pas écouté plus

qu'un autre. Mais, dès les premiers mots que vous m'avez dits, il m'a semblé que je vous connaissais, tant je vous ai trouvé doux et honnête. Les autres hommes sont si hardis! Je ne voudrais pas vous répéter tous les propos qu'on me tient chaque fois que je sors pour reporter de l'ouvrage, et cependant je me mets toujours bien simplement.

JULES.

Tu es si jolie!

GEORGETTE.

C'est un mot que cela. Je suis jolie! Mais, si vous me quittez, à quoi cela me servira-t-il? Croyez-vous que je suivrai votre exemple; que je ferai une autre connaissance? Ah! l'horreur!

JULES.

Tais-toi donc, Georgette; tais-toi donc.

GEORGETTE, sanglotant.

Non, monsieur Jules, je ne me tairai pas. Je veux que vous soyez bien sûr que jamais vous n'en retrouverez une autre comme moi. Qu'est-ce qu'il y a que nous nous connaissons? Il y aura déjà six mois le 4 du mois prochain. Eh bien! je vous jure que je n'ai pas passé un seul moment sans m'occuper de vous. J'étais trop heureuse; cela ne pouvait pas durer. Je n'avais pas assez d'esprit pour vous; je le sentais bien. Aussi quand vous m'avez dit,

en plaisantant, que vous pourriez bien finir par m'épouser, vous rappelez-vous que je vous ai répondu : « Non, monsieur Jules, ça ne conviendrait pas ; vous avez de l'éducation, il vous faut une demoiselle de famille ? » Croyez bien que je mourais en vous disant cela. Être votre femme ! ô mon Dieu !

JULES, très-ému.

En vérité, Georgette, je ne sais plus ce que je voulais te dire.

GEORGETTE.

Tenez, monsieur Jules, je vous demande une dernière grace ; écrivez-le-moi plutôt. Vous m'avez tant aimée que mon chagrin vous ferait trop de peine à voir ; moi, je me gênerais pour ne pas trop vous affliger. Quand je n'aurai plus d'espoir, je veux dumoins pouvoir pleurer tout à mon aise.

JULES, lui mettant la main sur la bouche.

Ah ! çà, Georgette, veux-tu bien finir ? A quoi ressemble tout ce que tu me dis ? Je te jure, foi d'honnête homme, que je ne t'ai jamais chérie avec plus de tendresse. Tu crois que c'est en plaisantant que je t'ai parlé mariage ; tu verras un jour si c'était en plaisantant. Avec de l'esprit, puisque tu trouves que j'en ai, comment peux-tu croire que je serais assez aveugle pour ne pas ap-

précier un cœur comme le tien? Il faut laisser parler les gens avant de se mettre martel en tête comme tu viens de le faire.

GEORGETTE, avec tous les signes de la joie.

Mon cher monsieur Jules! Ah! si je savais m'exprimer comme vous, vous seriez étonné de la force avec laquelle je vous aime. Vous ne pouvez pas vous en douter. Vous parlez de ma toilette, de mon ménage; qu'est-ce que c'est que cela? ce n'est rien du tout.

JULES.

Nous autres hommes, Georgette, notre plus grand plaisir, quand nous aimons une femme, c'est de lui faire des présens.

GEORGETTE.

Vous me croyez donc coquette?

JULES.

Tu en es à cent lieues. Je veux seulement t'amener aux rêves qui me passent par la tête depuis quelque temps.

GEORGETTE.

C'est drôle! moi, quand je suis contente, je ne rêve jamais.

JULES.

Tu fais bien.

GEORGETTE.

Et quels sont vos rêves, à vous?

JULES.

Tu te rappelles qu'il y a eu une révolution au mois de juillet dernier?

GEORGETTE.

Est-ce que je puis l'oublier, avec la cicatrice que vous avez à la main?

JULES.

Cette révolution a donné naissance à plusieurs partis; mais surtout à deux : l'un qui pense qu'il faudrait que cette révolution eût franchement toutes ses conséquences; l'autre qui voudrait au contraire qu'on lui donnât le moins de suite possible.

GEORGETTE.

Que vous avez de jolis cheveux!

JULES.

Tâche de suivre un peu ce que je te dis, tu verras où je veux en venir.

GEORGETTE.

Oui, monsieur Jules; parlez tant que vous voudrez.

JULES.

Mon opinion à moi est du côté de ceux qui demandent que le changement soit complet. Cela me paraît plus net, plus clair; j'y vois moins de prise pour les intrigans; et, ma chère Georgette, il y a tant d'intrigans!

GEORGETTE.

Je connais bien quelqu'un qui ne l'est pas, et qui ne le sera jamais.

JULES.

Lionel, ce jeune homme que nous avons rencontré l'autre jour sur le boulevard, est venu me voir hier matin.

GEORGETTE.

Je ne l'aime pas; il a l'air trop effronté.

JULES.

Il est lié avec plusieurs personnes qui, sans rien avoir, trouvent pourtant le moyen de vivre de la manière la plus agréable.

GEORGETTE.

Comment font-ils donc?

JULES.

Ils écrivent pour le gouvernement.

GEORGETTE.

Est-ce que vous pourriez écrire pour le gouvernement, vous?

JULES.

Oui, si je comprenais quelque chose à ce qu'il veut faire.

GEORGETTE.

Vous y comprendriez bien autant qu'eux.

JULES.

C'est qu'ils n'y comprennent rien non plus.

(On entend frapper.)

GEORGETTE, à voix basse.

On frappe. Mon Dieu ! monsieur Jules, cachez-vous un peu, je vous prie.

JULES.

Bah, bah, est-ce que tu ne peux pas avoir un cousin, un frère, un parent ? Je puis être une personne qui t'ai procuré de l'ouvrage.

GEORGETTE.

Pour peu que vous me donniez une raison, je la trouve toujours bonne. Je vais ouvrir.

SCÈNE II.

GEORGETTE, JULES, LIONEL.

JULES.

Tiens ! c'est toi, Lionel ?

LIONEL.

Oui, mon cher. Ne te trouvant pas chez toi, j'ai fait tant d'instances auprès de ton portier, qu'il a fini par se laisser arracher l'adresse de Madame.

JULES.

Pas de mauvaises plaisanteries, Lionel.

LIONEL.

Elle est logée comme une divinité! Un peu haut; mais l'Olympe n'était pas au rez-de-chaussée. Comme tout cela est bien tenu!

JULES.

Qu'est-ce que tu avais à me dire?

LIONEL.

La suite de notre conversation d'hier, mon enfant. J'ai comme un remords de penser qu'avec le talent qu'on te reconnaît, tu ne fasses pas une meilleure figure dans le monde. Ah! si je savais seulement l'orthographe!

JULES.

Tu es fou.

LIONEL.

Les raisons ne me manqueraient jamais; je n'ai pas d'opinions. Je tancerais ou je caresserais tour à tour les républicains, les carlistes, les vainqueurs de juillet; ceux qui veulent le passé, ceux qui espèrent dans l'avenir; je serais sévère ou tendre, suivant qu'on me le commanderait, et je roulerais sur l'or, et j'aurais une bonne voiture dans laquelle je promènerais mademoiselle Georgette.

(Il se frotte les mains.)

JULES, remarquant l'embarras de Georgette.

Ne l'écoutez pas.

LIONEL.

Laisse-moi seulement te faire faire connaissance avec des lurons qui n'ont pas d'autre métier ; tu seras honteux de toi-même. Tu verras de quelle manière ils traitent ces misérables qui ont toujours été ennemis du trône et de l'autel.

JULES, riant malgré lui.

Veux-tu finir ?

LIONEL.

Qu'est-ce que cela leur fait ? Les trônes les paient très-généreusement ; l'autel ne les a jamais beaucoup gênés ; ils vont leur train. Tu veux que les journées de juillet aient été une révolution ; pour eux révolution et restauration ne sont qu'une comédie dont on a fait une nouvelle distribution de rôles. Eh bien ! ce n'est pas gênant. Ils traitent les nouveaux acteurs comme ils traitaient les anciens ; ils leur donnent les mêmes louanges qu'ils donnaient aux autres ; je trouve cela un métier parfait.

JULES.

D'où je conclus que si tu savais l'orthographe, tu n'aurais pas de conscience.

LIONEL.

Pas le moins du monde. La vie honorable est

trop chère à Paris. Quand on n'a pas de revenus, il faut se vendre.

JULES.

Se vendre à ceux qu'on a vaincus!

LIONEL.

Il n'y a pas de vaincus ; il n'y a pas de vainqueurs; il y a un budget. Quand on peut en prendre sa part, on a tort de ne pas le faire. Toutes les utopies doivent viser là. Malheureusement, mon éducation a été trop négligée pour que je puisse me mettre sur les rangs; mais j'y pousse tous ceux de mes amis qui savent tenir une plume; cela m'assure au moins de bons déjeuners.

JULES.

Ce que je ne comprends pas, c'est comment ils peuvent se monter la tête pour écrire en faveur de sottises qu'ils blâment intérieurement.

LIONEL.

Ils tâchent de se donner de l'humeur contre ceux qui ne veulent pas être leurs dupes; quand ils y sont parvenus, cela leur sert d'opinions.

JULES.

Et ces gens-là sont fiers?

LIONEL.

Très-fiers tant que l'argent abonde, et gais

comme moi quand ils sont aux expédiens. Mademoiselle Georgette a l'air de m'écouter avec attention.

JULES.

Je t'assure bien que non.

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, monsieur Jules.

LIONEL.

A la bonne heure. Diable! savez-vous qu'avec l'ordre qu'il a, Jules pourrait bien un jour vous donner un bon carrosse.

GEORGETTE, avec émotion.

Un carrosse, Monsieur! Pourquoi me parlez-vous d'un carrosse? Si je montais jamais dans un carrosse, il faudrait que ce fût celui de mon mari; ainsi, voyez.

LIONEL.

Qu'elle est gentille! Elle a ses petits préjugés. J'aime les préjugés à la folie; c'est si rare à présent.

JULES.

En voilà assez, Lionel; Georgette a autre chose à faire qu'à écouter nos conversations; laissons-la libre. Si tu le veux, je sortirai avec toi.

LIONEL.

Je comptais sur elle pour te décider; c'est ce

qui m'enchantait de pouvoir vous trouver ensemble. (A Georgette.) Vous l'aimez bien, mademoiselle Georgette, et vous n'avez pas tort : c'est le meilleur garçon que j'aie jamais connu ; il ne lui manque qu'un peu d'aisance. Pourquoi voulez-vous qu'il s'en prive?

GEORGETTE.

Rien ne manque à monsieur Jules. (Lionel sourit.) Non, Monsieur. Monsieur Jules ne demande rien, ni moi non plus. S'il faisait le métier que vous lui vantez, il serait obligé d'aller dans le grand monde; il aurait toujours la tête occupée de choses dont il ne pourrait pas me parler; nous aimons mieux rester nous deux, rien que nous deux. N'est-ce pas, monsieur Jules?

LIONEL.

En vérité, elle m'impose. Mais, mademoiselle Georgette, ce métier-là, puisque nous avons commencé par l'appeler un métier, se fait absolument comme on veut; chez soi, sans voir personne. Vous avez votre thême, vous le remplissez ; tout est dit. Il serait là, sur votre petite table, à s'extasier sur des mesures qu'il ne comprendrait pas; il se batterait les flancs pour vanter le ministre qui lui serait recommandé ce jour-là ; et son travail fini, il serait le maître d'en faire la satire et

de l'envoyer imprimer où bon lui semblerait, avec la simple précaution de déguiser son écriture. C'est arrivé un million de fois.

JULES.

Je conçois; cela soulage.

LIONEL.

Beaucoup. Il y a de quoi mourir de rire quand il leur arrive de faire entre eux la charge de leurs patrons. L'importance, la morgue, les airs capables qu'ils se donnent sont parfois du plus haut comique, parce qu'ils ont soin de laisser percer la nullité à travers tout cela. C'est d'un vrai, d'un naturel à tourner la tête. Tout ça connaît le genre ministre sur le bout de son doigt.

JULES.

Ce sont des serviteurs bien fidèles.

LIONEL.

Comme tous les serviteurs. On ne peut pas, non plus, abdiquer tout-à-fait son bon sens; il faut bien s'entretenir de temps à autre, sans quoi on finirait par devenir tout-à-fait stupide.

JULES.

Je rirais bien s'il leur venait une bonne fois un véritable ministre, un Sully, par exemple.

LIONEL.

Ils flatteraient Sully comme un autre, jusqu'à

sa disgrace. Ces déplacemens continuels ont bien avancé les esprits. Je voudrais que tu consentisses à te trouver seulement une heure avec eux. Que risques-tu? N'es-tu pas de force à te défendre? Viens; je sais l'endroit où plusieurs d'entre eux doivent déjeuner ce matin; ils t'amuseront.

GEORGETTE à Jules, qui a l'air de la consulter.

Monsieur Jules, croyez-moi, n'y allez pas.

LIONEL.

Je vous réponds, mademoiselle Georgette, qu'il y trouvera beaucoup de plaisir.

GEORGETTE, soupirant.

C'est égal, Monsieur. Les choses qui font le plus de plaisir, quand on sent qu'on a tort de les faire, c'est toujours un grand tourment.

LIONEL.

Vous avez tous les deux des idées singulières; il faut l'avouer. Vous voyez des ogres partout. (Il cherche dans ses poches et en tire plusieurs papiers.) Je voudrais retrouver une chanson qu'ils chantaient hier; vous verriez combien ces ogres-là sont apprivoisés. Elle est toute d'opposition et de la méchanceté la plus bouffonne.... Ah! voici une lettre que ton portier m'avait chargé de te donner.

JULES, prenant la lettre.

C'est de mon oncle.

LIONEL.

Sans ma chanson, je l'aurais oubliée.

JULES, parcourant la lettre.

Lionel, laisse-nous; j'ai à lui parler. Va-t'en, va-t'en.

LIONEL.

Écoute au moins.....

JULES, continuant de lire.

De grace, laisse-moi. C'est épouvantable.

LIONEL.

Qu'est-ce qui est épouvantable?

JULES.

De chanter des chansons contre des gens qui vous paient, et de rester ici quand tu vois que cela me contrarie.

LIONEL.

Ne te fâche pas, ne te fâche pas; je m'en vais. Mademoiselle Georgette, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCENE III.

JULES ET GEORGETTE.

JULES, à Georgette, qui suit tous ses mouvemens d'un air d'inquiétude.

N'aie donc pas l'air que tu as, Georgette. Cette

lettre est la plus heureuse lettre que nous puissions recevoir. (Il baise la lettre.) Cher bon oncle! Baisse-la aussi, ma Georgette.

GEORGETTE baise machinalement la lettre en regardant toujours Jules d'un air inquiet.

Je ne sais pas ce que je fais. Vous avez pourtant l'air bien content.

JULES.

C'est la suite de la correspondance que j'avais avec mon oncle. Je craignais de t'en parler tant que je ne savais pas comment cela tournerait; mais à présent qu'il n'y a plus rien à craindre, écoute. (Il lit.)

« Mon bon ami, tu as répondu fort net à la « question que je te faisais sur ta Georgette. Elle « est dévouée et non passionnée. Tout était pour « moi dans cette distinction. » — Comprends-tu, Georgette?

GEORGETTE.

Non, monsieur Jules.

JULES continue de lire.

« Je l'aime aujourd'hui presque autant que tu « l'aimes; tu ne peux pas exiger davantage. D'a-« près ce que tu m'en as écrit, elle me rappelle si « bien ta pauvre tante que j'ai perdue! Eh bien! « mon ami, cette tante que tu as vue si distinguée,

« si remarquable par son bon esprit, par son ex-
« cellente conduite, un aveu que je n'ai jamais fait
« à personne, elle n'avait pas une position plus
« brillante que Georgette quand je l'ai épousée,
« et elle a fait trente ans le bonheur de ma vie. Sa
« reconnaissance pour moi ne s'est pas démentie
« un seul instant. C'est un avantage que j'ai eu
« sur beaucoup de maris dont les femmes croient
« ne rien leur devoir parce qu'elles ont apporté
« une dot qui le plus souvent ne suffit pas au
« quart de leur dépense.

« Je pars après-demain pour Paris afin de con-
« naître ta Georgette par moi-même, et je ne la
« quitterai qu'après votre mariage. »

GEORGETTE, avec la plus vive émotion.

Mariage !

JULES.

Mariage ; oui, Georgette. Lis plutôt.

GEORGETTE.

Attendez un instant. Mariage ! Bien sûr, je ne rêve pas ; mes yeux sont ouverts ; je vous vois ; vous tenez une lettre. (Elle se laisse tomber à genoux.) Ah ! mon Dieu, que le bon Dieu est bon !

JULES, lui présentant la lettre.

Lis, lis, Georgette.

GEORGETTE, *essuyant ses yeux.*

Je ne puis rien distinguer. Mais je m'en rapporte bien à vous, monsieur Jules; vous ne m'avez jamais trompée.

JULES, *reprenant sa lecture.*

« Une fois ma résolution prise, j'ai voulu te « l'écrire tout de suite; je n'aime pas les coups de « théâtre. Pour ta mère, il est censé que Geor- « gette a douze mille francs, et elle les aura, car « je les lui donne en mémoire de ma pauvre femme. « Ce sera un secret entre nous. J'ai compté qu'avec « la succession de ton père dont il est temps de « te mettre en possession; plus, deux mille cinq « cents francs par an que j'y ajouterai; si vous « voulez rester à Paris, vous pourrez y vivre; mais « ici, combien vous seriez riches!

« Je ne te dis cela qu'en passant. Je deviens « vieux; tu es mon seul enfant, mon unique héri- « tier; je suis d'humeur facile; tu le sais; vous « causerez de cela ensemble. »

GEORGETTE.

Et si j'allais ne pas plaire à votre oncle?...

JULES.

Est-ce qu'il ne te plaît pas, lui?

GEORGETTE.

C'est une Providence pour nous. Vous dites sou-

vent que je suis superstitieuse; quand je rapproche cette lettre de la conversation de M. Lionel, il me semble que c'est Dieu qui est venu à notre secours.

JULES.

Comme tu voudras. Ainsi nous quitterons Paris. Je te préviens que ma mère est un peu difficile à vivre.

GEORGETTE.

Et cela vous fait souffrir peut-être ?

JULES.

Oh ! non; j'y suis accoutumé. Mais toi ?

GEORGETTE.

Si vous ne souffrez pas, de quoi souffrirais-je ?

JULES.

Bon petit ange ! Laisse ton ouvrage, habille-toi, sortons. Ne nous quittons pas un moment jusqu'à l'arrivée de mon oncle.

GEORGETTE, joignant les mains.

Mon cher monsieur Jules, je voudrais être seule, réfléchir à ma situation nouvelle. Comprenez-vous?

JULES.

Adieu, ma chère enfant, adieu, adieu. Tiens, garde cette lettre; c'est ton contrat.

(Il lui donne la lettre et s'en va.)

GEORGETTE, seule.

Si on m'eût prédit un si grand bonheur, je n'aurais pas voulu le croire, et pourtant il n'y a rien de plus réel :

OU DIEU VEUT, IL PLEUT.

LE VOYAGE,

OU

QUI A COMPAGNON A MAITRE.

PERSONNAGES.

Madame DEMBRUN.
M. FLAMET.
JERICHO, domestique de M. Flamet.
SUZANNE, femme de chambre de madame Dembrun.
MARGUERITE, cuisinière de madame Dembrun.
CLÉMENT, domestique de madame Dembrun.
Une aubergiste de Rambouillet.
JOSÉPHINE, fille de l'aubergiste.
Une limonadière d'Épernon.
COCO, fils de la limonadière.
Un roulier.
M. SÉNÈS.
Madame SÉNÈS.
LUDOVIC, frère de madame Sénès.
ANTOINE, cocher de M. Sénès.

La première scène se passe à Paris, dans la maison de madame Dembrun;

La seconde à Rambouillet, dans une auberge vis-à-vis la poste aux chevaux;

La troisième dans un café d'Epernon;

La quatrième à Chartres, dans l'auberge tenant la poste;

Et la cinquième, dans une partie du parc de M. Sénès.

LE VOYAGE.

SCÈNE I.

(Paris. — Un salon.)

MADAME DEMBRUN, SUZANNE.

(Elles sont occupées toutes les deux à terminer des préparatifs de voyage.)

MADAME DEMBRUN.

Vous m'assurez bien, Suzanne, que vous l'avez mise dans la voiture?

SUZANNE.

Oui, Madame, moi-même, il n'y a qu'un instant. Elle est bien enveloppée, et dans le petit coffre de derrière, afin qu'on puisse la prendre quand on voudra s'en servir, sans être obligé de rien déranger.

MADAME DEMBRUN.

Parfait. Ah! c'est que c'est un meuble si essentiel en voyage, surtout pour moi.

SUZANNE.

Voilà huit jours que nous faisons des préparatifs; voilà près de deux mois que je sais que nous irons à Barrèges. Il est six heures du matin; dans

une demi-heure, trois quarts d'heure au plus tard, nous serons en route, et je ne reviens pas encore que Madame aille chercher si loin des eaux avec la fraîcheur qu'elle a.

MADAME DEMBRUN.

Fraîcheur, fraîcheur! c'est bientôt dit. Je connais bien ma fraîcheur; c'est une fraîcheur qui ne se soutient pas. Je viens de me lever, il n'est pas bien étonnant que mon teint soit reposé; mais tout à l'heure peut-être ce ne sera plus cela. Je veux une fraîcheur qui me dure, une fraîcheur qui reste. Allez, allez, Suzanne, chacun sait bien ce qu'il lui faut.

SUZANNE.

Ainsi les eaux de Barrèges c'est pour être frais? Eh bien! M. Flamet, avec qui nous allons voyager, il veut donc être frais aussi, lui?

MADAME DEMBRUN.

M. Flamet est un savant qui s'occupe d'un grand ouvrage; il a besoin d'aller en Gascogne pour savoir la vérité sur plusieurs choses dont il veut parler; il s'arrêtera en chemin; je ne suis pas pressée; j'aurai le temps de connaître le pays. Mais comme, en outre de sa science, il a encore des obstructions, il profitera du voisinage des eaux pour les prendre en même temps que moi.

SUZANNE.

On disait que tous les savans étaient pauvres ; M. Flamet a pourtant une calèche bien commode.

MADAME DEMBRUN.

C'est cela qui m'a décidée. J'aurais été obligée d'en louer une ; Dieu sait ce que j'aurais trouvé ; au lieu qu'il ne m'en coûtera que ma part des frais de voyage.

SUZANNE.

Et lui, ça lui est égal d'avoir une société.

MADAME DEMBRUN.

Cela lui sera fort agréable, au contraire.

SUZANNE.

C'est vrai.

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Madame, j'ai songé à une chose cette nuit ; je ne sais pas si j'ai eu raison. Ce serait de profiter de ce que Madame me laisse à Paris pour voir à me marier.

MADAME DEMBRUN.

Le moment est bien choisi en effet.

CLÉMENT.

Comme je n'aurai rien à faire....

MADAME DEMBRUN.

Qui vous a dit cela ? N'aurez-vous pas mon ap-

partement à soigner ? Il y a des vers partout, des papillons en quantité ; j'ai donné des ordres pour remettre à neuf ma chambre à coucher et le salon ; je ne veux pas que vous perdiez de vue les ouvriers. Quel temps prendriez-vous pour votre mariage ?

CLÉMENT.

Si c'est comme cela, Madame, je n'y pense plus.

MADAME DEMBRUN.

Avez-vous nettoyé les carcels et les autres lampes ? les avez-vous serrées dans l'office ?

CLÉMENT.

Oui, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Vous n'avez plus rien à y mettre ?

CLÉMENT.

Non, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Apportez-m'en la clef.

(Clément sort.)

MADAME DEMBRUN, à Suzanne.

Est-ce qu'il a une amoureuse ?

SUZANNE.

Il n'a rien du tout, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Alors que vient-il donc me conter, cet imbécile-là ?

CLÉMENT.

Madame, voici la clef, voici les chevaux de poste, et voici ce monsieur.

(M. Flamet entre.)

MADAME DEMBRUN.

Bonjour, monsieur Flamet. Je suis toute prête, comme vous voyez; je parie que vous ne vous y attendiez pas?

M. FLAMET.

Pardonnez-moi, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Une femme qu'on n'a jamais vue que dans le monde, toujours élégante, toujours recherchée dans sa toilette, on doit craindre qu'elle ne soit bien petite-maîtresse. En voyage, moi, je suis un garçon, un véritable garçon.

M. FLAMET.

Tant mieux.

MADAME DEMBRUN.

Telle que vous me voyez, il y a déjà une heure que je suis sur pied.

M. FLAMET.

Si vous êtes prête, les chevaux doivent être attelés, nous pouvons partir.

MADAME DEMBRUN.

Quand vous voudrez. Clément, aidez Suzanne à descendre ce sac de nuit et ce carton.

(Clément et Suzanne sortent.)

MADAME DEMBRUN.

Vous ne serez pas fâché d'avoir mon sac de nuit pour mettre sous vos pieds.

M. FLAMET.

J'avais le mien.

MADAME DEMBRUN.

Deux sacs de nuit, n'est-ce pas beaucoup?

M. FLAMET.

Nous n'avons pas autre chose dans la voiture?

MADAME DEMBRUN.

Absolument que cela, et le carton qu'on vient de descendre.

M. FLAMET.

Votre femme de chambre montant sur le siège à côté de mon domestique....

MADAME DEMBRUN, éclatant de rire.

Que dites-vous donc? Suzanne sur un siège de cocher! Elle ferait une belle mine si elle vous entendait!

M. FLAMET.

Vous comptez la mettre avec nous?

MADAME DEMBRUN.

Il n'y a pas de doute. Vous ne connaissez pas Suzanne.

M. FLAMET.

Tout ce que je sais c'est qu'elle est bien grosse.

MADAME DEMBRUN.

On croirait cela ; eh bien ! dans une voiture on ne s'en aperçoit pas. Suzanne tient à une très-bonne famille de cultivateurs; elle a du bien dans son pays; elle me sert plutôt par affection qu'autrement; et si jamais elle me quittait ce ne serait que pour retourner chez elle. Vous voyez bien d'après cela que ce n'est pas une fille qu'on puisse aventurer sur un siège de cocher.

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Madame, est-ce tout?

MADAME DEMBRUN.

Absolument tout. Prenez ce châle, mon ombrelle et ma petite boîte à ouvrage; vous les mettrez tout bonnement dans le filet. (A M. Flamet.) De cette façon-là nous n'en serons pas embarrassés.

CLÉMENT.

Il n'y a pas de filet, Madame.

M. FLAMET.

Il doit y en avoir un; mon domestique aura cru inutile de l'attacher; je vais y aller voir.

(Il sort.)

MADAME DEMBRUN.

Qu'est-ce donc que fait Marguerite, que je ne l'ai pas encore vue ce matin?

CLÉMENT.

Elle apprête la chaufferette de voyage que Madame a achetée pour si, par hasard, il faisait froid en route.

MADAME DEMBRUN.

Il ne faut pas un siècle pour cela. J'allais oublier mon oreiller ; il est sur le canapé de ma chambre, portez-le tout de suite.

(Clément sort; Suzanne entre.)

SUZANNE.

Je viens de faire aussi mon petit emménagement. Il est drôle, ce monsieur ; ça n'avait pas l'air de lui faire plaisir.

MADAME DEMBRUN.

Bast, bast, il ne faut pas y prendre garde. Ne s'était-il pas mis dans la tête de vous faire monter sur le siège à côté de son domestique.

SUZANNE.

Par exemple !

MADAME DEMBRUN.

Vous jugez comme je lui ai répondu.

SUZANNE.

C'est à l'anglaise, mais ça n'en est pas moins atroce. Exposer une femme à l'injure du temps, pendant tout un voyage, comme si c'était un chien ! Il ne me plaît pas à moi ce monsieur-là, Madame.

MADAME DEMBRUN.

J'avais encore une autre raison que je ne lui ai pas dite; mais, en vérité, je ne suis pas d'âge à m'enfermer dans une voiture tête à tête avec un homme qui ne m'est rien du tout.

SUZANNE.

Un homme que Madame ne connaît presque pas.

(M. Flamet entre.)

M. FLAMET.

Le filet est tendu; j'y ai placé moi-même votre châle, votre ombrelle, et la boîte à ouvrage.

MADAME DEMBRUN, frappant du pied en signe d'impatience.

Mais Marguerite? Suzanne, voyez donc ce qu'est devenue Marguerite.

M. FLAMET.

C'est votre cuisinière? elle vient d'apporter une chaufferette dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Elle a des clefs à me remettre; et puis ne faut-il pas que je lui répète toutes mes recommandations? Faites-la venir, Suzanne. (Suzanne sort.) C'est étonnant ce qu'il y a à dire et à faire quand on quitte sa maison. Les hommes ne connaissent pas tout cela.

M. FLAMET, souriant.

Non. En général les hommes n'ont pas d'affaires.

MADAME DEMBRUN.

Vous riez! Mais c'est très-vrai. (A Marguerite qui entre.) Arrivez donc, Marguerite.

MARGUERITE.

Me v'là, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Vos clefs? (Marguerite lui remet plusieurs clefs qu'elle enferme dans un secrétaire.) Vous ne vous êtes pas trompée pour les étiquettes?

MARGUERITE.

Madame peut voir.

MADAME DEMBRUN.

Ah çà! Marguerite, je n'ai pas besoin de vous recommander de bien prendre garde à la maison. Vous surveillerez Clément pour qu'il ne s'absente que le moins possible. Si vous avez à vous plaindre de lui, faites-moi écrire. Vos confitures, cerises, abricots et groseilles, même quantité qu'à l'ordinaire. Mais surtout, Marguerite, ayez bien soin de Bibi. Pas de viande, toujours de la pâtée; la petite muselière pour peu que vous la sortiez, ne fût-ce que sur le pas de la porte. (A M. Flamet.) C'est un grand sacrifice que je m'impose de ne pas em-

mener ma pauvre Bibi ; mais je me suis fait une loi de ne pas vous gêner.

M. FLAMET.

Si nous partions?

MADAME DEMBRUN.

J'oublie encore une foule de choses, j'en suis sûre. Au surplus, je vous écrirai, Marguerite. Mais Bibi, ma pauvre Bibi, je ne peux pas trop vous répéter cela.

MARGUERITE, montrant des draps qui sont sur un siége.

Et ces draps que Madame voulait emporter pour les auberges.

M. FLAMET, à part.

Bonté du ciel! (Haut.) Ils sont inutiles; j'en ai fait mettre dans le coffre, et je les céderai volontiers à Madame.

MADAME DEMBRUN.

Est-ce bien sûr que vous en ayez fait mettre?

M. FLAMET.

Très-sûr, très-sûr.

MADAME DEMBRUN.

Alors partons, monsieur Flamet; que voulez-vous que je vous dise?

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Madame, le postillon craint une chose qui est

assez juste; la voiture ne pourra pas passer sous la porte cochère avec cette grande boîte qu'on a attachée par-dessus la vache.

MADAME DEMBRUN.

Vous auriez dû prévoir cela plus tôt.

CLÉMENT.

Il fallait bien la mettre, puisque ce sont les chapeaux de Madame.

MADAME DEMBRUN.

Qu'on la détache avec précaution; on sortira la voiture dans la rue, et on remettra la boîte ensuite. Veillez un peu à cela, monsieur Flamet; ces gens-là sont si gauches!

M. FLAMET.

Vous ne pourriez pas vous passer de cette boîte?

MADAME DEMBRUN, riant.

C'est bien là une question de célibataire. Une femme se passer de chapeaux!

M. FLAMET, laissant percer de l'humeur.

Dépêchons-nous, Clément.

(Il sort avec Clément.)

MADAME DEMBRUN, à Marguerite.

Marguerite, vous êtes adroite; je me méfie un peu de ce que vient de me dire M. Flamet au sujet des draps qu'il prétend avoir fait mettre

dans le coffre ; prenez toujours ceux-ci, et, pendant qu'il sera occupé de ma boîte, glissez-les sous son coussin, le coussin à gauche, vis-à-vis la place de Suzanne. Ne vous avisez pas d'en mettre de mon côté ; je n'en veux pas, je serais assise trop haut.

MARGUERITE.

Laissez-moi faire, Madame.

(Elle prend les draps et s'en va.)

MADAME DEMBRUN, seule.

Je ne crois pas M. Flamet très-galant ; que m'importe? je suis si peu exigeante ! Mais je connais vingt femmes au moins qui l'auraient rendu bien malheureux dans un voyage comme celui que nous allons faire ensemble.

(Clément entre, et un peu après Marguerite.)

CLÉMENT.

C'est fait, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Quoi ! déjà ?

CLÉMENT.

Ce monsieur est si adroit !

MADAME DEMBRUN.

Il n'en a pas l'air.

MARGUERITE.

Pour sa peine je lui ai fait un bon petit siège avec les draps.

MADAME DEMBRUN.

Il s'en apercevra peut-être.

MARGUERITE.

Que non.

MADAME DEMBRUN.

D'ailleurs s'il en a réellement emporté, je les lui laisserai; il n'aura pas à se plaindre.

CLÉMENT.

Il vous attend en bas; il a déjà fait placer mademoiselle Suzanne.

MADAME DEMBRUN.

Allons, il n'y a plus à s'en dédire. Clément, descendez ce chapeau et ma pelisse. Adieu, Marguerite. Du soin, de la propreté et une grande surveillance. Aussitôt que je serai installée aux eaux je vous enverrai mon adresse, afin que vous puissiez me donner des nouvelles de Bibi. Je m'en irai donc sans la voir, cette pauvre Bibi. (Faisant un effort sur elle-même.) Allons, allons, il faut être raisonnable. Adieu, adieu, Marguerite.

(Elle sort avec Clément.)

MARGUERITE, seule.

Quelle histoire qu'un voyage! Je n'ai pas fait tant d'embarras, moi, quand je suis venue de mon pays, et me v'là tout de même. (Elle s'assied sur un canapé et se renverse sur un des coussins.) Ma fine, je ne

suis pas fâchée d'avoir deux mois devant moi pour respirer.

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Ils sont enfin partis. A la grace de Dieu!

MARGUERITE.

Voyez-vous, Clément, je fais la dame.

CLÉMENT, s'asseyant auprès d'elle.

Et moi le monsieur.

(Il l'embrasse.)

MARGUERITE.

Prenez donc garde.

CLÉMENT.

J'ai fermé la porte de l'antichambre; nous sommes ici comme au bout du monde.

(Il veut encore l'embrasser.)

MARGUERITE.

Finissez, Clément. Si vous comptez prendre ce train-là, vous vous trompez.

CLÉMENT.

Nous ne sommes que nous; il faut bien rire un peu.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui emmène Madame? Il me semble que je ne l'ai jamais vu ici.

CLÉMENT.

Il y est venu deux ou trois fois depuis quelque

temps. C'est un monsieur que Madame rencontrait dans des maisons où elle va. Il a parlé qu'il voulait aller aux mêmes eaux où Madame voulait aller; alors ils ont trouvé que ce serait moins coûteux de faire la route ensemble. Madame y a gagné le loyer d'une voiture, puisque ce monsieur en avait une; et moi j'y perds que j'aurais peut-être été avec elle.

MARGUERITE.

Et votre bonne amie, qu'est-ce qu'elle serait devenue pendant ce temps-là?

CLÉMENT.

Ce n'est plus ma bonne amie à présent. Le portier m'a fait une observation: « Qu'est-ce que vous allez faire, qu'il m'a dit? épouser une femme qui a quatre ans de plus que vous! Vous ne savez donc pas qu'une femme qui a quatre ans de plus que son mari, c'est comme si elle avait huit ans de plus? Les femmes sont toujours plus vieilles que les hommes. Si elle a huit ans de plus que vous, vous avez huit ans de moins qu'elle; c'est une différence de seize ans entre vous deux, c'est trop. »

MARGUERITE.

Quel diable de calcul me faites-vous là?

CLÉMENT.

Il suffit que je le comprenne ; d'ailleurs mon idée à présent est pour les cuisinières, pour les jolies petites cuisinières.

(Il la prend à bras le corps.)

MARGUERITE, se débarrassant.

Oui, et mamzelle Suzanne vient de me dire que vous aviez demandé à Madame la permission de vous marier.

CLÉMENT.

Tiens, vous êtes bonne! c'était pour l'empêcher de me faire des sermons. Un homme qui pense à se marier, il n'y a pas besoin de lui prêcher la morale. Elle part tranquille du moins, la chère dame. (Il rit.) D'avoir cet appartement à nous seuls pendant deux mois, je ne sais pas, mais ça me paraît bien gentil! Et à vous? (Il rit plus fort.) Madame, qui a tant peur que nous ne laissions les vers manger ses matelas, il y aurait un bon moyen; ce serait de faire son lit tous les jours... D'un autre côté, vous me direz : Faire un lit qui n'a pas été défait... (Il l'entraîne avec lui sur le canapé.) Ah! la petite Marguerite!

MARGUERITE, prenant l'air sérieux.

Assez de ces plaisanteries-là, monsieur Clément;

entendez-vous? C'est bon pour un moment; mais n'faut pas que ça recommence.

CLÉMENT.

D'être maîtres ici, comment, ça ne vous remue pas plus que ça, vous? C'est drôle. Moi, ça me remue, ça me remue d'une manière tout-à-fait extraordinaire... c'est-à-dire...

(On entend le bruit d'un fouet de poste.)

MARGUERITE, qui a couru à la croisée.

V'là de quoi vous remuer bien autrement. Dieu me pardonne, c'est la calèche qui revient. Allez donc voir.

CLÉMENT.

A l'autre, à présent.

(Il sort précipitamment.)

MARGUERITE, seule.

Est-ce que Madame aurait assez de son voyage? Elle en serait bien capable.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO.

Que les femmes sont ennuyeuses!

MARGUERITE, lui faisant la révérence.

Je vous suis obligée, Monsieur.

JÉRICHO.

Mettons que j'ai dit les vieilles femmes; ça ne

vous regardera pas. C'est vrai ; à peine touchions-nous à la barrière que Monsieur me dit de faire retourner le postillon, parce que votre maîtresse avait oublié quelque chose ; c'est sa boîte aux drogues.

MARGUERITE.

Où Madame a-t-elle dit qu'était sa boîte ?

JÉRICHO.

Voici la clef de son secrétaire ; vous y chercherez une autre clef qui est celle de l'armoire du salon, entre la cheminée et la fenêtre ; c'est là que vous trouverez ce qu'elle demande.

MARGUERITE, ouvrant le secrétaire et ensuite l'armoire.

Je suis étonnée qu'elle n'ait pas envoyé mamzelle Suzanne.

JÉRICHO.

Vous en parlez bien à votre aise. De la façon qu'ils sont empilés dans la voiture, il faut bien qu'ils y restent. En vérité, si je sais comment ils en sortiront !

(Clément entre.)

CLÉMENT.

Avez-vous trouvé, Marguerite?

MARGUERITE.

Pas plus de boîte que sur la main.

CLÉMENT.

Alors il faut prendre la clef du chiffonnier ; si

ce n'est pas dans le chiffonnier, vous chercherez, à ce que m'a dit Madame, dans le dernier meuble qu'elle a fait faire.

MARGUERITE.

J'ai toutes les clefs qu'elle m'indique, nous allons voir.

(Elle entre dans une autre chambre.)

JÉRICHO.

C'est singulier, monsieur Clément; je suis vieux, je ne devrais aimer que les vieilles; ce serait plus dans mon âge : eh bien! je ne sais comment ça se fait, plus je vais, moins je puis m'y accoutumer. Elles ont besoin de tant de choses! C'est un tourment perpétuel. Les jeunes, du moins, savent ce qu'il leur faut, c'est tout clair. Je vous demande un peu, des drogues pour voyager!

CLÉMENT.

On peut tomber malade.

JÉRICHO.

N'y a-t-il pas partout des médecins et des apothicaires? Dieu me préserve des maîtresses qui se mêlent de médecine. La première que j'ai servie était dans ce goût-là; pour un oui, pour un non, elle vous purgeait, elle vous mettait à la diète; elle appelait ça être bonne maîtresse. Elle aurait

bien mieux fait de nous payer et de nous nourrir, comme ça se doit.

CLÉMENT.

Vous avez bonne mémoire de vous ressouvenir de si loin.

JÉRICHO.

Quand on est sur un siège tout seul, en plein air, que voulez-vous qu'on fasse? Il faut bien ruminer sur le temps passé. Votre maîtresse me rappelle si bien celle dont je vous parle, que c'est comme si je la voyais. C'est le même tatillonage; ça me fait trembler.

MARGUERITE entre, une boîte sous le bras.

J'ai enfin réussi. (Elle renferme dans le secrétaire les clefs qu'elle y avait prises.) Tenez, Clément, portez cette boîte à Madame, avec la clef de son trésor.

(Clément emporte la boîte et la clef.)

JÉRICHO.

Au revoir, mamzelle Marguerite. Pourquoi n'êtes-vous pas venue avec nous, plutôt que mademoiselle Suzanne?

(Il sort.)

MARGUERITE, le regardant s'en aller.

Ça l'aurait ben avancé. Il faut espérer, cette fois-ci, qu'ils ne reviendront plus. Je n'en jurerais pas, cependant.

(Clément entre en dansant.)

CLÉMENT.

Marguerite, vite un bon déjeuner.

MARGUERITE.

Pour qui?

CLÉMENT.

Pour nous deux. C'est Bibi qui nous régale. Madame ne voulait-elle pas la prendre encore dans sa voiture? Si vous eussiez vu l'air piteux dont ce pauvre M. Flamet m'a regardé en entendant ça, les larmes vous en seraient venues aux yeux. Ma foi! j'avoue que j'ai eu pitié de lui; j'ai fait un mensonge; j'ai dit que Bibi était sortie avec vous pour respirer l'air frais du matin.

MARGUERITE.

Madame ne sait donc pas que c'est moi qui ai trouvé sa boîte?

CLÉMENT.

Est-ce qu'ils peuvent rien savoir dans cette voiture? Ils sont déjà à moitié asphyxiés. Mademoiselle Suzanne a l'air d'une morte. Pas moins, M. Flamet a conservé assez de tête pour me glisser cette pièce de cent sous par reconnaissance.

MARGUERITE.

C'est un brave homme.

CLÉMENT.

Allons remercier Bibi.

MARGUERITE.

La remercier ! Pardine ! vous avez ben de la conscience. Elle nous doit ben ça pour toutes les peines qu'elle nous donne, la vilaine bête qu'elle est.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Rambouillet.— Une petite auberge vis-à-vis la poste.— Au milieu de la salle une table couverte de différens plats.)

MADAME DEMBRUN, M. FLAMET, SUZANNE, L'HOTESSE, JOSÉPHINE.

MADAME DEMBRUN.

J'avais toujours cru que Rambouillet était beaucoup plus loin de Paris.

M. FLAMET.

Douze lieues.

MADAME DEMBRUN.

Eh bien ! mais nous avons fait ces douze lieues-là bien lestement. Je ne suis pas plus fatiguée que si je sortais de mon lit. Vous n'avez pas été incommodé d'avoir changé de place avec Suzanne? Un homme, qu'est-ce que ça lui fait d'être sur le devant ou sur le derrière d'une voiture?

L'HOTESSE.

Madame veut-elle prendre quelque chose?

MADAME DEMBRUN.

Pas moi; mais Monsieur.

M. FLAMET.

Vous ne déjeunez pas?

MADAME DEMBRUN.

Je ne suis pas pressée. Quand nous aurons encore fait une poste ou deux, je verrai. Je prendrai peut-être un peu de café à la crême; mais sans nous arrêter. (A l'hôtesse.) Ce que je voudrais pour le moment, Madame, ce serait une chambre un peu propre, si vous en avez une.

L'HOTESSE.

Toutes celles que j'ai sont très-propres, Madame, et même trop propres; car je sais ce qu'elles m'ont coûté à faire arranger.

MADAME DEMBRUN.

Allons, tant mieux. Faites-m'en ouvrir une, et qu'on y porte du feu.

M. FLAMET.

Du feu! au mois de juin! Est-ce que vous avez froid?

MADAME DEMBRUN.

Je ne sais pas; mais c'est égal. Venez, Suzanne.

SUZANNE, fixant les yeux sur la table.

Si Madame mangeait un peu.

MADAME DEMBRUN, avec dédain.

De ce qui est là-dessus? Je ne veux pas déranger les mouches. Pourquoi ne couvrez-vous pas tout cela, Madame? On fait à présent des cloches qui sont si commodes.

L'HOTESSE.

C'est le déjeuner de la diligence qui va arriver.

MADAME DEMBRUN.

Pour des voyageurs de diligence, c'est autre chose. (A Joséphine.) Petite, demandez au domestique un sac de nuit, rouge et vert, qui est dans la voiture. Mangez, monsieur Flamet; déjeunez à votre aise; je vous donnerai tout le temps.

(Elle sort avec Suzanne et l'hôtesse; Joséphine sort d'un autre côté.)

M. FLAMET, seul.

(Il se promène avec l'air de la plus grande contrariété; petit à petit il s'apaise, et finit par sourire.)

Il faut prendre mon parti; c'est fait. Qui diable se serait imaginé qu'une femme d'une apparence si tranquille, d'un accueil si gracieux dans un salon, pût être une compagne de voyage si incom-

mode? Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'elle ne s'en doute pas le moins du monde.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO.

Monsieur, le postillon dit bien qu'il faut remonter les soupentes; ces deux dames sont si lourdes.

M. FLAMET.

Vous avez une clef anglaise; faites-vous aider, et arrangez cela.

JÉRICHO.

Est-ce que nous ne déjeunerons pas?

M. FLAMET.

Si fait. Ainsi dépêchez-vous.

JÉRICHO.

Que Monsieur n'ait pas d'inquiétude. Je meurs de faim.

(Il sort.)

M. FLAMET, tournant autour de la table.

Je ne sais pas si on peut disposer de ce qui est sur cette table. Madame Dembrun a emmené l'hôtesse et sa fille; il n'y a personne à qui parler. Le déjeuner de la diligence a fort bonne mine. (A l'hôtesse, qui entre.) Ah! Madame, je voulais vous demander ce que vous auriez à me donner.

L'HÔTESSE.

A moins que Monsieur ne veuille quelque chose de chaud, tout ce qui est là est à son service.

M. FLAMET.

C'est à merveille. Si, avec cela, vous pouvez faire faire un peu de soupe pour mon domestique qui en a l'habitude...

L'HÔTESSE.

Nous avons toujours du bouillon tout prêt; ce sera l'affaire d'une minute. Monsieur désire-t-il que je lui mette une petite table auprès de la croisée? Il pourra, tout en déjeunant, avoir l'œil sur sa voiture. Ce n'est pas qu'il y ait le moindre danger; mais enfin il y a quantité de voyageurs qui tiennent à ça.

(Jéricho entre.)

M. FLAMET.

Mon domestique va vous aider.

L'HOTESSE.

Monsieur peut ne pas s'en donner la peine.

M. FLAMET.

Jéricho, approchez cette table.

L'HOTESSE, mettant le couvert.

Ça contentera l'épouse de Monsieur, parce qu'elle a l'air de craindre qu'on ne touche à son petit bagage; c'est si naturel.

JÉRICHO.

Comment ! l'épouse de Monsieur ! Ce n'est pas l'épouse de Monsieur.

L'HOTESSE.

Pardon. Mais comme cette dame, quoique bien belle assurément, ne m'avait pas paru de la première jeunesse, il ne m'était pas venu à l'idée que ce fût autre chose.

(Elle sort.)

JÉRICHO, éclatant de rire.

Autre chose ! Monsieur, qu'est-ce qu'elle croit donc, cette folle-là ?

M. FLAMET, riant aussi.

Voulez-vous bien ne pas crier si haut, imbécile !

JÉRICHO.

Dame ! Monsieur, c'est que c'est trop fort aussi.

L'HOTESSE, apportant un potage.

Où vais-je mettre cela ?

M. FLAMET.

Mettez, mettez ici. Il mangera au bout de la table.

(Ils s'asseyent. Moment de silence.)

JÉRICHO.

Monsieur, le bon potage !

L'HOTESSE, à Jéricho d'un air de satisfaction.

N'est-ce pas, Monsieur? Je ne dis pas pour le reste; mais pour le bouillon, je défie qu'on puisse en trouver de meilleur nulle part.

JÉRICHO.

Vous devriez y goûter, Monsieur.

M. FLAMET, prenant du potage.

Voyons donc.

L'HOTESSE.

C'est ma réputation; je dois y tenir. Toutes les personnes qui viennent ici, les uns disent une chose, les autres une autre; mais mon bouillon, ah! mon bouillon, il n'y a qu'une voix.

(Joséphine entre.)

JOSÉPHINE, à Jéricho.

Monsieur, cette dame vous demande.

JÉRICHO.

Êtes-vous sûre que ce soit moi?

JOSÉPHINE.

Oui, oui, le domestique.

JÉRICHO, d'un air chagrin, à son maître.

Voyez donc un peu si ce n'est pas un sort?

M. FLAMET.

Allez-y, mon garçon; ce ne peut pas être grand' chose.

JÉRICHO.

Si nous eussions voyagé seuls! Ah! mon Dieu, pourtant....

(Il sort.)

M. FLAMET.

Et du vin, Madame.

L'HOTESSE.

Voilà la première fois qu'il m'arrive de l'oublier. Monsieur veut-il du Beaugenci, tout ce qu'il y a de meilleur?

M. FLAMET.

Je m'en rapporte à vous.

L'HOTESSE.

Joséphine, vite du Beaugenci, cachet noir. (Joséphine sort.) Quand je n'aurai plus de celui-là, je n'en aurai plus; mais ce sera dommage. C'est étonnant ce qu'il y a de voyageurs qui m'en font mettre dans leur voiture, parce que partout, en général, les auberges pèchent par le vin. Celui que vous allez boire est véritable tête de Beaugenci; nous n'en achetons jamais d'autre; mais toutes les années ne se ressemblent pas, malheureusement. Encore mon mari l'amène-t-il lui-même, rapport que les conducteurs sont si abominables!... Qu'est-ce qu'elle fait donc cette morveuse-là? (Elle appelle.) Joséphine! Il faut qu'il y ait

quelque chose. (Elle appelle plus fort.) Joséphine! Ne vous impatientez pas, Monsieur, je reviens tout de suite.

(Elle sort.)

M. FLAMET, se versant de l'eau.

J'ai une soif de tout les diables. (A Jéricho qui entre.) Eh bien! mon pauvre Jéricho.

JÉRICHO.

C'était pour avoir son nécessaire, parce que la voilà qui refait toute sa toilette.

M. FLAMET.

Mangez, mangez, pendant que votre soupe est encore chaude.

JÉRICHO, tout en mangeant.

On ne peut pas s'empêcher de rire. Elle est là-haut tout comme elle serait dans sa chambre à Paris, en peignoir, auprès de sa cheminée, et mademoiselle Suzanne qui lui arrange ses cheveux.

L'HOTESSE, apportant du vin.

Vous avez attendu, Monsieur; mais il n'y a pas de la faute de ma fille. Madame lui avait fait dire de tout quitter pour lui aller acheter un lacet; il y a loin; nous sommes à l'extrémité de la ville. Pourvu qu'elle en trouve seulement. (Elle va pour déboucher la bouteille; on entend sonner avec violence.) Allons! encore! (donnant le tire-bouchon à Jéricho.) Tenez, Mon-

sieur, voulez-vous bien vous charger de cela? je vais voir ce que veut Madame.

(Elle sort.)

JÉRICHO, débouchant la bouteille.

Est-ce que ce n'est pas terrible, Monsieur?

M. FLAMET.

Je sais aussi bien que vous ce qui est terrible; ainsi ne m'impatientez pas davantage. Mangez.

JÉRICHO, après un moment de silence.

J'ai été bien étonné quand j'ai vu Monsieur sur le devant de la voiture. C'est donc que Monsieur s'y trouve plus à son aise.

M. FLAMET.

Mangez, Jéricho. Pour Dieu, taisez-vous. Je vous fais grace de vos questions.

JÉRICHO, reculant son siège d'un air chagrin.

Je n'ai plus faim; Monsieur me parle comme si je voulais lui faire de la peine. Il est tout simple que je m'intéresse à Monsieur.

M. FLAMET.

Vous devez bien penser que sur un siège étroit, où je ne puis m'appuyer d'aucun côté de peur de casser les glaces, je suis moins à mon aise que dans le fond qui est large et bien garni. Mais quand on voit une figure qui est prête à rendre l'ame, et que cette figure vous dit que c'est parce

qu'elle va en arrière, que voulez-vous qu'on fasse?

JÉRICHO.

On lui laisse rendre l'ame. Pourquoi n'a-t-elle pas voulu se mettre à côté de moi? elle aurait été en avant. Une péronnelle comme ça déranger un maître! Si elle était jeune et jolie encore, je comprendrais; mais à son âge, faire la délicate! Je parierais que c'est sa maîtresse qui lui apprend ces façons-là.

M. FLAMET, souriant.

Quelle sottise! sa maîtresse qui lui apprendrait à devenir jaune comme un coing.

JÉRICHO.

Mon Dieu! Monsieur, les vieilles femmes ont des recettes pour tout.

M. FLAMET, buvant.

L'hôtesse ne nous a pas trompés; son vin est assez bon.

JÉRICHO.

C'est ce que je voulais dire à Monsieur.

M. FLAMET.

Puisque vous avez fini, Jéricho, voyez donc un peu là-haut, sans faire semblant de rien.

JÉRICHO, se levant.

Elle doit être prête maintenant, il faut espérer.

(L'hôtesse entre.)

L'HÔTESSE.

Monsieur, Madame vous donne encore un petit quart d'heure.

M. FLAMET.

Me donne! mais je n'en ai pas besoin; nous avons déjeuné. J'allais lui faire demander au contraire si elle voulait qu'on mît les chevaux.

L'HOTESSE.

Pas encore. Elle est presque en chemise; il lui faut le temps de s'habiller. Si Monsieur le désire, je puis lui faire ouvrir notre petit jardin; il s'amusera, en attendant, à cueillir un bouquet pour Madame. La semaine dernière, j'ai reçu ici un jeune monsieur qui était venu de Paris, pour voir le parc, avec une bien jolie personne, ma foi! Ils ont fait beaucoup de dépense, qu'ils ont payée *rectà*, et ne demandaient-ils pas encore ce qu'ils me devaient pour quelques fleurs qu'ils emportaient. « Ah! j'ai dit, pour le coup, ce serait trop fort. » Mais c'est égal; le monsieur a donné je ne sais combien à ma fille. Les personnes généreuses trouvent toujours moyen d'être généreuses. A propos de ça, j'ai de bien bonne eau-de-vie de Cognac.

M. FLAMET.

Le cœur vous en dit-il, Jéricho?

JÉRICHO.

Monsieur, ce n'est pas l'embarras; puisque nous n'avons rien à faire.

L'HOTESSE.

Vous ne m'en ferez pas de reproches, j'en suis sûre.

(Elle sort.)

M. FLAMET, tirant sa montre.

Midi moins un quart! et nous voulons coucher à Châteaudun! Du train que nous allons, nous n'y serons pas arrivés à minuit.

L'HOTESSE, apportant de l'eau-de-vie.

Madame va descendre. (A M. Flamet.) Goûtez cela, Monsieur. (Elle verse ensuite à Jéricho.)

JÉRICHO, buvant.

Je commence à me faire une raison.

M. FLAMET.

Je pourrai bien monter sur le siège, à côté de vous, jusqu'à Épernon.

JÉRICHO.

On vous aura tout-à-fait chassé de votre voiture.

M. FLAMET.

Je respirerai du moins.

MADAME DEMBRUN, chantant dans la coulisse.

Que de peine dans la vie
Pour quelques momens heureux.

(Entrant en scène.) Vous ne pouvez pas dire que je sois gênante. Trois grands quarts d'heure que je vous ai laissés pour déjeuner. C'est bien honnête.

M. FLAMET.

On peut demander les chevaux.

MADAME DEMBRUN.

Comment donc! mais certainement.

M. FLAMET.

Vous n'avez plus rien à faire?

MADAME DEMBRUN.

Je n'avais rien à faire. Seulement, pour ne pas vous tourmenter, je me suis amusée à mettre un corset, et j'ai bien fait. Il est certain que quand on n'est pas soutenue, on est moins à son aise.

M. FLAMET.

Jéricho, les chevaux tout de suite.

JÉRICHO.

Oui, Monsieur, tout de suite.

MADAME DEMBRUN, à l'hôtesse.

Madame, faites-moi le plaisir de presser tout doucement ma femme de chambre; c'est une excellente fille, mais elle est quelquefois bien longue à ce qu'elle fait.

L'HOTESSE.

Je l'aiderai s'il le faut, Madame.

(Elle sort.)

MADAME DEMBRUN, s'arrangeant devant une glace.

J'ai toujours préféré les petites auberges aux grandes, les gens sont plus à vous. Je mange si peu que je ne regarde pas à la cuisine. Pourvu que ce qu'on me donne soit propre, bien servi, que ça ait bon goût, c'est l'essentiel. Je tiens bien plus à ce qu'on ne me laisse manquer de rien. Et vous?

M. FLAMET, avec distraction.

Hein?

MADAME DEMBRUN.

Avec cela je crois que j'ai un talisman. Tout ce qui m'approche aime à m'être agréable. Cette femme et sa fille sont assurément des femmes bien communes; c'est égal, je suis sûre qu'elles ont été pour moi plus serviables qu'elles ne l'ont peut-être jamais été pour personne. Ne pensez pas que je leur en sache gré, c'est mon talisman. A Paris, partout où je vas c'est un empressement inoui; si j'entre dans un magasin, le marchand ne me laissera pas sortir que je n'aie acheté quelque chose. Ils aiment à me vendre, c'est facile à voir.

M. FLAMET.

Et votre femme de chambre? Les chevaux sont prêts.

MADAME DEMBRUN, appelant.

Suzanne! Suzanne! Rien n'est impatientant comme d'attendre. Appelez-la donc aussi, monsieur Flamet.

M. FLAMET.

Mademoiselle Suzanne! mademoiselle Suzanne!

L'HOTESSE, entrant.

Elle descend, Monsieur; elle descend.

M. FLAMET.

Qu'est-ce que je vous dois, Madame?

L'HOTESSE.

C'est six francs, Monsieur.

MADAME DEMBRUN.

Qu'avez-vous donc mangé pour six francs?

(M. Flamet paie l'hôtesse.)

L'HOTESSE.

Il y a de plus le feu de Madame; le lacet a été payé; et les deux bouteilles de vin que j'ai fait mettre dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Il me semble que ça pourrait bien passer comme ça.

M. FLAMET, donnant encore de l'argent à l'hôtesse.

Je vais essayer de monter sur le siège d'ici à Épernon; il n'y a que trois lieues, je verrai.

MADAME DEMBRUN.

C'est d'autant mieux imaginé qu'en vérité j'en

avais déjà parlé à Suzanne. C'est très-singulier. Votre voiture n'est pas très-large, nous y sommes un peu gênés; de cette façon-là vous serez plus à votre aise et nous aussi. Je ne vous plains pas ; si j'étais homme je n'aurais pas d'autre place.

JOSÉPHINE, un bouquet à la main.

Madame veut-elle me permettre de lui offrir ce bouquet ?

MADAME DEMBRUN, prenant le bouquet, en donne un petit coup sur la joue de Joséphine.

Merci, petite. (A M. Flamet.) Vous le voyez, mon talisman fait son effet. Mais j'aperçois Suzanne, partons.

(Elle sort accompagnée de M. Flamet et de l'hôtesse.)

JOSÉPHINE, seule.

Si j'avais su, je ne me serais pas tant piqué les doigts pour lui donner les dernières roses qui nous restaient. « Merci, petite ! » Je me soucie bien de son merci.

SCENE III.

(Épernon. — Un café.)

MADAME DEMBRUN, M. FLAMET, SUZANNE.

M. FLAMET.

Dès que c'est le seul café d'Épernon, il n'y a pas à choisir.

SUZANNE.

D'ailleurs il est fort bien.

MADAME DEMBRUN, avec ironie.

Vous vous y connaissez. Est-ce qu'il n'y a personne dans ce beau café?

(M. Flamet frappe sur une table; la limonadière paraît.)

Monsieur et Mesdames, je suis bien votre servante; qu'y a-t-il pour votre service?

MADAME DEMBRUN.

Avez-vous de l'eau bouillante?

LA LIMONADIÈRE.

Non, Madame; mais j'ai du feu, et dans une minute....

MADAME DEMBRUN.

C'est pour faire du café.

LA LIMONADIÈRE.

Alors, Madame, c'est inutile; mon café est fait depuis ce matin.

MADAME DEMBRUN.

Entendez-vous, Suzanne? Du café fait depuis ce matin.

LA LIMONADIÈRE.

Quoi donc, Madame?

MADAME DEMBRUN.

Le café ne se fait jamais qu'au moment de le prendre, ma chère dame.

LA LIMONADIÈRE.

Ce serait une belle histoire avec des rouliers qui le plus souvent n'arrêtent pas leurs chevaux.

MADAME DEMBRUN.

Des rouliers qui prennent du café ! Vous doutiez-vous, monsieur Flamet, que les rouliers prissent du café?

LA LIMONADIÈRE.

Pourquoi donc pas, Madame ? Il n'y a pas de loi qui les en empêche, je suppose.

MADAME DEMBRUN.

Assurément non; mais vous ne le leur donnez pas tout pur?

M. FLAMET.

Qu'importe! Ne perdons pas de temps, je vous prie.

MADAME DEMBRUN.

Laissez-moi donc m'instruire. Vous voudriez qu'il n'y eût que vous de savant.

M. FLAMET.

Si nous voulons arriver à Châteaudun avant la nuit....

MADAME DEMBRUN.

Que vous êtes tourmentant avec votre Châteaudun! Il semblerait que nous voyageons par ordre

supérieur, et que nos couchées nous sont imposées. Je suis de bonne humeur aujourd'hui, ainsi je ne veux pas qu'on me contrarie. Je reviens aux rouliers.

M. FLAMET, à part.

Ah ! Seigneur Dieu !

MADAME DEMBRUN, en souriant.

Je ne suis pas fâchée de vous taquiner un peu. (A la limonadière.) Avouez, Madame, que dans le café que vous leur donnez il entre bien quelque petite dose de chicorée.

LA LIMONADIÈRE.

De la chicorée, Madame ! je ne sais seulement pas ce que c'est. Ce sont des inventions de Paris que cela.

MADAME DEMBRUN, bas à M. Flamet.

Elle est vraiment singulière, cette femme-là; on ne peut rien lui dire. (Haut à la limonadière.) Mais c'est fort sain, je vous assure. C'est étonnant la quantité de personnes comme il faut qui en prennent et qui s'en trouvent très-bien.

M. FLAMET, d'un ton suppliant.

Madame Dembrun ! madame Dembrun !

MADAME DEMBRUN, sans l'écouter.

Pour des rouliers qui boivent beaucoup, et qui en général ont le sang échauffé....

LA LIMONADIÈRE.

Les rouliers, les rouliers ne boivent pas plus que d'autres, Madame.

M. FLAMET, à la limonadière.

Madame, faites-moi le plaisir, je vous prie, de vous occuper du déjeuner.

MADAME DEMBRUN.

De quoi vous mêlez-vous? J'ai mon café, un café particulier qu'on prépare tout exprès pour moi chez Piébot; c'est le seul dont je sois sûre. Suzanne a un filtre dans son sac, elle va le faire elle-même; ainsi Madame n'a absolument qu'à lui indiquer où elle trouvera ce qui lui est nécessaire.

LA LIMONADIÈRE.

Il y a sept ans que je tiens cet établissement, je puis bien dire que c'est la première fois que pareille chose m'arrive.

MADAME DEMBRUN.

Il ne faut pas prendre cela en mauvaise part, ma chère dame; mon café est la seule manie que j'aie. C'est peut-être tout ce que je prendrai de la journée; vous concevez que je doive tenir à ce qu'il soit bon.

M. FLAMET.

Si c'est ainsi, mademoiselle Suzanne, faites donc le café tout de suite.

SUZANNE.

Je ne sais pas où aller.

LA LIMONADIÈRE, ouvrant une petite porte.

Entrez là-dedans, Mademoiselle.

(Elle sort avec Suzanne.)

MADAME DEMBRUN.

A-t-on idée d'une mégère comme celle-là ? Sans vous, vraiment, je n'aurais pas osé rester chez elle. A mesure qu'on s'éloigne de Paris, comme les gens deviennent grossiers! Ordinairement ces êtres-là sont flattés quand on leur parle. Je le sais si bien que je leur en donne toujours le plaisir; le moindre mot les satisfait; mais avec une pareille harpie, il n'y a pas moyen. N'êtes-vous pas de mon avis? Répondez-moi donc quelque chose. Vous ne prenez pas garde que c'est toujours moi qui fais les frais de la conversation.

M. FLAMET.

Que puis-je faire de mieux que de vous écouter?

MADAME DEMBRUN.

C'est bien là une réponse dans le genre de celles que me faisait mon mari. En général, c'est étonnant combien vous avez de rapports ensemble. Je ne vous ai jamais parlé de lui, je crois? Oh! non, je ne vous en ai jamais parlé; je n'aime

pas à dire du mal des morts ; on prétend que cela porte malheur. Croiriez-vous que dans les derniers temps il aimait mieux me voir de l'humeur que de me voir en gaieté ? C'est à la lettre ; car j'ai de l'humeur quelquefois, et je ne suis guère aimable. Vous ne vous en douteriez pas. Il faut être naturel : quand je suis gaie, je suis gaie ; mais aussi quand je suis maussade, je ne me gêne pas davantage. Vous me verrez comme cela, il faut vous y attendre. Je vous gâte dans ce moment-ci. Riez donc. Quel terrible homme vous êtes !

M. FLAMET.

Votre déjeuner ne vient toujours pas. (La limonadière entre.) Et ce déjeuner, Madame, et ce déjeuner ?

LA LIMONADIÈRE, riant.

Ah ! mon Dieu, s'il me fallait tout ce temps-là pour faire mon café, je ne risquerais rien. Voilà plus de dix fois que cette demoiselle fait repasser le sien sur le marc.

MADAME DEMBRUN.

C'est bien, c'est bien ; vous me faites plaisir ; je vois que Suzanne ne veut pas me tromper.

M. FLAMET, à la limonadière, avec tous les signes d'une humeur concentrée.

Y a-t-il quelque chose à voir à Épernon, Madame ?

LA LIMONADIÈRE.

Quand on est d'un pays, on n'y trouve rien de curieux; mais beaucoup de voyageurs vont visiter l'endroit où on lave les laines; c'est un ancien couvent dont on ne savait que faire, et qu'on a arrangé pour ça. Les personnes qui s'y connaissent trouvent que c'est bien arrangé.

M. FLAMET.

Est-ce loin?

MADAME DEMBRUN.

J'espère bien que vous n'allez pas me quitter, monsieur Flamet.

LA LIMONADIÈRE.

C'est à la porte, Monsieur. Vous suivez la rue tout du long, vous tournez à gauche, ensuite à main droite; vous traversez le marché; il y a un passage qui vous mène près de l'église; vous longez; ça vous conduit à une place; quand vous êtes à l'autre bout, vous allez toujours, et puis vous demandez.

MADAME DEMBRUN, riant avec affectation.

Effectivement c'est à la porte, comme dit Madame; malgré cela, monsieur Flamet, vous n'irez pas.

M. FLAMET.

Si vous déjeuniez au moins.

MADAME DEMBRUN.

Ah! répétez donc; c'est absolument M. Dembrun. Il me semble que je l'entends.

(Suzanne entre.)

SUZANNE, une casserolle et une cafetière à la main.

Madame, voici votre café et de la soi-disant crême.

LA LIMONADIÈRE.

Comment! de la soi-disant, Mademoiselle.

M. FLAMET.

Je ne sais pas ce qu'on lui trouve, elle a très-bonne mine.

MADAME DEMBRUN.

Oui; c'est convenu, c'est convenu. D'ailleurs aujourd'hui j'ai juré de ne me plaindre de rien.

LA LIMONADIÈRE.

Quand vous n'auriez rien juré, Madame, je défierais qui que ce soit de trouver à redire à cette crême-là.

MADAME DEMBRUN.

Vous avez du pain?

LA LIMONADIÈRE.

Je serais bien malheureuse si je n'en avais pas. (Elle appelle.) Coco!

COCO, en dehors.

Maman!

LA LIMONADIÈRE.

Apporte le pain, mon bichon, avec un couteau, et ne te blesse pas.

MADAME DEMBRUN, riant.

Le pain! ah! ah! ah! ah! le pain! Est-ce que vous n'avez pas des petits pains?

LA LIMONADIÈRE.

Où y a-t-il des petits pains à cette heure-ci?

MADAME DEMBRUN.

A Paris, je suppose.

LA LIMONADIÈRE.

A Paris! à Paris! Nous ne sommes pas à Paris. (A M. Flamet.) Mais c'est vrai.

M. FLAMET, bas.

Ne prenez pas garde.

COCO, apportant un pain de quatre livres.

Est-ce que c'est pour elles?

(Il indique madame Dembrun et Suzanne.)

LA LIMONADIÈRE.

Oui, mon lapin.

COCO, posant le pain sur la table.

Tenez, v'là le pain et v'là le couteau.

MADAME DEMBRUN, d'un ton mielleux.

C'est à vous ce joli enfant-là, Madame?

LA LIMONADIÈRE.

Oui, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Il paraît bien espiègle. (A Coco.) Vous n'êtes plus d'âge à aimer les bonbons, mon petit ami?

COCO.

Tout de même.

MADAME DEMBRUN.

Alors tendez votre petite main, je vais vous en donner.

(Elle lui donne des bonbons.)

COCO, après les avoir mis dans sa bouche.

Pouah! que c'est mauvais.

(Il se met à pleurer.)

LA LIMONADIÈRE.

Qu'avez-vous donc donné à mon enfant, Madame?

MADAME DEMBRUN.

Ce sont des pastilles de menthe.

COCO, pleurant plus fort.

C'est des dragées d'attrape, maman; c'est mauvais comme tout.

LA LIMONADIÈRE.

Bois de l'eau, mon chérubin, bois-en beaucoup. (Elle lui verse de l'eau.) Je ne vous avais pas priée de lui donner des bonbons, Madame. Il n'est pas élevé à cela. Bois toujours, mon petit; avale le plus que tu pourras.

MADAME DEMBRUN.

Monsieur Flamet, expliquez donc à cette femme ce que c'est que des pastilles de menthe.

LA LIMONADIÈRE.

Cette femme! (A Coco.) Comment te trouves-tu à présent, mon ange?

COCO, pleurant toujours.

Pas si mal que tout à l'heure, maman; mais il me semble toujours que ça me gargouille.

LA LIMONADIÈRE.

Viens là-dedans te mettre devant le feu, je te frotterai le ventre.

(Elle emmène Coco.)

MADAME DEMBRUN.

Il faut avouer, monsieur Flamet, que vous êtes d'un grand secours pour des femmes. Est-ce que vous ne pouviez pas imposer silence à cette harengère? Il ne doit venir personne chez elle. De quoi ça peut-il vivre? Avec la meilleure volonté du monde, moi qui ai l'habitude d'amadouer tous ces gens-là, je n'ai pas pu en venir à bout.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO.

Monsieur, j'avais peur de ne pas vous trouver. C'est qu'il n'y a pas à dire, en regardant la voiture, je viens de m'apercevoir qu'il fallait faire

ficeler les ressorts. Le maréchal qui est là le dit bien aussi.

M. FLAMET.

Le maréchal doit dire cela.

MADAME DEMBRUN.

De grace, monsieur Flamet, ne nous laissez pas seules; votre domestique suffit pour cela. Est-ce que vous vous connaissez en ressorts?

M. FLAMET.

C'est pour votre sûreté plus que pour la mienne. Au surplus, je reviens tout de suite.

(Il sort avec Jéricho.)

MADAME DEMBRUN.

Le voilà parti! Qu'en dites-vous, Suzanne?

SUZANNE.

Ne m'en parlez pas, Madame, c'est une horreur. Il voit l'état dans lequel est Madame, et il la quitte pour ménager quelques méchans bouts de ficelle.

MADAME DEMBRUN.

Il ne lui manquait plus que d'être avare.

SUZANNE.

Madame se rappelle-t-elle qu'elle était presque au moment de se fâcher contre moi tout à l'heure sur la route? Me trompais-je?

MADAME DEMBRUN.

Je suis si indulgente!

SUZANNE.

J'ai beau n'avoir jamais été mariée, je me connais en hommes peut-être mieux que celles qui l'ont été toute leur vie. D'abord, je les déteste, et ça n'est pas d'hier. Je les ai toujours vus malhonnêtes, grossiers et méprisans. Il faut être jeune pour plaire à ces messieurs, sans cela on n'est rien. Je sais bien pourquoi; les jeunes filles sont si niaises, on leur fait accroire tout ce qu'on veut.

(Un roulier entre.)

LE ROULIER, un peu ivre.

Oh! eh! la maison.

LA LIMONADIÈRE, accourant.

Ah! c'est vous, maître Aubry. Qu'êtes-vous donc devenu depuis un siècle?

Le ROULIER, se grattant l'oreille.

Dame, maman Gilbert, c'est vrai; je vous ai fait faux bond. (Il rit.) Est-ce qu'on ne s'embrasse pas aujourd'hui?

(Il l'embrasse.)

LA LIMONADIÈRE.

Je ne connais pas de plus grand embrasseur que vous.

LE ROULIER.

Ma femme ne dit pas de même. (Prenant une bouteille de vin sur le comptoir.) C'est-il toujours votre petit vin?

LA LIMONADIÈRE.

Toujours.

LE ROULIER.

Le plus souvent à présent je prends par Étampes. Il y a là dans une auberge une petite chienne de servante que ma femme a renvoyée; elle a eu grand tort. Vous savez que je vous dis toujours tout.

LA LIMONADIÈRE.

C'est une belle préférence.

LE ROULIER.

Une commère ben dodue, vous pouvez m'en croire, ben rondelette, et qui attire les chalands là où elle est; en veux-tu, en voilà.

SUZANNE, à madame Dembrun, d'un air effrayé.

Madame! madame!

LE ROULIER.

C'est ce qui s'appelle une fille conditionnée, je vous en réponds. Nos femmes nous font grand tort avec leurs jalousies, et elles n'y gagnent rien, ben sûr. Quant à moi, c'est comme pour le vin; plus j'en bois d'extraordinaire, plus je reviens avec plaisir à ma piquette. Mais il me faut de l'extraordinaire; sans ça, bernique.

SUZANNE, à demi-voix.

Mais, Madame!

MADAME DEMBRUN, de même.

Que voulez-vous que j'y fasse?

LA LIMONADIÈRE.

Taisez-vous, mauvais sujet.

LE ROULIER.

La petite drôlesse commence déjà à faire la farouche, même avec moi son ancien maître. (Suzanne se bouche les oreilles.) Si c'est vrai, ce qu'on dit, comment donc, on parle jusqu'à un greffier.

LA LIMONADIÈRE.

Vraiment!

LE ROULIER.

On va même jusqu'à un notaire.

LA LIMONADIÈRE.

Bah!

LE ROULIER, allumant sa pipe.

Ça se conçoit, foi d'homme, ça se conçoit, parce que... Si vous voyiez ça, c'est des joues d'un ferme... c'est des...

MADAME DEMBRUN, vivement à la limonadière.

Madame, si Monsieur prétend continuer, je ne puis pas rester davantage.

LA LIMONADIÈRE.

Monsieur est une pratique.

LE ROULIER.

Qu'est-ce qu'elle a donc c'te dame?

MADAME DEMBRUN.

J'ai... j'ai... que vous devriez prendre garde devant qui vous parlez.

LE ROULIER, à la limonadière.

Est-ce que j'ai dit quelque chose, madame Gilbert?

LA LIMONADIÈRE.

Je n'en sais rien, moi.

LE ROULIER.

Il semblerait que je ne sais pas vivre.

MADAME DEMBRUN.

Vous ne voyez pas que ma femme de chambre se bouche les oreilles.

LE ROULIER, éclatant de rire.

Ah! pardine, si elle se bouche les oreilles... Je ne veux pas répondre, mais y aurait pourtant de quoi. Si c'était une jeune fille, je ne dis pas; mais, à son âge, où diable votre servante va-t-elle faire des simagrées?

SUZANNE.

Servante!

LE ROULIER.

Tiens, la v'là qu'entend.

SUZANNE.

Des simagrées! des simagrées! grossier que vous êtes. Vous croyez toujours avoir affaire à vos filles de cabaret.

LE ROULIER.

Allez, allez, ne l'est pas qui veut, mamzelle caquet.

LA LIMONADIÈRE.

Maître Aubry, soyez raisonnable.

LE ROULIER.

Avec des poulettes de c't'acabit-là, ce n'est pas difficile.

MADAME DEMBRUN, à la limonadière.

Si je restais à Épernon je ferais des plaintes contre vous.

LA LIMONADIÈRE.

Faites, Madame.

MADAME DEMBRUN, furieuse.

Levez-vous, Suzanne, et allons-nous-en. (M. Flamet entre.) Vous devez être content, Monsieur; vous nous avez choisi un bel endroit.

M. FLAMET.

Plaît-il?

LE ROULIER.

Monsieur, madame votre épouse ne sait ce qu'elle dit.

M. FLAMET.

Expliquez-moi du moins...

MADAME DEMBRUN.

Vous l'auriez fait exprès, vous n'auriez pas fait pis.

M. FLAMET.

Encore faudrait-il savoir de quoi il est question.

MADAME DEMBRUN.

Laissez donc, laissez donc, Monsieur; vous ne le savez que trop.

M. FLAMET.

Je veux mourir sur l'heure...

LA LIMONADIÈRE.

Quelle patience il faut avoir!

M. FLAMET.

Voulez-vous me faire le plaisir de me dire?...

SUZANNE.

Madame en sera malade.

MADAME DEMBRUN.

Vous avez raison, Suzanne. Être insultée à ce point-là!

M. FLAMET.

Comment donc, insultée! (*Au roulier.*) Serait-il vrai, Monsieur, que vous eussiez manqué à Madame?

MADAME DEMBRUN.

Monsieur Flamet, vous n'êtes pas un homme si vous ne faites pas arrêter ce drôle-là.

LE ROULIER.

Ah çà! mais, Madame, si vous vouliez bien finir. Qu'appelez-vous un drôle?

MADAME DEMBRUN.

Il n'y a pas d'obscénités qu'il n'ait dites et faites devant moi.

LA LIMONADIÈRE, bas à M. Flâmet.

C'est faux, Monsieur, croyez-moi, c'est faux. Maître Aubry est un fermier qui fait des charrois à son temps perdu; mais c'est un homme incapable de manquer à un chat.

M. FLAMET, de même.

C'est bon, c'est bon. Qu'est-ce que ces dames vous doivent?

LA LIMONADIÈRE.

Mon Dieu! Monsieur, elles ont pris si peu de chose; ce sera ce que vous voudrez.

MADAME DEMBRUN.

Monsieur Flamet, est-ce que par hasard vous demanderiez grace pour moi? Il ne manquerait plus que cela.

M. FLAMET.

Du tout, du tout; je reçois au contraire les excuses de Madame. (Bas à la limonadière.) Laissez-la dire; il y a des instans où elle n'a pas toute sa tête.

LA LIMONADIÈRE.

Il fallait nous avertir plus tôt. (Au roulier.) C'est une folle.

LE ROULIER.

Je suis bien fâché alors de lui avoir répondu. (Élevant la voix et saluant madame Dembrun.) Pardon, Madame, je ne savais pas...

M. FLAMET, se hâtant de l'interrompre.

La voiture est prête, allons la rejoindre. (A la limonadière, en lui donnant de l'argent.) Tenez, Madame; est-ce bien?

LA LIMONADIÈRE.

Trop bien, Monsieur. Je vous suis obligée.

MADAME DEMBRUN, sortant avec M. Flamet.

C'est devant un commissaire de police qu'il fallait mener ces gens-là.

LE ROULIER, à Suzanne qui lui fait la grimace.

Charmante!

(Suzanne sort.)

LA LIMONADIÈRE.

Il a fort à faire, ce pauvre monsieur; je le plains.

LE ROULIER.

Je le plains bien plus que vous, moi. Ma femme n'est peut-être pas une folle aussi finie que la sienne, mais, ma foi! si je n'avais pas de temps en temps des voyages pour me distraire, en vérité, madame Gilbert, je ne vous mens pas; vous me croirez si vous voulez; aussi sûr comme j'ai une ame à sauver, dans des quarts d'heure j'ai beau me

tenir à quatre, dire mon *Pater* et mon *Ave* en dedans de moi pour ne pas m'emporter, c'est queuquefois d'une force, d'une violence.... Je l'aime ben, c'est mon devoir; aussi faut que vous me connaissiez comme vous me connaissez pour que je vous dise ce que je vas vous dire. Oui, madame Gilbert, c'est la mère de mes enfans; elle est ben entendue dans son ménage, ben propre, ben alerte, ben économe; elle a ben soin de moi; et cependant, quoique je ne sois pas méchant et que je n'aie jamais désiré de mal à personne, s'il plaisait à Dieu.....

LA LIMONADIÈRE.

Fi! fi! maître Aubry. Allons donc, allons donc, est-ce qu'on doit avoir des pensées pareilles! Aidez-moi plutôt à emporter tout cela là-dedans.

LE ROULIER, l'embrassant.

Oui, mon cœur.

(Ils sortent en emportant ce qui a servi au déjeuner de Madame Dembrun.)

SCENE IV.

(Chartres.—Une salle de l'auberge de la poste.—M. Flamet est assis d'un côté du théâtre, Jéricho debout de l'autre côté.)

JÉRICHO.

Monsieur, c'est drôle, les clochers de Chartres,

je les voyais une heure avant d'arriver. (M. Flamet tire sa montre.) Si je savais que madame Dembrun restât long-temps dans cette chambre qu'elle a demandée, je prierais Monsieur de me laisser aller voir la cathédrale. On dit qu'il n'y a rien au monde de plus magnifique.

M. FLAMET, avec une humeur concentrée.

Il ne manquerait que cela.

JÉRICHO.

Je croyais qu'elle allait redescendre tout de suite, moi. Une femme qui a fait six lieues et demie en voiture, il n'est pas extraordinaire qu'elle demande une chambre, c'est assez juste même; mais on sait toujours à peu près le temps que ça doit durer.

M. FLAMET.

Que voulez-vous!

JÉRICHO.

C'est que s'il y a encore douze lieues d'ici à Châteaudun où nous devons coucher...

M. FLAMET.

J'ai pris mon parti; tout m'est égal.

JÉRICHO.

Et ne pas vouloir qu'on attelle avant qu'elle ne l'ait permis! Monsieur doit bien se repentir.

M. FLAMET.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Monsieur s'ennuie beaucoup de votre bavardage.

JÉRICHO.

Je croyais vous faire passer le temps.

M. FLAMET.

Puisque je suis résigné, il n'y a pas de temps à me faire passer. Il est clair que ce voyage ne sera qu'un long supplice. Quand on le répéterait sans cesse, à quoi cela avancerait-il? Vous n'êtes pas dans la voiture, vous, d'ailleurs; vous ne pouvez pas savoir la moitié du mauvais sang que je fais. La conversation la plus insipide; et par-dessus le marché une femme de chambre qui, à chaque cahot, me brise les genoux avec les siens qui sont durs comme du bois. La vérité est que je souffre horriblement, et que j'aurais de la peine à me tenir long-temps debout.

JÉRICHO.

Mon pauvre maître, est-ce que vous croyez qu'un peu d'eau et de sel ne vous ferait pas de bien? Une vilaine femme de chambre, passez-moi le terme, n'avoir pas plus de respect pour un homme aussi savant que Monsieur! (M. Flamet ne peut s'empêcher de rire.) Mais c'est vrai! Vous briser les

genoux; c'est tout au plus si on l'endurerait d'une véritable dame.

M. FLAMET.

Ne sont-ce pas elles qui descendent?

JÉRICHO.

Oh! mon Dieu, oui. Je les reconnaîtrais à présent de cent lieues.

(Madame Dembrun et Suzanne.)

MADAME DEMBRUN, de l'air le plus gai.

Monsieur Flamet, vous n'avez pas vu par hasard une grosse fille rousse qui sert dans cette maison? La drôle de créature! Elle nous a bien diverties, Suzanne et moi. N'est-ce pas, Suzanne? Quatre, cinq, six amoureux à la fois ne lui paraissent qu'une bagatelle. (Elle rit.) Que vous êtes sérieux! Vous ne riez donc jamais? C'est ce que je disais à Suzanne; nous ne vous avons jamais vu rire. J'ai tout oublié, je vous ai pardonné la scène d'Épernon, que voulez-vous de plus? Certainement, avec un autre homme, le roulier et la limonadière ne s'en seraient pas tirés comme cela; mais vous n'avez pas de caractère, ce n'est pas votre faute.

M. FLAMET.

Peut-on faire mettre les chevaux?

MADAME DEMBRUN.

Non.

M. FLAMET.

Comment! non.

MADAME DEMBRUN.

Non, monsieur Flamet. Jusqu'ici je crois bien avoir fait tout ce que vous avez voulu; certainement je vous défie de m'adresser aucun reproche; mais je vous déclare que rien ne pourrait me décider à risquer un orage au milieu d'une grand' route.

M. FLAMET.

Où voyez-vous de l'orage?

MADAME DEMBRUN.

Suzanne, répétez un peu ce que vous avez entendu dire au postillon.

SUZANNE.

Oui, il a parlé d'orage.

MADAME DEMBRUN.

Vous voyez bien; ces gens-là qui sont toujours par voies et par chemins s'y connaissent mieux que personne; et la grosse servante que j'ai consultée m'a bien dit aussi: « Madame, dans la saison où nous sommes on ne peut répondre de rien. »

M. FLAMET.

Et là-dessus nous allons passer la nuit à Chartres?

MADAME DEMBRUN.

A Chartres ou ailleurs je vous avouerai que ça

m'est fort indifférent. Chartres est un endroit comme un autre. L'essentiel est d'être à l'abri. Un savant ne doit pas ignorer que rien n'attire le tonnerre comme une voiture qui court la poste.

SUZANNE.

Je me rappellerai toute ma vie deux dames, à peu près de l'âge de Madame et du mien, qu'on a apportées presque mortes chez mon père, d'avoir été renversées de voiture.

JÉRICHO.

Par le tonnerre?

SUZANNE.

Je ne m'en souviens pas; mais c'est un miracle qu'elles en soient réchappées.

MADAME DEMBRUN.

Je veux bien croire au miracle pour les autres; je ne m'y fie pas pour moi.

M. FLAMET.

Madame Dembrun, réfléchissez donc.

MADAME DEMBRUN.

Ah! c'est tout réfléchi, monsieur Flamet. Quand j'ai la raison de mon côté, rien ne peut me faire céder. Il serait par trop ridicule d'aller aux eaux chercher la santé pour se faire tuer en route; on se ferait moquer de soi. Vous me regardez! Il semblerait que j'extravague. Si de nous deux il devait

y en avoir un plus pressé que l'autre, ce devrait être moi ; la saison des eaux n'a qu'un temps ; au lieu que des recherches, on a toute l'année pour cela.

M. FLAMET.

A ne parler qu'argent, notre voyage coûtera le double.

MADAME DEMBRUN.

Qu'est-ce que cela vous fait? vous n'en payez que la moitié.

M. FLAMET.

Cette moitié sera double.

MADAME DEMBRUN.

Puisque j'y consens. Peut-on regarder à la dépense quand il y va de la vie? Je ne suis pas entêtée, mais pour cela je tiendrai bon. Dans le fond de l'ame vous êtes de mon sentiment, j'en suis sûre ; vous ne devez pas avoir plus envie d'être tué qu'un autre. Si le temps ne se couvre pas d'ici à une heure, alors rien de mieux.

M. FLAMET, ouvrant la croisée.

Mais regardez-le donc ce temps?

MADAME DEMBRUN.

Je ne m'y connais pas.

M. FLAMET.

Il est d'une pureté admirable.

MADAME DEMBRUN.

Pureté trompeuse. Pourquoi ce postillon, pourquoi cette servante, auraient-ils dit ce qu'ils ont dit ?

M. FLAMET.

Pour vous faire rester dans leur auberge.

MADAME DEMBRUN, riant aux éclats.

Est-ce que les postillons ont des auberges? C'est l'intérêt que ces braves gens ont pris à moi qui les a fait parler, n'en doutez pas. Je vous dis que j'ai un talisman; vous ne voulez pas le croire. (Faisant l'agréable.) Mais vous en profiterez malgré vous; oui, monsieur Flamet, malgré vous, malgré vous. Suzanne, voyez donc si la grosse servante est occupée; je ne serais pas fâchée de savoir si ce que je lui ai donné pour son mal de gorge lui a fait du bien.

(Elle sort avec Suzanne.)

M. FLAMET, ne pouvant plus se contenir.

Ne me parlez pas, Jéricho, ne me dites rien, je vous le défends. (Il se promène à grands pas.) C'est à se jeter par la fenêtre! Voir de l'orage du temps qu'il fait. Et toujours triomphante, toujours la raison de son côté. Ah! sans le respect humain quel plaisir on aurait à envoyer une pareille compagne à tous les diables!

JÉRICHO, ayant l'air de se parler à lui-même.

J'y pensais.

M. FLAMET.

Qui est-ce qui n'y penserait pas ? Mais elle connaît tout le monde, elle est très-répandue, elle a une espèce de réputation d'agrément fondée sur je ne sais quoi; on l'a prise comme cela, et l'homme de qui elle se plaindrait serait un homme à pendre.

JÉRICHO.

Comme en faisant tout ce que vous faites on n'est pas sûr qu'elle ne se plaindra pas. . . . .

M. FLAMET.

Avez-vous un moyen de m'en débarrasser ?

JÉRICHO.

Je ne sais pas si c'est un moyen de maître ; mais moi je n'en ferais ni une ni deux. A la première couchée je déménagerais bien gentiment tout son petit butin, je le donnerais à serrer à la maîtresse de l'auberge ; et au point du jour, pendant qu'elle dormirait encore, je demanderais les chevaux, et fouette, postillon.

M. FLAMET.

O ciel !

JÉRICHO.

Dame, Monsieur, c'est ce que je ferais ; après

ça je n'ai pas de conseils à donner à Monsieur.
(Il se met à la fenêtre.)

M. FLAMET, se parlant à lui-même.

Ce n'est pas l'embarras, je serai peut-être obligé d'en venir là. Je ne prévois pas que cela puisse finir autrement. Ma réputation n'est pas celle d'un tigre; on ne pourra pas croire que j'ai tous les torts. Mais quel ennui que d'être forcé, pour me disculper, de faire une relation de mon voyage! d'autant qu'elle aura un grand avantage sur moi; elle fera des grimaces, des lamentations, et puis elle mentira.

JÉRICHO, parlant par la fenêtre.

Eh! bonjour, Antoine.

M. FLAMET.

A qui dites-vous bonjour?

JÉRICHO.

Monsieur, c'est au cocher de M. Sénès.

M. FLAMET.

Ah! ah! faites-lui donc signe de venir. (Jéricho obéit.) En effet la campagne de M. Sénès ne doit pas être loin d'ici. (Antoine entre.) Bonjour, mon garçon. Comment se portent votre maître et votre maîtresse?

ANTOINE.

Monsieur leur fait beaucoup d'honneur; ils se portent bien.

M. FLAMET.

Est-ce qu'ils sont à Chartres dans ce moment-ci?

ANTOINE.

Non, Monsieur. C'est moi qui suis venu ce matin pour conduire à la diligence de Paris M. et madame Gérard, que Monsieur doit connaître, et qui ont passé quinze jours à la maison. Je vais m'en retourner à présent avec la voiture.

M. FLAMET.

A vide?

ANTOINE.

J'ai un pain de sucre et dix livres de riz.

M. FLAMET.

A quelle distance êtes-vous?

ANTOINE.

On ne compte guère plus d'une lieue; et comme c'est sur la grand' route, c'est comme rien. Mais Monsieur a une habitude; mes chevaux ne feraient que deux pas, il veut toujours qu'on les laisse reposer.

M. FLAMET.

Ainsi c'est sur la grand' route même?

ANTOINE.

Si bien sur la grand' route, que de la grille quelqu'un qui serait dans la diligence, on pourrait lui donner la main. Si Monsieur remonte du côté de Châteaudun, il n'aura qu'à regarder sur

la gauche, une belle maison avec de grands jardins et un colombier peint en briques, c'est nous.

M. FLAMET.

Jéricho, il me prend une idée.

JÉRICHO.

D'aller chez M. Sénès, je gage.

M. FLAMET.

Qu'en pensez-vous?

JÉRICHO.

Ma foi! Monsieur, ce sera une lieue de sauvée.

M. FLAMET.

On ne peut pas deviner le temps que madame Dembrun fera durer son orage; du moins, comme cela, je pourrai prendre patience. Elle a parlé d'une heure; qui sait?

JÉRICHO.

Est-ce que Monsieur me laissera?

M. FLAMET.

Il n'y a pas de doute; et même, Jéricho, je vous recommanderai, pendant mon absence, d'obéir à madame Dembrun comme vous avez l'habitude de m'obéir.

JÉRICHO.

Monsieur va-t-il lui parler avant d'aller chez M. Sénès?

M. FLAMET.

Vraiment non, elle trouverait moyen de m'en empêcher. Mais vous lui direz bien que je ne la retarderai pas d'une minute, et que je vais rester cloué à la grille dont nous a parlé Antoine. Surtout, Jéricho, quelque chose qu'elle fasse, quelque chose qu'elle vous dise, pas d'impatience, pas d'humeur; je vous en saurai gré. Si vous lui donniez la moindre contrariété, j'en serais inconsolable.

JÉRICHO.

Partez sans inquiétude, Monsieur. Ce sera la première fois que j'aurais à souffrir par rapport à vous; j'en serai content, parce que c'est une occasion.

M. FLAMET.

Au revoir, Jéricho, au revoir.

JÉRICHO.

Votre serviteur, Monsieur.

M. FLAMET.

Je n'ai seulement pas demandé à Antoine s'il voulait se charger de moi.

ANTOINE.

Ah! pardine, Monsieur, c'est avec bien du plaisir.

(M. Flamet et Antoine sortent.)

JÉRICHO, seul.

Je parie que je vais avoir du tapage. Ça me serait égal si Monsieur ne m'avait pas tant recommandé de me contenir. Il ne veut pas être dans son tort. Quel brave homme! Voilà pourtant à quoi ça sert d'être savant, ça apprend à se posséder. Je ne suis pas savant, moi, il s'en faut diablement.

(Madame Dembrun entre.)

MADAME DEMBRUN.

Jéricho, où va donc votre maître?

JÉRICHO.

Chez M. Sénès, Madame.

MADAME DEMBRUN.

Je l'ai vu monter en voiture.

JÉRICHO.

C'est la voiture de M. Sénès.

MADAME DEMBRUN.

Et quand je voudrai partir?...

JÉRICHO.

Nous le prendrons chez M. Sénès.

MADAME DEMBRUN, à Suzanne qui paraît.

Suzanne, voici du nouveau; M. Flamet qui fait des visites! Nous allons à présent être obligées de courir après lui.

JÉRICHO.

Il n'y a pas à courir, puisque l'habitation de M. Sénès...

MADAME DEMBRUN.

Eh! laissez là votre M. Sénès. Croyez-vous que je sois une idiote? C'était concerté dès Paris, j'en mettrais ma main au feu. Je voulais prendre la route d'Orléans; pourquoi sommes-nous venus par celle-ci?

JÉRICHO.

Parce qu'en général elle passe pour être plus douce aux voitures.

MADAME DEMBRUN.

Dites plutôt parce qu'elle passe près de ce M. Sénès qu'on voulait voir à toute force. Au surplus, vous ne devez pas trahir votre maître; c'est à moi de voir le parti que j'ai à prendre.

JÉRICHO.

Madame n'avait qu'à ne pas avoir peur de l'orage.

MADAME DEMBRUN.

Alors c'est donc pour me punir que votre maître a fait cette escapade?

JÉRICHO.

Je n'ai pas dit cela.

MADAME DEMBRUN.

En voilà assez.

JÉRICHO.

C'est que je ne veux pas qu'on croie que Monsieur fait des cachotteries. Monsieur est maître comme Madame est maîtresse; pourquoi donc se cacherait-il?

MADAME DEMBRUN.

En voilà assez, vous dis-je.

JÉRICHO.

Monsieur est raisonnable, lui.

(Il sort.)

MADAME DEMBRUN.

C'est d'une force à n'y pas tenir. Jusqu'au domestique que nous allons avoir contre nous à présent! Quelque patience qu'on ait, il est impossible de supporter pareille chose.

SUZANNE.

Je ne me donne pas pour sorcière; mais j'aurais dit tout cela d'avance à Madame.

MADAME DEMBRUN.

Vous savez comme je suis, Suzanne; on me trompera tant qu'on voudra : aussi ne chercherai-je pas à m'excuser. J'avouerai que j'ai été sotte; sotte d'abord d'avoir consenti à m'embarquer dans une voiture qu'on m'avait envoyée trois jours

d'avance, et qu'à la moindre inspection je devais trouver incommode.

SUZANNE.

Ah! ne m'en parlez pas.

MADAME DEMBRUN.

Ce ne serait encore rien, si nous eussions voyagé avec un homme un tant soit peu complaisant. Quand on doit faire deux cents lieues ensemble, je conçois qu'on ne s'astreigne pas à la dernière galanterie; mais se conduire comme M. Flamet! Prendre deux heures pour déjeuner, lui et son domestique, dans une bonne auberge, et ne trouver rien de mieux pour nous qu'un méchant estaminet, où il nous abandonne aux grossièretés d'une femme abominable et d'un roulier ivre mort!

SUZANNE.

Et pourquoi nous quittait-il? Pour ficeler sa voiture.

MADAME DEMBRUN.

Vous n'étiez pas là; mais, un instant auparavant, ma société lui semblait tellement insupportable, qu'il parlait d'aller niaiser avec des laveuses de laine.

SUZANNE.

Niaiser! Je ne crois pas que ce soit un homme qui niaise. Si on pouvait tout dire...

MADAME DEMBRUN.

Qu'est-ce donc ?

SUZANNE.

Ah ! Madame, il y a des choses...

MADAME DEMBRUN.

Expliquez-vous.

SUZANNE.

Madame n'avait donc pas demandé des renseignemens ? Il n'est pas possible que M. Flamet ne soit pas connu.

MADAME DEMBRUN.

Il est très-connu au contraire.

SUZANNE.

Alors, Madame, c'est que le monde est indigne ; car on aurait dû prévenir Madame.

MADAME DEMBRUN.

Prévenir de quoi ?

SUZANNE.

Madame se rappelle sans doute qu'il était monté sur le siége, à côté de son domestique ? Il était bien là...

MADAME DEMBRUN.

Très-bien.

SUZANNE.

En bon air, pouvant voir tout autour de lui ; certainement il n'était pas possible d'être mieux.

Par réflexion, il a parlé de poussière, de soleil; c'était un prétexte; il avait ses projets pour vouloir rentrer dans la voiture.

MADAME DEMBRUN.

Quels projets?

SUZANNE, baissant les yeux.

Ah! Madame, c'est si scandaleux.

MADAME DEMBRUN.

Scandaleux! Parlez donc.

SUZANNE.

Eh bien! Madame, c'était pour me serrer les genoux.

MADAME DEMBRUN, riant de toutes ses forces.

Vous serrer les genoux! à vous? à vous?

SUZANNE, d'un ton piqué.

Oui, Madame, à moi, à moi. Pourquoi donc pas?

MADAME DEMBRUN, riant toujours.

Vous vous serez trompée, ma pauvre Suzanne; la voiture est si étroite qu'il n'est pas étonnant...

SUZANNE.

Mais, Madame, je dois m'y connaître; et je sais très-bien ce que je dis quand je dis qu'il me serrait les genoux. Il me les serrait évidemment.

MADAME DEMBRUN.

D'après cela, il est capable de tout.

SUZANNE.

De tout, Madame, de tout. J'en ai la marque.

MADAME DEMBRUN.

Un homme qui n'a pas plus de retenue... Mais songez donc, s'il eût été vis-à-vis de moi!

SUZANNE.

Il est possible que le respect...

MADAME DEMBRUN.

Il y a des gens qui ne respectent rien, Suzanne; j'en ai connu.

SUZANNE.

J'avais comme un pressentiment de ça, parce que, chaque fois que nous montions en voiture ou que nous en descendions, tout en ayant l'air de vouloir empêcher nos robes de toucher à la roue, il avait un certain geste qui ne me plaisait pas du tout.

MADAME DEMBRUN.

Je n'y avais pas pris garde.

SUZANNE.

Oh! mais, moi, Madame, je remarque tout.

MADAME DEMBRUN.

Il faut nous en tenir là, Suzanne; nous n'avons pas besoin de chercher autre chose. C'est

tout simplement un homme immoral. Je suis furieuse contre lui. Faites-moi faire de l'eau de laitue; je sens ma figure qui s'échauffe. Pour peu que je me mette en colère, cela ne manque jamais; c'est ce qui me retient le plus souvent; j'ai un teint perfide. Je suis sûre aussi que mon nez devient rouge.

SUZANNE.

Non, Madame, pas encore.

MADAME DEMBRUN.

Oh! bien, il ne tardera pas. Vite, vite, Suzanne, de l'eau de laitue.

SUZANNE.

Oui, Madame.

MADAME DEMBRUN.

A telle fin que de raison, prenez en même temps la boîte que vous avez mise dans le petit coffre de derrière, et surtout ayez soin qu'on ne la voie pas.

SUZANNE.

Que Madame n'ait pas d'inquiétude, je la cacherai sous mon châle.

MADAME DEMBRUN.

Le vilain homme! voyez un peu à quoi il m'oblige. Je remonte à ma chambre.

(Elles sortent toutes deux.)

SCENE V.

(Chez M. Sénès. — Un jardin avec une grille dans le fond.)

M. ET Mme SÉNÈS, M. FLAMET, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Monsieur Flamet, je suis del'avis de ma sœur; cette dame n'est pas ce que vous voulez nous faire accroire.

MADAME SÉNÈS.

Non. Il y a dans son impatience quelque chose d'amoureux qui le trahit.

M. FLAMET.

Ce quelque chose d'amoureux est une peur affreuse d'être encore grondé.

M. SÉNÈS.

Cela revient à ce que nous disions; c'est clair comme le jour. Consolez-vous, monsieur Flamet, le raccommodement n'en sera que plus agréable.

M. FLAMET, riant avec bonhomie.

Vous êtes fou.

LUDOVIC.

M. Flamet aura beau faire, je la verrai.

M. SÉNÈS.

J'espère bien que nous la verrons tous.

MADAME SÉNÈS.

Il ne faut pourtant pas pousser la plaisanterie trop loin.

M. SÉNÈS.

Ma femme a déjà peur.

MADAME SÉNÈS.

Si cela devait faire réellement de la peine à monsieur Flamet...

M. FLAMET.

Amusez-vous à mes dépens; riez tant que vous voudrez; vous êtes jeunes. Hier encore je riais aussi, moi.

LUDOVIC.

Vous recommencerez à rire ce soir, monsieur Flamet. Après tout, votre sultane n'est pas un dragon.

M. FLAMET.

Ma sultane!

M. SÉNÈS.

Je vous répète que vous n'avez rien à vous reprocher. Cette dame n'étant pas décidée à repartir, ce que vous avez fait était tout simple.

M. FLAMET.

J'aurais peut-être dû lui parler moi-même.

MADAME SÉNÈS.

De quoi allez-vous vous inquiéter?

M. FLAMET.

Une femme mérite toujours des égards.

LUDOVIC.

Vous direz tout ce que vous voudrez, cette dame-là vous tient au cœur.

M. FLAMET.

C'est que, voyez-vous, il y a près de deux heures que je suis ici.

MADAME SÉNÈS.

Et vous vous ennuyez déjà?

M. FLAMET.

La vérité est que je ne jouis pas de votre société ; mon imagination est toujours sur cette route.

M. SÉNÈS.

Que faut-il donc pour vous tranquilliser? J'ai mis deux hommes à travailler devant la grille, avec ordre de nous avertir à la moindre voiture qu'ils apercevraient de loin. Antoine est monté à cheval; il doit aller jusqu'à Chartres, s'il n'a rien rencontré d'ici là; vous avez parlé aux postillons qui connaissent tous cette maison aussi bien que l'auberge de la Poste; de plus, votre domestique...

M. FLAMET.

Pardon, pardon; j'ai tort. Dans le fait, c'est vrai; elle ne peut pas être passée; nous n'avons

pas quitté cette place. N'est-ce pas, elle ne peut pas être passée ?

MADAME SÉNÈS.

Quel bon mari vous auriez fait !

M. FLAMET.

Mais pas du tout ; car si elle était ma femme, elle aurait été obligée de faire ce que j'aurais voulu.

(M., Madame Sénès et Ludovic éclatent de rire.)

M. SÉNÈS.

En voici bien d'un autre ; elle aurait été obligée de faire ce qu'il aurait voulu.

M. FLAMET.

Mais certainement. Si elle était ma femme !...

M. SÉNÈS.

Il est d'un ingénuité incroyable. Mariez-vous donc une fois, monsieur Flamet, rien qu'une fois seulement ; je ne vous demande que cela ; vous saurez du moins ce que c'est qu'une femme.

MADAME SÉNÈS.

Oui ; vous en parlerez en connaissance de cause.

M. SÉNÈS.

Loin de faire ce que vous voudrez, elle ne fera même pas ce qu'elle voulait faire, du moment qu'elle pourra se douter que cela vous conviendrait.

M. FLAMET.

Et vous parlez ainsi devant Madame?

MADAME SÉNÈS, s'appuyant sur l'épaule de son mari.

Il y a du vrai dans ce qu'il dit.

M. FLAMET.

Vous le contrariez donc quelquefois ?

MADAME SÉNÈS.

A coup sûr. Souvent sans le vouloir, il est vrai; mais parfois aussi, je l'avoue, pour tenter un peu sa patience.

M. FLAMET, à M. Sénès.

Et vous fâchez-vous?

M. SÉNÈS.

Comme on se fâche quand on aime.

M. FLAMET.

A votre âge, tout cela est charmant; mais, moi, c'est sans compensation.

LUDOVIC.

On ne vous demande pas d'aveux, monsieur Flamet.

M. FLAMET, courant à la grille.

Paix donc! N'avez-vous pas entendu le fouet du postillon ?

M. SÉNÈS.

Pas le moins du monde.

MADAME SÉNÈS.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Le moyen de nous faire croire qu'il n'a cette préoccupation-là que pour une vieille femme.

M. FLAMET.

Un moment, un moment, monsieur Ludovic; ne me faites pas parler. Je n'ai pas dit que cette dame fût vieille.

MADAME SÉNÈS.

Voilà déjà quelque chose.

M. FLAMET.

Elle n'a pas plus de cinquante ans.

LUDOVIC.

Alors c'est un enfant, et le panier de fraises que j'ai fait cueillir pour elle arrivera comme de cire.

MADAME SÉNÈS.

Son nom est donc un secret?

M. FLAMET.

Je vous dirai que comme je me suis un peu égayé à ses dépens, je ne voudrais pas...

LUDOVIC.

Égayé! Vous ne vous êtes pas égayé du tout.

M. SÉNÈS.

Le paladin le plus respectueux n'aurait pas été plus réservé que vous ne l'avez été.

(Antoine entre.)

LUDOVIC.

Arrivez, arrivez, Antoine.

M. FLAMET.

Cette dame vient-elle?

ANTOINE, s'essuyant le front.

Non, Monsieur; elle s'en retourne.

M. FLAMET.

Elle s'en retourne! Quoi! à Paris?

ANTOINE.

Oui, Monsieur, à Paris.

M. FLAMET.

Mais.....

M. SÉNÈS.

Laissez-le conter. Voyons, Antoine; vous voilà arrivé à Chartres.

ANTOINE.

Eh bien donc, Monsieur, dès en entrant dans la cour de la poste, la première chose que je vois, c'est beaucoup de monde et deux dames qui se démenaient comme je ne sais quoi, pendant qu'on décrochait une vache de dessus une calèche. Je demande; on me répond que c'était l'épouse d'un M. Flamet, un savant de Paris, qui venait de le trouver aux genoux de sa femme de chambre, et qu'elle ne voulait plus voyager avec lui. (Tout le monde rit, excepté M. Flamet, qui paraît pétrifié.) Attendez donc, attendez donc; vous allez voir. Le temps d'attacher mon cheval à l'écurie, ce n'était plus ça.

La dame était devenue une dame que M. Flamet, toujours un savant de Paris, car pour l'instant il n'y a pas à Chartres de nom plus connu que celui de M. Flamet, un savant de Paris. Je disais donc que la dame était devenue une dame que M. Flamet, un savant de Paris, avait enlevée de force, et que, comme par hasard, la justice venait de lui rendre justice; c'était ses effets à elle qu'elle faisait ôter pour s'en retourner chez elle par la diligence. Vous croyez peut-être que c'est tout?

M. SÉNÈS.

Il n'y en a pas mal comme cela.

ANTOINE.

Oh! bien oui. V'là-t-il pas qu'un homme, qui avait l'air plus instruit que les autres, assurait au contraire que c'était tout le contraire; que M. Flamet, un savant de Paris, qui ne pensait à rien de rien, avait voyagé sur sa bonne foi avec la dame; mais que quand il avait vu qu'elle commençait à lui faire trop les yeux doux sur la route, il avait mieux aimé s'enfuir et lui laisser tout son bagage. Ça paraissait plus clair, surtout en regardant la dame, qui n'était pas jeune, et qui était rouge comme une écrevisse, parce qu'en fait de ça, il est sûr et certain, pour ce qui est de moi, par exemple.....

MADAME SÉNÈS.

Assez, assez, Antoine.

ANTOINE.

C'était en vérité risible à voir. La cour de l'auberge où une épingle ne serait pas tombée par terre, des voyageurs à toutes les fenêtres, des rires, des propos, et puis les diligences qui arrivaient, et qui voulaient savoir aussi.... Mais la dame! oh! la dame! (Il rit.) Est-il possible? Tantôt c'était les effets de Monsieur qu'elle voulait déménager, tantôt les siens; elle ne savait plus où elle en était; elle avait la tête perdue. Si elle n'en meurt pas, elle est forte cette dame-là.

M. FLAMET.

Et Jéricho?

ANTOINE.

Tiens, c'est vrai. Pardon, Monsieur. J'oubliais qu'il m'avait donné une lettre pour Monsieur.

(Il remet une lettre à M. Flamet.)

M. FLAMET, ouvrant la lettre.

Vous permettez?

M. SÉNÈS.

Comment donc.

M. FLAMET, lisant.

« Monsieur,

« Je prends la liberté de vous écrire ces lignes

« rapport à ce que vous m'avez ordonné de lui
« obéir comme à vous-même, et qu'elle veut que
« je la suive à Paris, dont je ne suis pas fâché,
« pour ne pas quitter les effets et la voiture de
« Monsieur, vu qu'elle est capable de tout; et
« que je serai là pour la surveiller et la faire aller
« bon train; car je ne serai pas aussi complaisant
« que Monsieur, parce que je puis dire à Mon-
« sieur que tout ce que vous avez vu n'est rien
« auprès de tout ce qu'elle a fait après le départ
« de Monsieur, où tout le monde avait fini par
« lui rire au nez et hausser les épaules, de voir
« une femme de cet âge-là se mettre dans des
« états semblables.

« Je ne resterai à Paris que deux heures tout
« au plus, et je repartirai ensuite pour chez M.
« Sénès; car pour ce qui est de revenir à Chartres
« en attendant, si j'ai un conseil à donner à Mon-
« sieur, je ne lui conseille pas, après le bruit que
« son nom a fait dans toutes les bouches. Je sais
« que tout cela fera bien des frais à Monsieur;
« mais, d'un autre côté, c'est un grand débarras,
« qui serait toujours devenu de pis en pis, et que
« la bombe aurait toujours fini par éclater.

« Antoine, qui a vu tout, m'a promis de le
« raconter à Monsieur, par lequel il verra que

« j'ai suivi ses ordres, quoique j'aurais été bien « soulagé de pouvoir me mettre à mon aise un peu « plus. Voilà pourquoi je finis en me disant,

« Votre très-humble serviteur, et
« très-obéissant domestique,
« THOMAS JÉRICHO. »

« *P. S.* Jusqu'à la femme de chambre qui a les « genoux noirs, à ce qu'il paraît, et qui a eu la « chose de les montrer aux filles de l'auberge et « de leur dire que c'était Monsieur. »

M. SÉNÈS.

Ainsi, elle emmène voiture, effet, domestique! La mésaventure est complète.

MADAME SÉNÈS, avec intérêt.

Nous qui faisions des plaisanteries! Je vous assure, monsieur Flamet, que je vous en demande bien sincèrement pardon.

LUDOVIC.

Moi, j'ai un moyen efficace pour consoler M. Flamet. Je ne devais aller à Bordeaux que le mois prochain; aussitôt que sa voiture sera de retour, qu'il me donne la place de cette dame, et je pars avec lui.

M. FLAMET, avec un emportement comique.

Vous! pas plus vous qu'un autre. Je ne veux de personne. Dans la colère où je suis contre cette maudite créature, je ne résisterais peut-être pas à la tentation de vous faire sentir à mon tour la vérité du proverbe :

QUI A COMPAGNON, A MAÎTRE.

LE JUSTE MILIEU,

OU

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME.

PERSONNAGES.

MADAME DUPUIS.
ARTHUR.
MADEMOISELLE PITOU, tante de madame Dupuis.
MADAME FONTAVILLE.
FRANÇOIS, domestique.

La scène se passe à Paris.

(Le théâtre représente un salon.)

LE JUSTE MILIEU.

SCÈNE I.

MADAME DUPUIS, FRANÇOIS.

(Madame Dupuis, après avoir examiné avec attention une robe fort élégante étalée sur plusieurs siéges, tire d'un écrin des boucles d'oreille qu'elle essaie ; ensuite elle sonne.)

FRANÇOIS, entrant.

Madame a sonné ?

MADAME DUPUIS.

M. Dupuis est-il sorti ?

FRANÇOIS.

Oui, Madame ; Monsieur est déjà parti pour la Bourse. Il a même recommandé de prévenir Madame qu'il rentrerait peut-être un peu tard, à cause d'une assemblée de banquiers où il est obligé d'aller après.

MADAME DUPUIS.

Vous direz à la caisse qu'on m'envoie le cours des rentes d'aujourd'hui, aussitôt qu'on l'aura reçu. Le cours des rentes d'aujourd'hui. Vous comprenez.

ARTHUR.

Oui, Madame; le cours des rentes d'aujourd'hui.

MADAME DUPUIS.

Il faut aussi avertir Jagot de ne pas s'éloigner, parce que j'aurai besoin des chevaux ce matin; mais je ne prendrai que la calèche, afin que la berline reste prête pour ce soir. Je vais à la Cour.

FRANÇOIS.

Est-ce moi ou Henri qui suivra Madame?

MADAME DUPUIS.

Seulement Henri ce matin; mais tous les deux ce soir.

FRANÇOIS.

C'est que si Madame avait pu se passer de moi, à cause d'une noce où j'étais invité...

MADAME DUPUIS.

J'en suis bien fâchée; mais je ne puis pas n'avoir qu'un domestique derrière ma voiture quand je vais au Palais-Royal.

FRANÇOIS.

Cependant, Madame, excepté très-peu de dames...

MADAME DUPUIS.

Point d'explications; vous viendrez avec moi.

SCÈNE II.

MADAME DUPUIS, ARTHUR, FRANÇOIS.

ARTHUR.

Comment vous portez-vous aujourd'hui, belle dame?

MADAME DUPUIS.

Ah! bonjour, monsieur Arthur. (A François.) Il n'y a donc personne là-dedans.

FRANÇOIS.

Pardonnez-moi, Madame; mais le plus souvent on n'annonce pas Monsieur.

(Il va pour sortir.)

MADAME DUPUIS.

Attendez. Sachez d'Hortense si j'ai une fraise, une collerette toute prête; si je n'en ai pas, elle en arrangera une sur-le-champ. Une fraise que l'on met autour du cou. Retiendrez-vous cela?

FRANÇOIS, d'un ton d'humeur.

Oui, Madame. Une fraise, comme des fraises.

MADAME DUPUIS.

C'est bien, allez. (François sort.) — (A Arthur.) Avez-vous remarqué le ton que ces gens-là ont pris depuis la révolution?

ARTHUR.

Ah, dam! c'est le ton de l'égalité, de la république, des étudians.

MADAME DUPUIS.

Je vous en prie en grace, Arthur, ne me parlez pas des étudians; je les ai en horreur. On devrait fermer les écoles. N'y a-t-il pas assez de médecins et d'avocats?

ARTHUR.

J'étais tout à l'heure au café de Paris, tout près d'une table où il y avait de ces messieurs qui veulent la guerre, qui sympathisent avec les insurgés de tous les pays.

MADAME DUPUIS.

Mon Dieu! qu'ils aillent les rejoindre.

ARTHUR.

Qui sont pour les peuples contre les tyrans.

MADAME DUPUIS.

C'est-à-dire, qui ne demandent que l'anarchie et le pillage.

ARTHUR.

C'est cela.

MADAME DUPUIS.

Leurs vociférations soi-disant patriotiques ne sont autre chose que de l'envie contre tout ce qui a de la fortune, contre les classes élevées. Depuis

que les nobles nous ont cédé la place, c'est à nous qu'on en veut. Quelle inconséquence! Y a-t-il l'ombre de comparaison à faire? La noblesse n'est qu'une fiction; l'argent est réel.

ARTHUR.

Malheureusement pour ces messieurs, cette réalité-là n'est qu'un rêve.

MADAME DUPUIS.

On assure cependant qu'il y en a parmi eux qui ne manquent pas d'une espèce d'aisance.

ARTHUR.

Alors ce sont des ambitieux.

MADAME DUPUIS.

Il faut le croire. Ils ont beau déguiser cela sous des grands noms d'honneur national....

ARTHUR.

L'honneur national est dans le crédit public.

MADAME DUPUIS.

C'est frappant ce que vous dites là.

ARTHUR.

Si la baisse eût continué, mon père pouvait se trouver dans le plus grand embarras.

MADAME DUPUIS.

Mon mari n'était pas trop rassuré non plus. Il est pourtant épouvantable qu'une poignée de factieux puisse donner des craintes aussi sérieuses à des maisons comme les nôtres.

ARTHUR.

Ils veulent nous faire peur des étrangers ! Comme si le premier besoin d'un peuple n'était pas la tranquillité intérieure.

MADAME DUPUIS.

Savez-vous que vous devenez tout-à-fait politique ?

ARTHUR.

On y est bien forcé; le cours de la rente est subordonné à tout cela. Dites-moi donc pourquoi vous mettez ces boucles d'oreilles dès le matin ?

MADAME DUPUIS.

Que vous êtes enfant! Vous ne voyez pas que ce sont des diamans que j'ai fait remonter et que j'essaie. Comme je vais ce soir à la Cour....

ARTHUR.

Vous y êtes bien assidue, ce me semble.

MADAME DUPUIS.

Beaucoup moins que vous dans certaine maison.

ARTHUR.

Quelle certaine maison ?

MADAME DUPUIS.

J'éclaircirai cela; prenez-y garde.

ARTHUR.

Je n'ai rien à craindre; vous pouvez prendre toutes les informations que vous voudrez.

MADAME DUPUIS.

S'il y avait encore un peu de hausse aujourd'hui, me conseilleriez-vous de vendre ?

ARTHUR.

Attendez.

MADAME DUPUIS.

J'ai quelquefois peur. Mon mari n'aurait qu'à découvrir que j'ai des économies et que je les place à son insu.

ARTHUR.

Il ne peut pas s'en douter; ce n'est pas sous votre nom.

MADAME DUPUIS.

Venez donc ce soir au Palais-Royal.

ARTHUR.

Je tâcherai.

MADAME DUPUIS, le forçant à se tourner de côté.

Il s'en irait pourtant sans avoir regardé ma robe.

ARTHUR.

Elle est d'un goût parfait.

MADAME DUPUIS.

Je me ruine; mais que voulez-vous? Il n'y a que nous pour donner de l'éclat à tout ceci; il faut bien s'exécuter.

ARTHUR.

C'est très-politique.

MADAME DUPUIS.

A soixante-quinze centimes de hausse, vous croyez que je ne ferai pas bien de vendre?

ARTHUR.

Il n'y a pas de nouveaux bruits de guerre; pourquoi vous presseriez-vous?

MADAME DUPUIS.

Comme vous voudrez. Mais, je vous en prie, Arthur, venez ce soir.

ARTHUR.

Peut-on vous résister?

(Il lui baise la main et s'en va.)

MADAME DUPUIS, seule.

Soixante-quinze centimes, plus le bénéfice que j'ai déjà fait et le trimestre que j'ai reçu, ce serait assez joli pour de l'argent qui n'avait pas d'emploi.

(On annonce mademoiselle Pitou.)

SCENE III.

MADAME DUPUIS, MADEMOISELLE PITOU.

MADEMOISELLE PITOU.

Bonjour, Henriette.

MADAME DUPUIS.

Bonjour, ma tante. Prenez un siège, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE PITOU.

Volontiers; car je n'en puis plus. Savez-vous que j'ai fini hier ma soixante-neuvième année, et qu'à l'heure où je vous parle, je suis dans ma soixante-dixième.

MADAME DUPUIS.

A vous voir, on ne le croirait jamais.

MADEMOISELLE PITOU.

Ah! ah! c'est bon à dire; mais des événemens comme ceux qui se passent vous avancent bien.

MADAME DUPUIS.

Vous êtes donc toujours carliste?

MADEMOISELLE PITOU.

Toujours, ma nièce. J'ai vécu dans l'amour de nos maîtres, et, si Dieu le permet, j'espère bien y mourir.

MADAME DUPUIS.

C'est on ne peut pas mieux.

MADEMOISELLE PITOU.

Je sais bien que c'est une plaisanterie de votre part; vous êtes sans doute à la mode; vous devez être révolutionnaire.

MADAME DUPUIS.

Révolutionnaire! vous vous trompez beaucoup, ma tante; je vais ce soir à la Cour.

MADEMOISELLE PITOU.

A votre cour; car la nôtre n'est plus en France.

MADAME DUPUIS.

Pauvre tante ! à quoi allez-vous penser? Vos maîtres, comme vous les appelez, sont partis pour jamais.

MADEMOISELLE PITOU.

On a été enchanté de l'abaissement des uns, parce qu'on a espéré prendre leur place; on ne pense pas qu'il y a plus bas des gens qui espèrent aussi prendre la place des autres.

MADAME DUPUIS.

A quoi bon me dites-vous cela? Je n'ai pris la place de personne.

MADEMOISELLE PITOU.

Ma petite dame, ma petite dame, on a beau n'avoir jamais eu d'esprit, l'âge donne de l'expérience; et je vous vois avec peine vous embarquer dans des glorioles qui feront peut-être qu'un jour...

MADAME DUPUIS.

Achevez.

MADEMOISELLE PITOU.

Que de gens j'ai vus triompher, dont on s'est moqué ensuite ! Dieu m'a fait naître marchande; je suis restée marchande tant que mes forces me l'ont permis. Vous êtes riche; eh bien ! qui vous

empêche d'être charitable? Quand la dynastie reviendra, elle n'aura pas de reproche à vous faire, du moins.

MADAME DUPUIS.

Quand la dynastie reviendra! Vous pensez donc qu'elle reviendra?

MADEMOISELLE PITOU.

Belle question! Si vous n'étiez pas révolutionnaire....

MADAME DUPUIS.

Rien ne me paraît plaisant comme votre obstination à m'appeler révolutionnaire. Le mot est affreux.

MADEMOISELLE PITOU.

Quoi! vous ne l'êtes pas?

MADAME DUPUIS.

J'en suis à cent lieues.

MADEMOISELLE PITOU.

Alors c'est donc vrai que ce que vous appelez la cour ne travaille que pour ramener la dynastie?

MADAME DUPUIS.

Pas le moins du monde.

MADEMOISELLE PITOU.

Dans ce cas-là, je ne me trompais pas; vous êtes pour la révolution.

MADAME DUPUIS.

Seulement dans ce qu'elle a de raisonnable.

MADEMOISELLE PITOU.

Je n'y comprends rien. Une révolution raisonnable aurait commencé par rappeler la dynastie. Vous riez. N'est-ce pas que c'est à cela qu'on vise? Vous ne voulez pas en convenir ; mais avec moi, avec votre tante qui ne vit que dans cette espérance-là, si vous en savez quelque chose, dites-le-moi. En effet, pourquoi destituerait-on les gens qui se sont associés pour empêcher le retour de nos maîtres?

MADAME DUPUIS.

Parce qu'un gouvernement ne doit pas permettre qu'il se forme un gouvernement dans le gouvernement.

MADEMOISELLE PITOU.

Ainsi votre gouvernement serait contre la dynastie et contre ceux qui n'en veulent pas! Tenez, ma chère petite, parlons plutôt d'autre chose.

MADAME DUPUIS.

Comment! ma tante, vous ne comprenez pas qu'on puisse se tenir entre les deux extrêmes.

MADEMOISELLE PITOU.

En voilà assez; en voilà assez. Je sais bien qu'on

parle d'un juste-milieu, mais vous entendez bien que je ne m'y laisse pas prendre. Songez donc que j'ai une étoile.

MADAME DUPUIS.

Une étoile!

MADEMOISELLE PITOU.

Oui, ma charmante, une étoile, qu'on voit parfaitement de la fenêtre de ma cuisine; étoile qui n'existe que depuis le départ de la dynastie, et que Dieu a envoyée tout exprès pour rassurer les bons royalistes. Les affaires d'Italie lui ont donné l'éclat d'un soleil. Pourquoi vos ministres, qui ont amené les choses au point où elles sont, cherchent-ils encore à dissimuler ? Qu'ils se déclarent ouvertement ; ils n'apprendront rien à personne.

MADAME DUPUIS.

S'ils se déclaraient dans le sens que vous espérez, ma tante, croyez-vous que la banque, les grands capitalistes, les hautes classes enfin ne s'opposeraient pas à de pareils projets ? Nous avons fait assez de sacrifices à l'ordre de choses actuel pour tenir à le conserver. Savez-vous que, pour ma part, j'ai déjà donné quatre grands bals cet hiver, et que j'en donne encore un après-demain, sans compter tous ceux pour lesquels je me suis laissé

nommer dame-commissaire? S'imaginer après cela que nous consentirions à voir revenir cette noblesse insolente et cupide qui nous a humiliés pendant quinze ans; cette noblesse qui n'a plus de racine nulle part; qui, pour toute prééminence, n'a que des ridicules et des vices! Non, ma chère tante, le peuple des grandes journées ne le souffrirait pas.

MADEMOISELLE PITOU.

Vous parlez des grandes journées, et vous n'êtes pas révolutionnaire!

MADAME DUPUIS.

Non, je ne le suis pas, car je hais la république à la mort; la liberté ne me paraît qu'une niaiserie, et l'égalité me suffoque. Je veux ce que nous avons.

MADEMOISELLE PITOU.

Et qu'est-ce que vous avez, s'il vous plaît? Pourriez-vous me faire l'amitié de me le dire?

MADAME DUPUIS.

Nous avons, ma tante, nous avons d'abord un roi qui ne redoutera pas le jugement de ses contemporains.

MADEMOISELLE PITOU, éclatant de rire.

Ah! un roi qui a des contemporains! Les contemporains d'un roi! Est-ce qu'un vrai roi a ja-

mais eu des contemporains? Un vrai roi n'a que des sujets. Et avec ce roi qui a des contemporains, qu'avez-vous donc encore?

MADAME DUPUIS.

Nous avons la liberté de conscience.

MADEMOISELLE PITOU.

Moi, j'adore le pape.

MADAME DUPUIS.

Vous adorez une créature?

MADEMOISELLE PITOU.

Le pape une créature! y pensez-vous, ma chère? O mon Dieu, où allons-nous? Appeler le pape une créature! Vous êtes dans la voie de la perdition, mon enfant. (On annonce madame Fontaville.) Voilà du monde qui vous arrive, adieu, adieu; je m'en vais. (A part, en s'en allant.) Pauvre petite Henriette! je suis toute tremblante.

(Elle sort.)

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

MADAME DUPUIS, MADAME FONTAVILLE.

MADAME FONTAVILLE, entrant.

Quelle est donc cette dame qui sort?

MADAME DUPUIS.

C'est une ancienne marchande qui se croit

obligée à me rendre une ou deux visites par an. C'est assez ennuyeux, parce qu'il me faut essuyer des conversations de l'autre monde : elle est carliste.

MADAME FONTAVILLE, souriant.

Ne parlons pas de cela, ma chère Henriette. C'est comme solliciteuse que vous me voyez dans ce moment devant vous. Votre bal a toujours lieu après-demain?

MADAME DUPUIS.

Toujours, et j'espère bien que vous y viendrez.

MADAME FONTAVILLE.

Oui, oui, ma bonne amie ; n'ayez pas d'inquiétude.

MADAME DUPUIS.

Ah! à la bonne heure.

MADAME FONTAVILLE.

Mais avouez qu'il est bien singulier que vous en soyez presque à la reconnaissance envers moi de ce que je viens à une fête chez vous.

MADAME DUPUIS.

Je n'en suis pas encore tout-à-fait à la reconnaissance.

MADAME FONTAVILLE.

C'est pire; c'est de l'étonnement. Et je vous demande pourquoi? Parce que votre mari est un

honnête homme qui pense beaucoup à ses intérêts, et que le mien est un honnête homme qui pense beaucoup à son pays.

MADAME DUPUIS.

Sans trop oublier ses intérêts cependant.

MADAME FONTAVILLE.

C'est tout simple; vous devez croire cela. Dans le juste milieu où vous prétendez vous tenir, vous êtes tellement isolée de tout, que vous ne pouvez juger de rien. Prenez bien garde que je ne vous en veux pas, ma chère Henriette; j'approuve toujours qu'une femme pense comme son mari. Je venais vous demander une invitation pour un réfugié italien qui nous était recommandé, et qui est arrivé ces jours-ci.

MADAME DUPUIS.

Un révolutionnaire!

MADAME FONTAVILLE.

Oui, très-révolutionnaire; car il perd 60,000 livres de rentes pour avoir essayé de soustraire son pays à un joug qui était devenu insupportable.

MADAME DUPUIS.

Ils disent tous cela.

MADAME FONTAVILLE.

Personne ne le nierait s'ils avaient réussi. Au surplus, votre ministère y a mis bon ordre.

MADAME DUPUIS.

Mon ministère sait beaucoup de choses que nous ne savons pas.

MADAME FONTAVILLE.

S'il pouvait seulement savoir ce que nous savons.

MADAME DUPUIS.

D'ailleurs, il faut être de bonne foi, ma chère Mélanie; voilà assez de commotions. Je veux pouvoir respirer. Je suis jeune; j'ai de la fortune; on me trouve quelque agrément; je vous avouerai que tout cela me détourne un peu du goût des révolutions.

MADAME FONTAVILLE.

Qui est-ce qui a le goût des révolutions? Nous sommes du même âge; ma fortune est fixe, la vôtre est d'industrie, ce qui m'empêche de les comparer; je n'ai donc pas plus envie qu'une autre de voir compromettre une pareille position. Malheureusement, on peut le craindre à la manière dont on nous mène.

MADAME DUPUIS.

On nous mène au moins aussi bien que les brouillons qui ne s'agitent que pour pouvoir puiser à pleines mains dans le trésor public.

MADAME FONTAVILLE.

Et pensez-vous, ma chère, que vos gens actuels

n'y touchent que du bout des doigts? Mais laissons cela, je vous prie; nous n'avons pas la prétention de nous convertir l'une l'autre, n'est-il pas vrai?

MADAME DUPUIS.

Puisqu'on ne peut plus parler deux minutes de suite sans qu'il soit question de politique, je voudrais au moins, vu votre ancienne amitié, que nous pussions nous entendre sur quelque chose.

MADAME FONTAVILLE.

Moi aussi je le voudrais bien; c'est impossible. Vous avez une confiance aveugle dans ce que vous regardez comme des hommes d'état; vous vous nourrissez de leur crême fouettée; les conversations que j'entends sont si substantielles!

MADAME DUPUIS.

Vous les appelez substantielles parce qu'elles portent à l'irritation.

MADAME FONTAVILLE.

Parce qu'elles portent à la réflexion.

MADAME DUPUIS.

C'est trop triste de réfléchir toujours; ce n'est pas vivre.

MADAME FONTAVILLE.

Répondez-moi donc pour mon Italien.

MADAME DUPUIS.

S'il vient à Paris pour faire des émeutes...

MADAME FONTAVILLE.

Ne dirait-on pas qu'il n'y ait que Paris pour faire des émeutes, et que ceux qui les aiment ne trouveraient pas d'autres endroits pour satisfaire leur goût? Il y a des émeutes dans toute la France, il y en a dans l'Europe entière ; mais il est convenu que celles de Paris sont les seules dont on doive s'effrayer.

MADAME DUPUIS.

Paris est le siège du gouvernement.

MADAME FONTAVILLE.

Dites Paris est le siège d'une coterie qui perd tous les gouvernemens. Les braves n'ont pas plus tôt remporté une victoire, que les intrigans inventent un système pour s'emparer du triomphe. Gare à ceux qui les écoutent, ils sont asphyxiés. Vous en êtes là, ma chère.

MADAME DUPUIS.

Mais pas du tout.

MADAME FONTAVILLE, avec gaieté.

Si fait, si fait. Vous revoudriez toutes les vieilleries à condition de vous y encadrer, vous et les vôtres. Prenez garde que je ne vous blâme pas; chacun va comme il l'entend.

MADAME DUPUIS.

Il ne faut pas rendre les capitalistes plus ridi-

cules qu'ils ne le sont, non plus. Que les nobles viennent à nous, nous les recevrons à bras ouverts. Nous ne sommes pas exclusifs comme eux.

MADAME FONTAVILLE.

Recevez donc mon Italien à bras ouverts; car c'est un jeune homme d'une des premières familles de son pays.

MADAME DUPUIS.

C'est un jeune homme, dites-vous?

MADAME FONTAVILLE.

A peu près de l'âge d'un M. Arthur que j'ai vu plusieurs fois chez vous.

MADAME DUPUIS.

Et d'une naissance illustre! Est-il bien?

MADAME FONTAVILLE.

Il m'a paru grand; il a de bonnes manières; sa figure est noble et ne manque pas d'expression, quoique la nourrice de ma petite ait remarqué qu'il avait les yeux bleus.

MADAME DUPUIS.

Je croyais qu'en général les Italiens étaient bruns.

MADAME FONTAVILLE.

Aussi l'est-il; mais avec des yeux bleus. C'est une bizarrerie.

MADAME DUPUIS.

C'est une grande beauté.

MADAME FONTAVILLE.

Ah!

MADAME DUPUIS.

Quel dommage qu'il ne lui reste plus rien !

MADAME FONTAVILLE.

Je n'ai pas dit cela. Il perd bien soixante mille livres de rentes à peu près; mais ce n'était pas toute sa fortune. Il avait trouvé moyen de réaliser des fonds considérables dont il cherche l'emploi.

MADAME DUPUIS.

Ah! tant mieux. Il faudra le mettre en rapport avec monsieur Dupuis qui se fera un plaisir de le guider.

MADAME FONTAVILLE, regardant la robe qui est sur des sièges.

Voilà déjà votre robe de bal?

MADAME DUPUIS, faisant des mines.

Mon Dieu, non. C'est tout bonnement une robe pour aller ce soir au Palais-Royal. Je ne peux pas m'en dispenser; j'ai été cet hiver à toutes les fêtes qu'on y a données.

MADAME FONTAVILLE.

N'oubliez pas mon Italien, ma bonne amie. Écrivez votre invitation tout de suite.

MADAME DUPUIS.

Est-ce que vous allez vous en charger?

MADAME FONTAVILLE.

Sans doute.

MADAME DUPUIS.

Vous croyez qu'il ne serait pas mieux que je l'envoyasse porter chez lui par un de mes domestiques? C'est plus dans les formes, et les étrangers sont assez susceptibles là-dessus.

MADAME FONTAVILLE.

Prenez donc garde que celui-là est un révolutionnaire, d'où je conclus qu'il doit fort peu se soucier des formes.

MADAME DUPUIS.

Des révolutionnaires comme lui!

MADAME FONTAVILLE.

Sont très-révolutionnaires, ne vous y trompez pas; c'est ce que vous appeliez tout-à-l'heure un brouillon dans toute la force du terme.

MADAME DUPUIS.

J'ai dit un brouillon parce que c'est le premier mot qui m'est venu à la bouche. Il est certain que dans un pays qui est par trop opprimé, on doit être tenté quelquefois de remettre à la raison les gens qui abusent du pouvoir; surtout quand on a du cœur et de l'élévation dans l'ame. Qui est-ce qui ne sait pas cela?

MADAME FONTAVILLE, lui prenant la main avec amitié.

Si vous l'avez su, ma pauvre Henriette, il faut avouer du moins qu'il y a des instans où vous sem-

blez l'oublier. Personne n'est tenu à avoir une mémoire imperturbable.

MADAME DUPUIS.

Que vous êtes méchante !

MADAME FONTAVILLE.

Moi ! oh ! point du tout. D'ailleurs je ne pourrais pas l'être avec vous ; vous n'êtes pas assez forte. Ah ! çà, voulez-vous, oui ou non, me donner cette invitation, ou seulement un imprimé ? je le remplirai chez moi.

MADAME DUPUIS.

En voici trois, quatre, si cela peut vous faire plaisir.

MADAME FONTAVILLE.

Je n'en ai besoin que d'un.

MADAME DUPUIS, d'un ton caressant.

Dites-moi, ma belle, aurons-nous votre mari ?

MADAME FONTAVILLE.

Il viendra avec moi pour vous présenter son proscrit ; et si des affaires l'empêchaient de rester, nul doute qu'il ne soit de retour pour me reconduire.

MADAME DUPUIS.

Chère et bonne Mélanie, combien vous prenez de précautions pour me faire entendre que notre société n'est plus la vôtre !

MADAME FONTAVILLE.

Est-ce nous qui avons rompu? Si vous avez des ministres, nous les gênerions; et c'est encore un souvenir d'amitié que de leur épargner cette contrariété chez vous. Tous les ministres ont la même maladie; il y a des instans où je crois que cela tient aux murs des ministères. A chaque changement, il faudrait peut-être les gratter et les reblanchir, comme on fait pour les écuries. On fait tant de dépenses inutiles; on devrait essayé celle-là.

MADAME DUPUIS.

Sans plaisanterie, tâchez que votre mari reste à ma soirée. S'il ne le fait pas, je ne lui pardonnerai de ma vie.

FRANÇOIS.

Mademoiselle Hortense demande si Madame va s'habiller.

MADAME DUPUIS.

Oui, oui, tout de suite. (A madame Fontaville.) Il ne faut pas que cela vous chasse.

MADAME FONTAVILLE.

Je m'en allais.

MADAME DUPUIS.

A après-demain, donc.

MADAME FONTAVILLE.

A après-demain.

(Elle sort.)

MADAME DUPUIS, seule.

Le monde est vraiment étrange! Pour ma tante, je suis révolutionnaire; pour Mélanie et les siens je vise à l'aristocratie ; et cela tout simplement parce que je tiens à un gouvernement où je vais à la Cour, et sous lequel mon mari fait d'excellentes affaires. C'est-là tout mon juste milieu; je ne donnerais pas un cheveu du reste. Que la France se plaigne d'avoir été trompée, elle a peut-être raison ; mais nous ne sommes pas la France.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME.

LES DEUX SOEURS,

OU

BONNE JOURNÉE FAIT QUI DE FOU SE DÉLIVRE.

PERSONNAGES.

MADAME DELORME.

MADAME DE GENNETINES, sœur de madame Delorme

LÉONIDE, fille de madame Delorme.

M. DE NORMONT.

UN GÉNÉRAL.

FERNAND, fils du général.

MADELAINE, femme de charge chez madame Delorme.

DELPHINE, femme de chambre de madame de Gennetines.

SIMON, domestique de madame de Gennetines.

La scène se passe à la campagne.

(Le théâtre représente un salon.)

LES DEUX SOEURS.

SCÈNE I.

LÉONIDE, MADELAINE.

LÉONIDE.

Ma bonne, maman m'a chargée de savoir si tu n'avais rien oublié de ce qu'elle t'a recommandé hier pour ma tante.

MADELAINE, avec ironie.

Pour madame votre tante la marquise?

LÉONIDE, gaiement.

Oui, ma bonne, pour madame la marquise, ma tante.

MADELAINE.

Elle a amené deux domestiques et une femme de chambre; on pourrait croire que cela doit lui suffire pour son service; màis ce n'est qu'un embarras de plus pour nous. La singulière maîtresse et la sotte femme de chambre!

LÉONIDE.

Ah! ma bonne, ma bonne! maman ne veut pas qu'on parle de ma tante.

MADELAINE.

Qu'est-ce que cela prouve? que Madame pense

comme nous. Madame nous a-t-elle jamais défendu de parler d'elle ?

LÉONIDE.

Maman a toujours vécu à la campagne, elle en a tous les goûts; ma tante, c'est différent. Son premier mari lui a laissé une grande fortune; le second lui a donné un titre. Isolée maintenant, elle vient nous voir après quinze ans de séparation. Ses habitudes ne sont pas les nôtres; nous lui devons bien un peu de complaisance.

MADELAINE.

Sans doute, si elle voulait avoir la même complaisance pour nos habitudes. En bonne conscience, Mademoiselle, croyez-vous que madame la marquise puisse se plaire à la campagne ?

LÉONIDE.

Elle n'en sait rien elle-même. Je crois que c'est un essai qu'elle a voulu faire. Personne, à ce qu'il paraît, ne passe plus l'été à Paris; la marquise croirait se manquer à elle-même d'y rester. Avant d'acheter une terre, elle a pensé à nous pour faire l'expérience de la vie de campagne. C'est du moins ce que j'ai cru deviner.

MADELAINE.

Ainsi c'est nous qui devons subir l'expérience.

LÉONIDE.

De la patience, ma bonne, de la patience. Outre

ce que maman t'a recommandé hier au soir, aie soin de faire placer ce canapé près de la cheminée et de préparer un bon feu. Ma tante se plaint du froid.

MADELAINE.

Dans les premiers jours de septembre, par le plus beau soleil du monde! On obéira, Mademoiselle, on obéira. Mais quand nous nous retrouverons entre nous, nous serons tous bien heureux.

LÉONIDE, à part, en s'en allant.

Pour cela, c'est bien vrai.

SCÈNE II.

MADELAINE, ET UN PEU APRÈS SIMON.

MADELAINE, seule.

Nous serons bien heureux, oui, si madame la marquise n'a pas troublé l'accord de la maison avant son départ. J'ai peur qu'elle n'ait pour mademoiselle Léonide des vues qui ne s'accorderaient pas avec des arrangemens que je crois arrêtés; mais Madame est si raisonnable et si ferme dans ses volontés, tout en paraissant céder toujours, que cela ne laisse pas que de me rassurer. (A Simon qui entre.) Vous voilà à propos, monsieur

Simon ; aidez-moi un peu à pousser ce canapé auprès de la cheminée.

SIMON.

Avec plaisir, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE.

C'est pour votre maîtresse, au moins ; sans cela je n'aurais pas osé vous le demander. Est-ce que chez vous, à Paris, elle est toujours couchée comme ici ?

SIMON.

Madame ne s'occupe jamais, de façon que pour faire quelque chose elle change de place à chaque instant ; elle va, elle vient, elle s'assied sur un siége, et puis sur un autre ; elle essaie des chiffons ; elle se mire dans toutes les glaces. Ici vos glaces sont trop élevées ; voilà à coup sûr pourquoi elle reste couchée sur un canapé.

MADELAINE.

Et que ce soit la sœur de madame !

SIMON.

Oui. N'est-ce pas que c'est drôle ? Votre maîtresse qui me paraît une personne si sans façon, si peu coquette.

MADELAINE.

Ah dam ! pour mener une maison comme celle-ci, on n'a pas le temps de perdre du temps.

SIMON.

C'est vrai qu'elle est bien menée, votre maison. Dans mon pays, il y a aussi des châteaux, mais il s'en faut qu'ils soient tenus et qu'on y ait tout à discrétion comme ici. Pas moins, je parierais bien que madame la marquise ne s'y plaira pas long-temps.

MADELAINE.

Elle regrettera bientôt les amis, les connaissances qu'elle a laissés à Paris.

SIMON.

Oh! pardine, oui, regretter ses amis, ses connaissances! Ça lui dure long-temps. Elle en change tous les quinze jours.

MADELAINE.

Vous badinez!

SIMON.

Que voulez-vous? pour peu qu'elle croie apercevoir dans un homme qui vient chez nous de quoi faire un troisième mari, la voilà qui ne pense plus qu'à ça. Elle le cajole, elle lui chuchotte je ne sais quoi; on dirait que c'est une affaire bâclée, tant ils paraissent bien ensemble. Mais, comme elle voudrait faire cette folie-là le plus raisonnablement possible, elle calcule. Alors, de son côté, le monsieur calcule aussi; c'est assez juste. Quelque bien

conservée que se prétende une femme, ce n'est toujours qu'une femme conservée, et un monsieur qui a un peu de délicatesse ne l'épouse pas pour rien; de sorte qu'il ne revient plus, et c'est un autre.

MADELAINE.

Il n'y a que Paris pour tout ça. En attendant que je sois marquise aussi, moi, je vais toujours faire du feu.

SIMON.

Si vous voulez, mademoiselle Madelaine, j'irai vous chercher du bois?

MADELAINE.

Ah! par exemple, monsieur Simon.

SIMON.

N'avez-vous pas peur que ça ne me donne trop de mal?

(Il sort.)

MADELAINE.

C'est jeune, ma foi! je le laisse faire. Pour celui-là, si on lui a défendu de parler de sa maîtresse, on ne peut pas dire qu'il soit obéissant.

SIMON, apportant tout ce qu'il faut pour faire du feu.

Ai-je été long-temps?

MADELAINE.

Assurément non. Mais dites-moi donc un peu,

monsieur Simon, tous les jeunes gens de Paris sont-ils aussi complaisans que vous pour les vieilles femmes ?

SIMON.

Les femmes qui veulent bien avoir leur âge, moi je les adore. On n'est pas obligé de penser comment on leur parlera pour ne pas leur dire ce qu'on pense. Quand mademoiselle Delphine, notre femme de chambre, a son bonnet avec des rubans roses, il faut que je lui trouve quinze ans. Je ne lui trouve que des rubans roses. Mais allez donc lui conter ça.

MADELAINE.

Elle se fâcherait ?

SIMON.

Bien mieux, c'est que ça fâcherait Madame. Madame, qui se donne quarante ans qui en valent au moins quarante-cinq, ne voudrait pas qu'on trouvât vieille une femme de chambre qui en a trente-trois ou trente-quatre.

SCENE III.

MADELAINE, SIMON, DELPHINE.

DELPHINE.

Où avez-vous donc les oreilles, Simon ? Madame vous a sonné deux fois.

SIMON.

Je n'ai pas entendu; ce n'est pas extraordinaire. A la campagne, on est d'un côté, on est d'un autre. Et puis il y a tant de sortes de bruits.

DELPHINE.

En voilà assez. Allez vitement au potager, vous demanderez une bonne poignée de cerfeuil que vous m'apporterez.

(Simon s'en va.)

MADELAINE.

Est-ce que votre dame a quelque chose, mademoiselle Delphine?

DELPHINE.

Non, mais elle se sert souvent de cerfeuil; c'est très-rafraîchissant. Mon Dieu, mademoiselle Madelaine, que j'ai donc eu de peine ce matin pour avoir ma crême! J'avais pourtant dit que je voulais la trouver tous les jours à huit heures sur la table de l'office.

MADELAINE.

C'est qu'on est pas mal sens dessus dessous aujourd'hui à cause de la lessive.

DELPHINE.

On ne fait pas la lessive avec de la crême. Pour peu que je ne prenne pas mon café aussitôt que je suis levée, je puis compter sur une migraine atroce

pour toute la journée. Veillez à cela, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE.

Il me faut veiller à tant de choses depuis que vous êtes ici, que, quand je perdrais un peu la tête, il ne faudrait pas m'en vouloir.

DELPHINE.

Sans vous en vouloir, madame la marquise serait très-fâchée que son monde ne trouvât pas chez sa sœur tout ce dont nous avons besoin.

MADELAINE.

Il me semble que jusqu'ici on ne vous a rien refusé.

DELPHINE.

Parce qu'il y a une foule de choses dont on ne vous parle pas; on sait que ce serait inutile. Je n'ai pas de lit de plumes, par exemple.

MADELAINE.

Ni moi non plus.

DELPHINE.

C'est possible; mais quand on y est accoutumé, c'est une grande privation. J'ai aussi la porte de ma chambre qui bat continuellement, et qui m'empêche de dormir toute la nuit.

MADELAINE.

Je dirai au domestique de l'arranger.

DELPHINE.

Ce garçon qui sert si drôlement ?

MADELAINE.

Oui.

DELPHINE.

Ce n'est pas ce garçon-là qu'il faut ; c'est un serrurier. Au surplus, en parlant de ce garçon, vous lui direz que madame la marquise n'entend pas que ses chevaux soient mis dans la même écurie que les vôtres, et que, s'il n'y a pas d'autre endroit, on ait à les laisser dans la grange où son cocher les a établis.

MADELAINE.

On doit rentrer du fourrage demain ou après-demain.

DELPHINE.

Cela est fort égal à madame la marquise, qui n'a pas envie de perdre des chevaux qui lui ont coûté plus de quatre mille francs. C'est comme son cocher qu'on a été loger je ne sais où. Pourquoi ne pas l'avoir mis dans notre corridor ? On y a bien mis Simon. Un cocher est plus à considérer qu'un valet de pied.

MADELAINE.

On l'a logé là pour qu'il fût plus à même de ses chevaux.

DELPHINE.

Ce n'est pas une raison ; ce n'est pas une raison du tout, mademoiselle Madelaine.

SIMON.

Voici votre cerfeuil. Je viens de rencontrer monsieur le vicomte, qui m'a demandé où vous étiez.

DELPHINE.

Quel ennuyeux homme pour me harceler toujours !

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SIMON, MADELAINE.

SIMON.

Comprenez-vous ce qu'elle veut faire entendre par-là, mademoiselle Madelaine ?

MADELAINE.

Ma foi ! non.

SIMON.

Elle veut faire entendre que monsieur le vicomte la harcelle, la tourmente parce qu'il est amoureux d'elle.

MADELAINE.

Ah ! bah !..... C'est peut-être une bêtise que je

vais vous dire; mais monsieur le vicomte, j'avais cru un moment que c'était pour votre dame.

SIMON.

Parce qu'elle l'a amené avec elle? Cela ne signifie rien. Madame ne peut pas se passer de quelqu'un qui l'admire, qui la traite en jolie femme. Elle a eu peur de ne pas trouver cela à la campagne, et à tout hasard elle a pris le vicomte. Je ne crois pas que ce soit autre chose. Le vicomte a plus de cinquante ans; songez donc. Après tout, je n'en sais rien.

MADELAINE.

Les vicomtes, c'est comme les marquis, c'est noble?

SIMON.

Si vous voulez.

MADELAINE.

C'est qu'un noble ne peut pas faire l'amour à une femme de chambre, ce me semble.

SIMON.

De l'amour comme ça, tout le monde peut le faire; ce n'est pas fatigant. C'est de l'appeler méchante, de lui pincer un peu les bras, de la tirer par son tablier, de lui faire des niches, des espiégleries, pour avoir l'air d'un jeune homme. Mais la preuve que ce n'est pas sérieux, c'est que notre cocher est le premier à en rire avec elle.

MADELAINE.

Votre cocher?

SIMON.

Mais sans doute.

MADELAINE.

Est-ce que?....

SIMON.

Ça saute aux yeux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE GENNETINES, M. DE NORMONT.

MADAME DE GENNETINES.

Décidément, Madelaine, je finirai par croire que Simon vous fait la cour.

MADELAINE.

M. Simon est trop poli, Madame, pour se moquer de moi à ce point-là.

(Elle sort avec Simon.)

MADAME DE GENNETINES.

Vous trouvez donc, en vérité, que j'ai meilleur teint qu'à Paris?

M. DE NORMONT.

C'est-à-dire qu'il n'y a pas de comparaison.

MADAME DE GENNETINES.

Je le trouve aussi. Dans le fait, il faut bien

qu'il me serve à quelque chose d'être venue à la campagne. Je l'ai toujours eue en horreur. Mais il y avait un siècle que je n'avais vu madame Delorme. J'ai beau faire, c'est ma sœur, sa fille est ma nièce; j'ai voulu essayer si je pourrais m'accoutumer à vivre en famille. Je crains que non. Madame Delorme est si nulle!

M. DE NORMONT.

Elle ne m'a pas fait cet effet-là.

MADAME DE GENNETINES.

C'est que vous ne voulez pas en convenir. Madame Delorme n'a jamais été qu'une très-honnête femme; voilà absolument tout. Elle a fait le bonheur de M. Delorme; il y avait bien quelque mérite à cela, car moi je l'aurais jeté par la fenêtre. Mais puisqu'elle était devenue veuve, ne pouvait-elle pas prendre un peu plus d'essor? Elle n'a qu'une fille, et toute sa prétention est d'en faire une femme de ménage comme elle.

M. DE NORMONT.

Il ne faut rien dire de la petite, elle est très-gentille.

MADAME DE GENNETINES.

Gentille comme un enfant qui dit tout ce qui lui passe par la tête; mais ce n'est pas élevé, ça n'a aucune idée du monde.

M. DE NORMONT, souriant.

Mon neveu la formera.

MADAME DE GENNETINES.

Elle est encore d'âge, Dieu merci!

M. DE NORMONT.

Je suis étonné que, depuis huit jours que nous sommes chez madame votre sœur, vous ne lui ayez pas encore dit un mot de mon neveu.

MADAME DE GENNETINES.

Réfléchissez donc que, quoique sœurs, nous sommes presque étrangères l'une à l'autre. Depuis mon premier mari, c'est tout au plus si je l'ai vue trois fois. C'est comme une nouvelle connaissance que nous faisons ensemble.

M. DE NORMONT.

Votre petite espiègle de nièce est si bien l'affaire d'Arthur !..... Cette terre est d'un grand rapport ?

MADAME DE GENNETINES.

Ma sœur pourrait y vivre noblement.

M. DE NORMONT.

Et vous ne croyez toujours pas que ce jeune Fernand, qui vient si souvent ici, ait des vues sur mademoiselle Léonide?

MADAME DE GENNETINES.

Lui, ô ciel! il en est à cent lieues. C'est un

jeune homme très-distingué, qui aime l'esprit, qui aime la grace, qui me plaît beaucoup.

M. DE NORMONT.

Vous savez ce que c'est que l'amour?

MADAME DE GENNETINES.

Si je le sais!

M. DE NORMONT.

Il ne faut qu'un moment.

MADAME DE GENNETINES.

Mais quelle folie! je ne pense pas du tout à ce jeune homme.

M. DE NORMONT.

Ce n'est pas cela que j'entends non plus; mais il pourrait penser à Léonide.

MADAME DE GENNETINES.

Il l'a vue venir au monde.

M. DE NORMONT.

Enfin je désirerais que vous parlassiez à madame votre sœur.

MADAME DE GENNETINES.

Je lui parlerai, soyez sans inquiétude.

M. DE NORMONT.

Plus tôt que plus tard.

MADAME DE GENNETINES.

Faut-il tout vous dire? Je vous avouerai que dans sa rusticité ma sœur m'impose un peu.

M. DE NORMONT.

C'est singulier. Vous êtes son aînée pourtant.

MADAME DE GENNETINES.

D'où le savez-vous? Est-ce qu'elle vous paraît plus jeune que moi?

M. DE NORMONT.

Vous avez le privilège de paraître plus jeune que tout le monde; ainsi ce n'est pas cela.

MADAME DE GENNETINES.

Oui, tâchez de vous excuser par des fadeurs. Madame Delorme a un gros teint, la marche lourde, des mains ignobles. Il faut une grande sagacité pour distinguer la différence d'âge imperceptible qu'il peut y avoir entre nous deux.

M. DE NORMONT.

Voilà une querelle qui va tout-à-fait changer le sujet de notre conversation.

MADAME DE GENNETINES.

Ce n'est point une querelle. Je vous remercie, au contraire, d'avoir voulu me donner une leçon dans le cas où j'aurais pu me croire un peu plus aimable que madame Delorme.

SCENE VI.

MADAME DE GENNETINES, M. DE NORMONT, MADAME DELORME, LÉONIDE.

MADAME DELORME.

Ma sœur, je viens vous demander si vous voulez que je fasse servir le déjeuner.

MADAME DE GENNETINES.

Nous sommes à vos ordres, ma sœur.

LÉONIDE, à M. de Normont, qui veut lui baiser la main.

Monsieur, ne me prenez pas les mains; je viens de toucher de l'absinthe.

M. DE NORMONT.

Et pourquoi faire touchez-vous de l'absinthe, s'il vous plaît?

LÉONIDE.

Pour en donner à la mère d'un petit garçon qui a des vers.

MADAME DE GENNETINES.

Nous n'avions pas besoin de connaître la maladie de ce petit garçon, ma chère Léonide.

LÉONIDE.

Ma tante, monsieur de Normont veut toujours tout savoir.

MADAME DE GENNETINES.

Il est vrai que c'est assez sa prétention.

MADAME DELORME.

Va, Léonide, donner ordre à ce que l'on serve le déjeuner tout de suite.

M. DE NORMONT.

Je vais l'accompagner. (Bas à madame de Gennetines.) Tâchez donc de trouver moyen de dire un mot de mon neveu.

(Il sort avec Léonide.)

SCENE VII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME.

MADAME DE GENNETINES.

Vous n'avez donc pas de sonnettes dans votre maison, ma sœur?

MADAME DELORME.

Pardonnez-moi, ma sœur. Dans ma chambre, que je vous ai cédée, il y en a. Léonide en a dans la sienne. C'est une précaution pour la nuit; car dans le jour les domestiques sont si éparpillés.

MADAME DE GENNETINES.

Comme les miens ne s'éparpilleront pas, j'ai toujours pris sur moi de faire demander votre serrurier. Il faut d'ailleurs des verrous à ma chambre; il en faut à mon cabinet. Delphine a aussi

quelque chose à faire chez elle. Je n'ai jamais vu de château en si mauvais état que le vôtre.

MADAME DELORME.

Grace pour mon pauvre château!

MADAME DE GENNETINES.

J'ai dit aussi qu'on fît venir de la ville votre tapissier. Vous n'avez de bourrelets ni à vos portes ni à vos fenêtres. Je m'étonne vraiment que vous ne soyez pas perclue de rhumatismes.

MADAME DELORME.

Tout ferme parfaitement.

MADAME DE GENNETINES.

Pour vous. Apparemment nous ne sommes pas de même nature.

MADAME DELORME.

Nous sommes au moins de la même famille; c'est ce qui me console.

MADAME DE GENNETINES.

Moi, je m'en étonne quelquefois, tant il y a de différence dans nos goûts.

MADAME DELORME.

Qu'importe! si nous sommes heureuses chacune à notre manière.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce que vous êtes heureuse?

MADAME DELORME.

Et vous, ma sœur ?

MADAME DE GENNETINES.

Il me faut du monde, de la société, des gens qui parlent.

MADAME DELORME.

J'ai tout cela.

MADAME DE GENNETINES.

Où c'est-il donc ?

MADAME DELORME.

Dans mon voisinage. Vous connaissez déjà M. Fernand ; vous verrez son père aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES.

Est-il aussi bien que son fils ?

MADAME DELORME.

C'est un général.

MADAME DE GENNETINES.

Il y a tant d'espèces de généraux ! A-t-il de bonnes manières ? est-ce un homme de bonne compagnie ?

MADAME DELORME.

Vous en jugerez.

MADAME DE GENNETINES.

Eh bien ! et les autres ?

MADAME DELORME.

Les autres viendront à leur tour ; je n'ai pas voulu vous accabler tout d'un coup.

MADAME DE GENNETINES.

Vous avez eu tort. Accablez-moi au contraire, je ne demande pas mieux. Il me semble que je suis bonne à montrer.

MADAME DELORME.

Je ne puis pas avoir vingt personnes ici tous les jours.

MADAME DE GENNETINES.

Pourquoi cela ? C'est le seul agrément de la campagne. La première fois que j'irai à la ville, je tâcherai de vous avoir votre évêque. Il se trouve être de ma connaissance, et on dit qu'il aime assez à dîner dans les environs.

MADAME DELORME.

Ah ! je vous en prie, ma sœur, ne m'engagez pas dans des liaisons qu'on ne peut plus rompre ensuite, si on le désire. Je reçois mon curé, c'est déjà bien assez ; et encore est-ce à condition qu'il ne me parlera pas comme à une ouaille. Mais des évêques, qui est-ce qui peut les empêcher de parler comme ils veulent ?

MADAME DE GENNETINES.

Il est singulier, madame Delorme, que moi qui ai fait quatre-vingts lieues pour venir vous voir, je ne puisse rien obtenir de vous. Quelle tentation voulez-vous que cela me donne pour revenir ?

MADAME DELORME.

Si nous devions toujours rester ensemble, madame de Gennetines, je m'efforcerais de me plier à vos habitudes; mais quand vous m'aurez quittée, qu'est-ce que je ferai de tout ce monde que vous m'aurez amené?

MADAME DE GENNETINES.

Vous me le conserverez.

SCÈNE VIII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME, MADELAINE.

MADELAINE.

Mon Dieu, Madame, venez bien vite. Ne voilà-t-il pas notre Pierre et le cocher de madame la marquise qui se battent ensemble.

MADAME DELORME.

Je vais aller voir ce que c'est.

(Elle sort.)

MADAME DE GENNETINES, à Madelaine qui va pour suivre sa maîtresse.

Restez donc, Mademoiselle. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Une maison singulièrement tenue! Bien m'a pris d'amener un cocher robuste.

MADELAINE.

Par bonheur, notre Pierre le vaut pour le moins.

MADAME DE GENNETINES.

Comment, Mademoiselle, est-ce que vous approuveriez votre paysan, par hasard?

MADELAINE.

Je suis bien sûre que ce n'est pas lui qui a commencé.

SCÈNE IX.

MADAME DE GENNETINES, FERNAND, MADELAINE, ET UN PEU APRÈS, DELPHINE.

MADAME DE GENNETINES.

Monsieur Fernand, savez-vous que nous avons la guerre civile ici?

FERNAND.

Rassurez-vous, Madame, je suis arrivé au moment de la pacification. L'ordre le plus parfait règne dans la basse-cour.

DELPHINE, accourant.

Madame, Madame, ils ont à moitié tué ce pauvre Baptiste.

FERNAND.

Mais non, il n'a reçu qu'un coup un peu fort dans la mâchoire. Ce Pierre est un diable.

DELPHINE.

Dites que c'est un scélérat, Monsieur.

MADELAINE.

Notre Pierre un scélérat! Je m'en vais; il y a des choses qu'on ne peut pas entendre.

(Elle sort.)

MADAME DE GENNETINES.

Je ne m'attendais guère, en venant chez ma sœur, à y voir assassiner mes gens.

DELPHINE.

Si Madame voulait aller dans la chambre de Baptiste, ça le tranquilliserait.

MADAME DE GENNETINES.

A-t-il du sang?

DELPHINE.

C'est cent fois pis, Madame; le dessous de son œil est déjà tout noir.

MADAME DE GENNETINES.

Que voulez-vous que j'y fasse? Cela regarde le chirurgien.

DELPHINE.

Madame lui donnerait des paroles de consolation, et les paysans du moins n'oseraient plus se moquer de lui.

MADAME DE GENNETINES.

Je suis extrêmement nerveuse, monsieur Fernand; que me conseillez-vous?

FERNAND.

De ne pas vous déranger. Madame votre sœur, qui est si bonne, est auprès de lui.

MADAME DE GENNETINES.

Mais je ne veux pas que vous me croyiez moins bonne que ma sœur. Elle est plus aguerrie que moi, cela ne se donne pas. Ranimez ce feu, Delphine, et vous irez me chercher un châle. Je suis si bouleversée ! (Elle se regarde dans une glace.) Voyez plutôt, monsieur Fernand, si je n'ai pas l'air d'une morte.

FERNAND.

Vous êtes comme à votre ordinaire.

MADAME DE GENNETINES, minaudant.

Voulez-vous dire que j'ai toujours l'air d'une morte ?

FERNAND.

Je vous le dirais que vous ne le croiriez pas.

MADAME DE GENNETINES.

Il est certain que je suis trop impressionnable.

DELPHINE.

Madame ne viendra donc pas voir Baptiste ?

MADAME DE GENNETINES.

Il me semblait vous avoir déjà dit que non. (Delphine sort.) Voilà l'inconvénient d'avoir des basses-cours près d'un château ; je ne conçois pas cette manie-là. Aussitôt que vous avez une basse-

cour, il vous faut des paysans pour la conduire; et je ne connais rien de plus exécrable que cette engeance-là.

(Delphine rentre.)

DELPHINE.

Voilà le châle de Madame.

MADAME DE GENNETINES.

Ne le pliez pas tant, il m'enveloppera davantage. Vous serrerez aussi un peu la coulisse de mon bonnet. (Après avoir obéi à sa maîtresse, Delphine s'en va. Madame de Gennetines s'étend sur le canapé.) Tout ce qui est scène me fait froid. Je suis très à plaindre d'être comme cela. Mais, dites-moi, n'est-ce pas aujourd'hui que monsieur votre père doit nous faire une visite?

FERNAND.

Oui, Madame.

MADAME DE GENNETINES.

J'ai très-grande envie de le connaître pour juger s'il répondra à l'idée que vous m'avez donnée de lui.

FERNAND.

Je ne crois pas vous en avoir beaucoup parlé.

MADAME DE GENNETINES.

Non, mais il est tout naturel de penser que le père d'un jeune homme aussi distingué que vous doit être un homme fort remarquable.

FERNAND.

Nous n'avions guère vécu ensemble avant la mort de ma pauvre mère.

MADAME DE GENNETINES.

Vous avez été militaire pourtant. Vous n'étiez pas sous les ordres de monsieur votre père?

FERNAND.

Non, Madame. Il a toujours craint que l'indulgence paternelle ne nuisît à mon apprentissage de soldat.

MADAME DE GENNETINES.

Je comprendrais cela pour beaucoup de jeunes gens; mais quand on a le bonheur d'avoir un fils comme vous, c'est être bien rigoureux. Vous ne me dites peut-être pas tout. Le rôle de mentor est parfois gênant, et un grand garçon à qui il faut donner l'exemple, quand en est soi-même un vert galant..... Mais de quoi vais-je me mêler? Vous aimiez beaucoup votre mère? Je sais que vous l'avez perdue il y a trois mois. On dit que c'était une personne parfaite.

FERNAND.

C'était la meilleure amie de madame votre sœur; c'est faire son éloge en deux mots.

MADAME DE GENNETINES.

De bonne foi, madame Delorme peut donc plaire

à quelqu'un? Ne vous étonnez pas de ma question. Je disais tout à l'heure à M. de Normont que, quoique sœurs, c'est tout au plus si nous nous connaissions. Elle me paraît avoir si peu de liant dans le caractère.

FERNAND.

Vous disiez fort bien; vous ne la connaissez pas.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne lui en fais pas un crime; ce n'est pas sa faute. N'ayant jamais été jolie, elle n'a pas reçu de ces louanges, de ces complimens qu'on a la sottise de n'accorder qu'à la figure, mais qui n'en adoucissent pas moins singulièrement toutes les habitudes d'une femme. Et puis je crois qu'elle aime un peu l'argent.

FERNAND.

Madame Delorme! c'est la providence de ce pays.

MADAME DE GENNETINES.

Ce qui me faisait dire cela, c'est que pour une providence je la trouve bien misérablement meublée. Il n'y a rien de comfortable chez elle; pas seulement une glace à pied. Je ne l'ai pas surprise; elle savait que je devais venir ici; elle aurait dû s'informer de ce qu'il est indispensable d'avoir,

quand on reçoit quelqu'un qu'on a intérêt de bien recevoir.

FERNAND.

Madame la marquise, nous autres, gens de campagne, nous sommes de singulières gens; quand nous traitons nos amis comme nous voudrions être traités chez eux, nous ne croyons pas qu'il puissent demander davantage.

MADAME DE GENNETINES.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue, monsieur Fernand, que, par ma position dans le monde, je puis être fort utile à l'établissement de Léonide; que par conséquent les égards qu'on me montrerait ne seraient pas tout-à-fait en pure perte. Mon organisation est pitoyable, je le sais bien; je suis trop petite maîtresse; on m'a tant gâtée! Car j'ai été très-jolie; vous ne vous en douteriez pas.

FERNAND.

Mais je suis certain que vous l'êtes encore.

MADAME DE GENNETINES.

Oh! non. J'étais trop sensible; la sensibilité m'a tuée. Il faut que je vous montre un portrait de mon bon temps; il est dans ma chambre; je vais vous le chercher. Vous me direz si vous y retrouvez encore quelque chose. Mes flatteurs prétendent qu'il a l'air fait d'hier; mais je ne les crois pas.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

FERNAND, ET UN PEU APRÈS LÉONIDE.

FERNAND.

Je ne connais rien d'insupportable comme d'avoir affaire à quelqu'un qui ne parle que de soi. On ne sait que dire. Que me veut-elle? et que m'importe sa beauté d'autrefois?

LÉONIDE.

Il paraît que vous vous plaisez beaucoup avec ma tante, monsieur Fernand.

FERNAND.

Beaucoup, c'est le mot. Mais je crois cependant que si elle n'était pas votre tante, je n'aurais pas tout-à-fait autant de patience que j'en ai avec elle.

LÉONIDE.

Pourquoi avez-vous de la patience? qui vous prie d'en avoir? Personne ne vous y force. Tâchez plutôt de lui déplaire. Savez-vous ce qui arrive pendant ce temps-là? C'est que M. de Normont me fait de petites confidences sur un mariage pour moi qui le rendrait le plus heureux des hommes. Il craint bien que vous n'y mettiez quelque obstacle; mais il espère que ma tante trouvera moyen de parer à cela. Et il rit; et il est charmant.

FERNAND.

Comment! parer!

LÉONIDE.

Est-ce que je sais? Ma tante s'imagine qu'elle peut faire de nous tout ce qu'elle voudra; me marier à son M. de Normont, par exemple, et vous épouser après.

FERNAND.

Vous n'y pensez pas, Léonide.

LÉONIDE.

Je suis bien sûre que cela ne se fera pas; mais nous en aurons l'ennui si vous persistez à vouloir lui plaire.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DELORME.

MADAME DELORME.

Où est donc ta tante, Léonide?

FERNAND.

Elle est sortie un instant pour aller me chercher son portrait.

LÉONIDE.

Son portrait! vous voyez bien, monsieur Fernand, que je n'étais pas si loin de la vérité. Son portrait! Est-ce pour vous le donner? Maman ne

veut pas qu'on parle de ma tante, et je vous assure, maman, qu'il faudrait pourtant bien s'entendre un peu.

MADAME DELORME.

Nous nous entendons très-bien.

LÉONIDE.

Si vous saviez ce que m'a dit M. de Normont.

MADAME DELORME.

Il me l'a dit aussi; un mariage pour toi. N'est-ce pas cela?

LÉONIDE.

Je suis contente du moins, parce que vous lui aurez répondu.

MADAME DELORME.

Que j'étais fort honorée; que nous en reparlerions plus tard.

LÉONIDE.

Mais, maman, lui laisser croire que je pourrais l'épouser!

MADAME DELORME.

Je suis mieux instruite que toi. Ce n'est pas pour lui qu'il te demande; c'est pour son neveu.

FERNAND.

Alors, ma chère Léonide, cela devient plus raisonnable.

LÉONIDE.

Pouvez-vous badiner, monsieur Fernand, sur un pareil sujet.

MADAME DELORME.

Fernand me comprend à merveille. Que veux-tu? Que nous allions confier à un étranger ce que nous n'avons pas encore jugé à propos de dire au père de Fernand. Ne devons-nous pas attendre la fin de son deuil? Ma sœur, bien certainement, ne sera plus avec nous à cette époque-là? Je lui écrirai alors; et ce qui ne sera pour elle qu'une nouvelle fort indifférente serait, dans ce moment-ci, un sujet de tourmens continuels.

LÉONIDE.

Ah! maman, je vous y prends.

MADAME DELORME.

Taisez-vous, petite fille.

LÉONIDE.

Et si M. de Normont se croit en droit de me faire la cour pour son neveu?

MADAME DELORME.

Ceci regarde Fernand, ma bonne amie; c'est à lui de répondre.

FERNAND.

J'ai beau me consulter, je ne m'imagine pas que je serais très-jaloux.

LÉONIDE.

Même si je recevais un portrait?

FERNAND.

Oui, pourvu qu'il fût d'autrefois.

SCÈNE XII.

MADAME DELORME, FERNAND, LÉONIDE, MADAME DE GENNETINES.

(Cette dernière s'arrête un instant à la porte, et cache une miniature qu'elle tient à la main.)

MADAME DE GENNETINES.

Je vous croyais à table.

MADAME DELORME.

Sans vous, ma sœur.

MADAME DE GENNETINES.

Contrariée comme je le suis, ce n'est pas ce que je mangerai qui vaut la peine de changer de place.

MADAME DELORME.

Qu'est-ce donc qui vous contrarie?

MADAME DE GENNETINES.

Tout, ma sœur. Et quand il n'y aurait que de voir mes gens assassinés par les vôtres.

MADAME DELORME.

L'accident de votre cocher n'aura aucune suite.

MADAME DE GENNETINES.

Excepté pour le paysan qui s'est battu contre lui, car je viens de lui faire signifier son congé par ma femme de chambre.

MADAME DELORME.

Vous êtes plus prompte que moi à faire signifier des congés.

MADAME DE GENNETINES.

Il me semble que c'est une satisfaction qui m'est bien due. Je déjeunerai ici. Mon domestique me mettra une petite table, et vous m'enverrez ce que vous voudrez.

MADAME DELORME.

A la bonne heure.

(Elle va pour sortir avec Fernand et Léonide.)

MADAME DE GENNETINES.

J'espère que vous n'allez pas me laisser toute seule, et que quelqu'un au moins restera avec moi. J'aurais l'air d'être en pénitence.

LÉONIDE.

Voulez-vous qu'on vous envoie M. de Normont?

MADAME DE GENNETINES.

Non, ma chère amie. Que voulez-vous que je dise à M. de Normont? Quand on ne mange pas, on aime à avoir à qui parler. Si M. Fernand veut me tenir compagnie...

LÉONIDE, bas, avec humeur.

C'est cela.

FERNAND.

Je suis trop heureux, Madame, de la préférence que vous voulez bien m'accorder.

LÉONIDE, bas à Fernand.

Monsieur Fernand, songez-y sérieusement; si vous ne trouvez pas moyen de vous fâcher avec ma tante, je me fâcherai avec vous.

MADAME DELORME.

Viens, Léonide. Ma sœur, je vais vous envoyer votre domestique.

(Elle sort avec Léonide.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE GENNETINES, FERNAND, UN PEU APRÈS, SIMON.

MADAME DE GENNETINES.

Vous aimez beaucoup ma sœur, monsieur Fernand; mais la trouvez-vous absolument ce qu'elle devrait être avec moi? Elle me traite comme un enfant qui a des caprices et qu'on ménage par indulgence. Je lui dis que je veux déjeuner dans cette pièce; elle me répond qu'elle va m'envoyer mon domestique préparer mon couvert, sans insister davantage pour me faire changer d'avis.

FERNAND.

C'est embarrassant. Vous lui avez fait entendre que tout vous contrariait.

MADAME DE GENNETINES.

Tout ce qui est contrariant. J'ai quitté Paris, parce que, dans des circonstances comme celles-ci, il est du plus mauvais air d'y rester continuellement; on ne devrait même pas s'y montrer du tout; mais je n'étais pas embarrassée de savoir où j'irais. J'ai choisi la maison de ma sœur; et sans m'attendre à y être traitée comme une divinité, je croyais devoir y compter pour quelque chose; que ce serait une occasion pour madame Delorme de sortir un peu de ses habitudes, et même qu'elle mettrait quelque vanité à ne pas trop me cacher à tous les yeux. Au lieu de cela, elle se contente de me donner le vivre et le couvert. En vérité, ce n'était pas la peine de faire un voyage aussi fatigant.

(Simon entre et prépare une table.)

FERNAND, prenant la miniature que madame de Gennetines a placée sur la cheminée.

C'est le fameux portrait?

MADAME DE GENNETINES.

Il est coiffé à faire horreur.

FERNAND.

Je ne prends garde qu'à la figure qui est charmante.

MADAME DE GENNETINES.

C'est un témoin de ce que j'ai été.

FERNAND.

Vous n'aimez pas la flatterie?

MADAME DE GENNETINES.

Je l'ai toujours eue en aversion.

FERNAND.

Alors, je n'ose pas vous dire ce que je pense.

MADAME DE GENNETINES.

Dites, oh! dites, monsieur Fernand; de votre part, rien ne peut blesser.

FERNAND.

C'est que ce portrait est encore frappant de ressemblance.

MADAME DE GENNETINES.

J'ai envie de le faire recoiffer à la mode. (Simon approche une table.) Eh! mais, mon Dieu! qu'est-ce que tout cela? des côtelettes, du pâté, des œufs frais, pour une personne qui ne veut prendre que du thé! Il est vrai que vous êtes là, et que vous avez peut-être bon appétit, vous, monsieur Fernand? Simon, dites à Delphine de me faire du thé; rien que du thé noir. Elle en trouvera dans la boîte de Chine qui est sur ma console. (Simon s'en va.) Voulez-vous que je vous serve, monsieur Fernand? Voici une côtelette qui a une mine charmante! C'est dommage de n'avoir pas faim.

FERNAND.

Essayez.

MADAME DE GENNETINES.

Croyez-vous? (Elle prend une côtelette.) Il est certain que d'être à table avec une personne dont l'esprit vous convient, c'est tout autre chose que d'être avec des ennuyeux. Je suis faite pour l'intimité, moi; et voyez un peu quel malheur! Sur deux maris, je n'en ai pas eu un avec lequel j'aie pû complètement sympathiser. Voulez-vous que je vous serve du pâté?

FERNAND.

Si vous en prenez.

MADAME DE GENNETINES.

Je ferai tout ce que vous voudrez; nous sommes si bien! La vie de campagne ne vous ennuie pas?

FERNAND.

Il faut être si riche pour vivre à Paris.

MADAME DE GENNETINES.

Si riche! non; mais il faut de la fortune. Vous me versez du vin, je n'en bois jamais.

FERNAND.

Peut-être cela vous fera-t-il du bien.

MADAME DE GENNETINES.

Je suis sans défense. Allons, à votre santé! Cet imbécile de M. de Normont avait arrangé dans

sa tête que vous deviez être l'amant de Léonide. « Quelle pauvreté ! lui ai-je répondu. Monsieur Fernand, qui a été à même de faire des comparaisons, n'a pas pu s'attacher à une petite fille qui est assez gentille, mais qui n'a aucune éducation, aucun talent. »

FERNAND.

Si elle n'a pas de talens, ce serait sa faute ; car elle a eu bien des maîtres.

MADAME DE GENNETINES.

Elle a eu des maîtres !

FERNAND.

Tous les tableaux que vous voyez ici sont d'elle.

MADAME DE GENNETINES.

Vraiment ! Je ne me connais pas en peinture, malheureusement ; mais la peinture, c'est toujours dans le système de sa mère ; c'est un talent de recluse. Elle n'est pas musicienne ?

FERNAND.

Pardonnez-moi. Elle joue très agréablement de la harpe et du piano.

MADAME DE GENNETINES.

Je n'en ai pas vu dans la maison.

FERNAND.

Comme c'est assez volontiers le matin qu'elle étudie, de peur de vous incommoder, elle les a

fait transporter à l'autre extrémité du bâtiment.

MADAME DE GENNETINES.

Vous m'avouerez que ma sœur est inconcevable de ne pas m'avoir dit un mot de tout cela.

FERNAND.

Vous allez me faire faire une indiscrétion. On vous prépare la surprise d'un concert pour lundi.

MADAME DE GENNETINES.

Y aura-t-il du monde à ce concert?

FERNAND.

Ce sera une véritable fête.

MADAME DE GENNETINES.

Ce que c'est que les cachotteries! Il était possible que je n'eusse rien à mettre pour ce jour-là, et je n'aurais pas eu le temps de faire venir de votre ville ce qui aurait pu me manquer.

FERNAND.

Enfin, vous voilà avertie.

MADAME DE GENNETINES.

Par bonheur, le ciel m'a créée prévoyante, et j'ai apporté de quoi faire face à tout.

SIMON.

Madame, c'est le thé.

MADAME DE GENNETINES.

Dites qu'on le tienne chaud; je n'y suis pas encore.

SIMON.

Je vais changer d'assiettes.

MADAME DE GENNETINES.

Faites ce que je vous dis. Vous voyez bien que nous ne vous avons pas attendu pour changer d'assiettes. (Simon sort.) Il y a des instans où les domestiques sont insupportables. Dites-moi, monsieur Fernand, vous jouez dans ce concert?

FERNAND.

Mais oui.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes donc un virtuose?

FERNAND.

Je ne fais pas manquer ma partie.

MADAME DE GENNETINES.

Vous devez bien faire tout ce que vous faites. Vous êtes si rempli de goût ! Voilà pourquoi on ne me persuadera jamais que vous ayez pu penser à Léonide. Vous n'y avez pas pensé, n'est-ce pas?

FERNAND, à part.

Quel supplice !

MADAME DE GENNETINES.

Vous avez dix ans de plus qu'elle; ce serait ridicule. Grave et raisonnable comme vous le paraissez, je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous prissiez une femme un peu moins jeune que vous.

FERNAND, à part.

C'est trop fort. (Haut, et d'un air contraint.) Je n'y verrais pas d'inconvénient non plus.

MADAME DE GENNETINES.

Donnez-moi de cette compote ; nous allons partager ce biscuit. Une femme aimante...

FERNAND.

Pour vivre seule à la campagne avec un mari, c'est la première condition.

MADAME DE GENNETINES.

Il n'y aurait pas de nécessité de vivre continuellement à la campagne.

FERNAND.

Je vous l'ai dit, Paris me fait peur. Ici, je suis réellement ce que je vous ai paru, très-sage, très-raisonnable; j'ai de l'ordre, de l'économie; aucune folle dépense ne vient me tenter. Mais aussitôt que mon pied a touché le maudit pavé de la capitale, je ne me reconnais plus; je deviens prodigue, bourreau d'argent; je ne sais pas si cent mille francs par an pourraient me suffire.

MADAME DE GENNETINES.

Cent mille francs par an!

FERNAND.

Il ne s'agit pas d'aisance à Paris; il faut de l'éclat.

MADAME DE GENNETINES.

Une maison où il y a une voiture, un nombre de domestiques suffisant...

FERNAND.

C'est comme tout le monde; rien ne vous distingue.

MADAME DE GENNETINES.

Tout le monde n'a pas voiture.

FERNAND.

Tout le monde l'a eue, chacun à son tour. Ce sont les fêtes, les folies, les brillantes assemblées que vous recevez chez vous qui seules peuvent vous soulever de la foule. Une voiture! qu'est-ce c'est qu'une voiture? une voiture est commode pour la personne qui l'a; mais on n'est pas tenu de lui en savoir gré.

MADAME DE GENNETINES.

Je m'étonne qu'il puisse y avoir deux hommes si différens dans le même homme.

FERNAND.

Je le crois bien; je m'en étonne moi-même.

SIMON, apportant le thé.

Le général, qui est dans la salle à manger, demande après monsieur son fils.

FERNAND.

Permettez-vous, Madame, que je vous quitte un instant?

MADAME DE GENNETINES.

Tout le temps que vous voudrez, Monsieur.

FERNAND, à part, en riant.

Mes cent mille francs par an ont fait merveilles.

MADAME DE GENNETINES, se parlant à elle-même.

Cent mille francs par an! Venez donc au milieu des bois pour trouver des jeunes gens qui ne peuvent pas vivre à moins de cent mille francs par an. (A Simon.) Desservez tout cela, et ne laissez que ce qu'il faut pour prendre le thé. Avez-vous vu ce général?

SIMON.

Oui, Madame, c'est un gros papa de général qui a, ma foi, bonne mine. Pour brave, il doit l'être, car ses épaulettes sont fièrement grosses.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce qu'il est en uniforme?

SIMON.

En grande tenue complète, jusqu'au chapeau galonné.

MADAME DE GENNETINES.

A la bonne heure! c'est un homme qui sait vivre. Dépêchez, dépêchez, Simon, et vous irez dire à Delphine de m'apporter tout de suite une autre collerette et mon bonnet à rubans bleus. (Simon va pour sortir.) Vous lui demanderez aussi mon châle blanc.

SIMON.

Oui, Madame.

MADAME DE GENNETINES.

Et d'autres souliers.

SIMON.

Une collerette, un bonnet à rubans bleus, un châle blanc et des souliers.

MADAME DE GENNETINES.

C'est cela. (Simon sort.) Je vois avec un certain plaisir qu'il y a encore des gens pour lesquels une femme titrée n'est pas une personne qu'on croie pouvoir traiter tout-à-fait sans cérémonie. Je ne sais pas si ma sœur en fera la réflexion. Elle est si bornée.

SCENE XIV.

MADAME DE GENNETINES, DELPHINE.

MADAME DE GENNETINES.

Approchez, approchez, Delphine. Je suis fâchée de ne pas vous avoir fait dire de m'apporter mon pot de rouge.

DELPHINE.

Madame en a assez pour le matin.

MADAME DE GENNETINES.

Je n'en ai pas trop ?

DELPHINE.

Non, Madame ; Madame est bien. (Elle aide sa maîtresse à s'habiller.) Ce pauvre Baptiste a la fièvre, tout de même.

MADAME DE GENNETINES.

Puisque j'ai fait congédier ce paysan, ne me rompez pas la tête.

DELPHINE.

C'est qu'il a répondu que Madame n'était pas la maîtresse de le renvoyer.

MADAME DE GENNETINES.

Il a répondu ce qu'il a voulu ; je ne veux pas être tracassée dans ce moment-ci.

DELPHINE.

Ce bonnet est celui qui va le mieux à Madame.

MADAME DE GENNETINES.

Si ma sœur voulait conserver cet homme, je quitterais plutôt la maison.

DELPHINE.

Madame aurait bien ri tout à l'heure. Baptiste ne revient pas que Madame puisse mettre d'aussi petits souliers que ça. C'est extraordinaire dans un cocher ; sa plus grande beauté pour une femme, c'est un petit pied.

MADAME DE GENNETINES.

Tranquillisez ce pauvre garçon, Delphine, et

assurez-le bien que je ferai ce que je dois faire.

DELPHINE.

Il n'en faudra pas davantage pour le guérir.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL, FERNAND.

LE GÉNÉRAL.

Madame la marquise, je n'ai voulu paraître devant vous que sous les auspices de mon fils, pour lequel je sais que vous avez infiniment de bontés.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne fais que lui rendre justice, général ; mais si je me fusse attendue à une visite d'apparat comme celle-ci, je ne me serais pas permis de vous recevoir dans un aussi grand négligé.

LE GÉNÉRAL.

Le fait est, madame la marquise, que, depuis la mort de ma femme, pour éviter de me mettre en noir comme un notaire ou un avocat, je ne quitte plus le harnais militaire.

MADAME DE GENNETINES.

Je suis plus rigoureuse que vous. Dans mes

deux veuvages, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de transiger avec la sévérité de mon costume. Il faut dire que je suis blonde, et que le grand deuil est le fard des blondes.

LE GÉNÉRAL.

C'est tout différent.

FERNAND.

Vous savez, mon père, que j'ai une répétition ce matin pour le concert de lundi.

LE GÉNÉRAL.

Allez, allez, mon fils. Comme c'est en l'honneur de madame la marquise que ce concert doit se donner, je me garderai bien d'y mettre des entraves.

FERNAND, à part, en s'en allant.

Ils pourront parler deuil tout à leur aise.

SCENE XVI.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes toujours en activité, général?

LE GÉNÉRAL.

Oui, Madame, et depuis bien long-temps. J'ai été soldat de la république, sous le premier consul.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes donc républicain?

LE GÉNÉRAL.

Sous le premier consul, le gouvernement avait déjà un chef. D'ailleurs, en entrant dans la carrière, j'ai commencé par me dire : Te voilà soldat, tu dois être passif. Le premier consul est devenu empereur; il le méritait bien, il faut en convenir.

MADAME DE GENNETINES.

Nous lui avons pardonné.

LE GÉNÉRAL.

Un si grand génie! Législateur, conquérant, universel, sans tout le reste. C'était un aigle, c'était un homme à qui rien n'échappait, qui prévoyait les moindres choses. Il faut des siècles pour produire une ame de cette trempe-là.

MADAME DE GENNETINES.

Avec quel feu vous en parlez!

LE GÉNÉRAL.

J'avoue qu'à mes yeux c'était un dieu sur la terre. Aussi me suis-je battu pour lui jusqu'au dernier moment; mais enfin, je ne pouvais pas empêcher la restauration de revenir.

MADAME DE GENNETINES.

Il est fort heureux que vous n'ayez pas pu l'empêcher.

LE GÉNÉRAL.

A vrai dire, dans le premier moment, cela ne me plaisait que jusqu'à un certain point, je ne m'en cache pas, parce qu'on m'avait dit, comme tout le monde le croyait alors, que, par suite d'infirmités assez graves, Louis XVIII allait nous revenir avec un jupon. Diable ! diable ! un jupon ! pensais-je en moi-même, un roi en jupon ! j'ai peur que cela ne fasse un bien mauvais effet. Quand j'ai vu qu'il avait une culotte, j'ai trouvé qu'il pouvait faire un roi tout comme un autre. Et puis l'exil l'avait mûri; il avait médité sur le bonheur de la France; il me donnait de l'avancement. Qu'est-ce que je veux, moi, avant tout? servir mon pays.

MADAME DE GENNETINES.

Prenez-y garde, général; si vous croyez ne devoir servir que votre pays, vous êtes républicain; vous ne vous regardez plus comme le sujet de personne.

LE GÉNÉRAL.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

MADAME DE GENNETINES.

Quoi ! vous vous regardez sujet de ceci, comme vous vous regardiez sujet des rois légitimes !

LE GÉNÉRAL.

Je suis militaire, je suis passif; je suis sujet à être mis à la retraite par ceci, comme j'y étais sujet sous autre chose; je ne puis donc pas faire autrement que de me regarder comme sujet. Tout ce qui est employé par un gouvernement, tout ce qui reçoit de l'argent de lui aurait mauvaise grace à venir dire qu'il n'est pas sujet. Ce sont les véritables sujets; les autres ne le sont qu'autant qu'ils le veulent.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne sais que vous répondre. J'ai d'excellens sentimens; mais je ne suis pas forte pour raisonner; et puis, ce que vous me dites ne me paraît pas très-clair.

LE GÉNÉRAL.

Parce que vous oubliez que je suis passif.

MADAME DE GENNETINES.

C'est ce qui m'embrouille.

LE GÉNÉRAL.

Cependant cela explique tout; et c'est tellement ma règle de conduite que, lorsque mon fils m'a écrit en me donnant les raisons qu'il avait pour quitter le service, je lui ai répondu courrier par courrier: «Puisque vous raisonnez, vous faites bien de renoncer à l'état militaire.» Ainsi, vous voyez

que je suis conséquent. J'écoute à présent tout ce qu'il me dit, il n'est plus sujet; je lui laisse même la liberté de me blâmer.

MADAME DE GENNETINES.

Dans ce que je puis entrevoir de votre système, il y a beaucoup de prudence.

LE GÉNÉRAL.

Beaucoup.

MADAME DE GENNETINES.

La prudence est une grande vertu. Vous deviez faire un excellent mari.

LE GÉNÉRAL.

D'autant plus excellent que j'ai très-peu habité avec ma femme. Nous étions séparés de biens. Quand on est séparé de biens, le reste est si peu de chose.

MADAME DE GENNETINES.

Général, vous me ferez taire aussitôt que vous trouverez mes questions indiscrètes.

LE GÉNÉRAL.

Je ne me permettrais pas de vous imposer silence. D'ailleurs on ne peut jamais me paraître indiscret ; je suis toujours prêt à répondre à tout.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce qu'à l'époque de votre mariage on craignait que vous ne fussiez dissipateur? Je sais pourquoi je vous demande cela.

LE GÉNÉRAL.

Moi ! non, je ne crois pas être dissipateur; mais on pensait peut-être que je pourrais dénaturer les biens de ma femme; et pour des gens de province, des biens de famille, c'est l'arche sainte. Qu'ils rapportent ou qu'ils ne rapportent pas, c'est égal; ce sont des biens de famille. De quoi a-t-on besoin avant tout, cependant? de revenus, n'est-il pas vrai?

MADAME DE GENNETINES.

De revenus, de revenus ! vous avez raison. Je ne connais que cela, moi.

LE GÉNÉRAL.

Dès lors vous voyez que je ne devais mettre aucun intérêt à avoir un enfant ou à ne pas en avoir.

MADAME DE GENNETINES.

Étant séparé de biens, c'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Il en est venu un cependant qui est beaucoup plus riche que moi aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES.

Sa mère était-elle agréable ?

LE GÉNÉRAL.

De figure, peut-être que oui; mais femme d'ordre, femme de ménage, femme sérieuse, sédentaire,

aimant la lecture, presque savante. C'est elle qui a commencé l'éducation de son fils.

MADAME DE GENNETINES.

Si vous n'avez pas été amoureux d'elle, je vous le pardonne alors.

LE GÉNÉRAL.

Dans tous mes commandemens, soit en France, soit à l'étranger, j'ai connu tant de femmes charmantes !

MADAME DE GENNETINES.

Il est sûr que quand on revient après cela auprès d'une femme comme madame Delorme, par exemple.

LE GÉNÉRAL.

Tenez, je cherchais à vous donner une idée de ma femme; vous l'avez trouvée.

MADAME DE GENNETINES.

Une femme sans élégance ne me paraît même pas une femme.

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, il faut qu'une femme soit gaie, toujours de bonne humeur; sans cela, que voulez-vous qu'on lui dise?

MADAME DE GENNETINES.

Quand on a un mari qui convient, qui est plein

de franchise et de naturel, rien, ce me semble, ne doit coûter pour lui plaire. Ç'a toujours été mon système. Malheusement je n'ai jamais pu l'appliquer.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes veuve pourtant.

MADAME DE GENNETINES.

Oui. Il était entré beaucoup plus de convenances que d'affection dans les nœuds que j'avais formés. A vous parler franchement, mon cœur n'a jamais été complètement satisfait.

LE GÉNÉRAL.

C'est si rare dans le mariage.

MADAME DE GENNETINES.

Ne dites donc pas cela, général. Aimante comme je suis, un mari aurait été le plus heureux des hommes avec moi, s'il avait pu me comprendre.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que vous êtes gaie?

MADAME DE GENNETINES.

Parfois jusqu'à la folie.

LE GÉNÉRAL.

C'est drôle! je ne l'aurais pas cru. Vous avez pourtant des opinions politiques. Vous aviez l'air de me reprocher d'être en activité.

MADAME DE GENNETINES.

J'avais l'air.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi donc renoncer à un traitement ?

MADAME DE GENNETINES.

Ce serait de la démence.

LE GÉNÉRAL.

C'est qu'il y a à présent un tas de petites femmes qui ont la rage de vous apprendre ce que vous auriez dû faire pour rester pur, pour rester fidèle.

MADAME DE GENNETINES, faisant l'agréable.

Et je crois que cela n'a jamais été votre fort.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est à double entente, ce que vous me dites là. Mais dam! quand on n'a plus rien à attendre d'une femme ou d'un gouvernement...

MADAME DE GENNETINES.

C'est juste.

LE GÉNÉRAL.

Que les gouvernemens se maintiennent, on leur restera dévoué. Ils vous demandent d'être passifs, et ils veulent que vous ayez des opinions qui leur survivent; arrangez cela.

MADAME DE GENNETINES.

Votre fils tient bon pourtant ?

LE GÉNÉRAL.

Mon fils! lui, sa lubie c'est de ne se battre que contre des étrangers. Comme il n'y voyait pas de chance, il a donné sa démission. A présent, j'écrirais sa vie d'avance : il épousera votre nièce.

MADAME DE GENNETINES.

Monsieur Fernand?

LE GÉNÉRAL.

Je le crois du moins. On ne vous en a pas parlé?

MADAME DE GENNETINES.

Pas un mot.

LE GÉNÉRAL.

Ni à moi non plus. Mais c'est le secret de Polichinelle.

MADAME DE GENNETINES.

Voilà qui achève de peindre ma sœur. Je suis outrée.

LE GÉNÉRAL.

Si j'avais prévu cela, je n'aurais rien dit.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce que vous donnerez votre consentement à ce mariage?

LE GÉNÉRAL.

En fait de consentement je donne tout ce qu'on veut.

MADAME GENNETINES.

Se cacher d'un père, c'est pourtant bien fort.

LE GÉNÉRAL.

Mais non. Si je voulais me le rappeler, ma femme m'en a étourdi plus de cent fois. Il lui était agréable de voir après sa mort la terre de madame votre sœur et celle de mon fils n'en faire qu'une. Grand bien lui fasse!

MADAME DE GENNETINES.

Ces raisons-là peuvent être bonnes pour vous, général; mais elles ne le sont pas pour moi. Le ciel m'est témoin que j'étais venue chez madame Delorme dans l'intention de donner beaucoup mieux qu'un consentement au mariage de sa fille. Je suis généreuse; mon entraînement pouvait aller loin; mais je puis bien vous jurer que c'est fini.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes trop susceptible.

MADAME DE GENNETINES.

Non, non, général. Tout ce qui est manque d'égards, défaut de confiance, tout ce qui blesse mon cœur, me rendrait cruelle si je pouvais l'être. On vient de ce côté; donnez-moi le bras, je vous prie; nous allons faire un tour de jardin. Il me serait impossible pour le moment de me trouver en face d'aucun de ces visages-là.

(Elle sort avec le général.)

SCÈNE XVII.

MADAME DELORME, M. DE NORMONT, LÉONIDE.

M. DE NORMONT.

Je parierais que madame de Gennetines ne quitte le salon que pour me laisser le champ libre.

MADAME DE LORME.

Je vous assure, monsieur de Normont, que je n'ai rien à vous répondre.

M. DENORMONT.

Laissez-moi vous dire au moins que mon neveu est un des plus jolis cavaliers de France, et qu'une fois l'ordre revenu, il est destiné à aller à tout.

MADAME DELORME.

Avec de tels avantages, comment êtes-vous si embarrassé?

M. DE NORMONT.

Je ne suis pas embarrassé. Lié avec madame de Gennetines, et sachant combien elle désire ce mariage...

MADAME DELORME.

Elle ne m'en a pas parlé.

M. DE NORMONT.

J'ai ses pleins pouvoirs. Un mot de consente-

ment de votre part, et vous serez étonnée de ce qu'elle prétend faire pour sa nièce.

MADAME DELORME.

Nous ne lui demandons rien.

M. NORMONT.

Elle le sait de reste; mais lui feriez-vous la guerre parce qu'elle voudrait se comporter en bonne parente? Je connais son cœur comme le mien; elle me l'a expliqué tant de fois! Madame de Gennetines serait la personne du monde la plus généreuse, si elle ne craignait pas autant de faire des ingrats. Je l'ai vue au moment de se laisser aller à des extravagances d'abandon. « Attendez un peu, lui disais-je, il faut voir. » Elle a la plus grande confiance en moi, elle a entendu, elle s'en est bien trouvée.

MADAME DELORME.

Je suis tout-à-fait de votre avis; on ne doit jamais s'abandonner à des extravagances.

M. DE NORMONT.

Madame de Gennetines est une personne qu'on n'apprécie pas assez. Excepté moi, elle a à se plaindre de tous les gens qu'elle connaît; enfin, vous la jugerez par le mariage de votre fille.

MADAME DELORME.

Avec votre neveu?

M. DE NORMONT.

Rien ne lui coûterait pour le voir réussir.

MADAME DELORME.

Si j'avais des engagemens d'un autre côté?

M. DE NORMONT.

Il faudrait les rompre, madame Delorme.

SCENE XVIII.

MADAME DELORME, M. DE NORMONT, LÉONIDE, FERNAND.

MADAME DELORME.

Voici Fernand, il est comme de la famille; je l'ai presque élevé; nous allons lui demander son avis.

M. DE NORMONT.

Si c'est avec lui que vous avez des engagemens pour mademoiselle Léonide, assurément il ne sera pas d'avis de les rompre.

FERNAND, *gaiement.*

Il n'y a rien à rompre entre mademoiselle Léonide et moi.

M. DE NORMONT, *à Léonide.*

Est-il vrai, ma belle enfant? C'était ma seule crainte.

LÉONIDE.

Vous devez être rassuré.

M. DE NORMONT.

Aucun rival ne m'effraie plus.

FERNAND.

Vous me regardiez donc comme le plus redoutable ?

M. DE NORMONT.

Mais oui, mais oui. La marquise avait raison de se moquer de moi ; elle a un tact parfait. Eh bien ! monsieur Fernand, soyez mon auxiliaire.

FERNAND.

De tout mon cœur.

MADAME DELORME.

Fernand, en voilà assez.

M. DE NORMONT.

Vous vous en êtes rapportée à lui, tant pis pour vous.

FERNAND, à madame Delorme.

Que pouvez-vous répondre à cela ?

M. DE NORMONT.

Si j'ai tort, il me condamnera. Monsieur Fernand, j'offre pour gendre à madame Delorme un jeune homme de bonne famille, très-répandu, ayant les manières de la meilleure compagnie.

FERNAND.

Comment refuser un jeune homme qui a des manières?

M. DE NORMONT.

De l'avenir le plus brillant! Ma démarche est autorisée par madame de Gennetines, qui promet de faire au-delà de ce qu'on peut imaginer. Elle prendra le jeune ménage chez elle; vous avez pu voir combien elle est facile à vivre; elle le comblera de présens de toute espèce; ce sera sa famille, ses enfans. On passera six mois à Paris, et les six autres dans cette terre que madame Delorme continuera d'habiter et de régir comme par le passé; ce qui ne dérangera en rien son existence. Seulement, elle sera privée une partie de l'année du plaisir de voir mademoiselle Léonide; mais comme à chaque voyage nous la lui ramènerons plus formée, plus parfaite, il y aura compensation.

FERNAND.

Et au-delà.

MADAME DELORME.

Monsieur de Normont, si vous faisiez bien, vous suivriez mon exemple, et vous laisseriez là ce mauvais sujet de Fernand.

(Elle prend le bras de sa fille et sort en faisant, par signes, de légers reproches à Fernand.)

SCENE XIX.

M. DE NORMONT, FERNAND.

M. DE NORMONT.

Madame Delorme n'est pas mal entêtée, à ce qu'il paraît.

FERNAND.

C'est moi qui ai eu tort de prolonger trop longtemps une mauvaise plaisanterie ; je vous en demande pardon. A présent que nous sommes seuls, je dois vous avouer que le choix de son gendre n'est plus en son pouvoir, qu'il est fait depuis longtemps, et qu'il est irrévocable.

M. DE NORMONT.

Quoi ! sans l'aveu de sa sœur ?

FERNAND.

Jamais madame de Gennetines n'est intervenue en rien dans les arrangemens de madame Delorme.

M. DE NORMONT.

Ce n'est pas ce qu'elle m'avait fait entendre. Alors, Monsieur, que serais-je donc venu faire ici ?

FERNAND.

Vous seriez venu faire la connaissance d'une

personne très-respectable qui, dans le peu de temps qu'elle a eu l'honneur de vous voir, a pris pour vous la plus sincère estime.

M. DE NORMONT.

J'en suis fort reconnaissant ; mais le mariage de mon neveu étant impossible, je ne sais plus comment m'excuser de m'être présenté sans motif dans une maison où je n'avais pas été invité.

FERNAND.

Si toutes les personnes que l'on reçoit étaient d'une société aussi agréable que la vôtre, Monsieur....

M. DE NORMONT.

J'ai l'air de n'être venu à la suite de madame de Gennetines que par désœuvrement, faute de mieux. Je n'ai pas l'habitude de laisser disposer de moi aussi légèrement, et je veux m'expliquer avec elle.

FERNAND.

Vous allez brouiller ensemble deux sœurs qui peuvent finir par se rapprocher un jour.

M. DE NORMONT.

Vous connaissez bien madame de Gennetines. Madame de Gennetines ne se rapprochera jamais de qui que ce soit, à moins qu'elle n'ait besoin de se rapprocher, et seulement pour le temps qu'elle en aura besoin. Elle va voir que je ne suis pas

tout-à-fait aussi ingénu qu'elle se l'était figuré. Elle rentre avec monsieur votre père; laissez-moi, je vous prie, monsieur Fernand.

FERNAND.

Pourquoi m'avez-vous forcé d'être indiscret?

M. DE NORMONT.

Soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

FERNAND.

Laissez passer ce premier moment d'humeur.

M. DE NORMONT.

Non, je me connais; si je laissais passer le premier moment, je n'en trouverais pas un second; je retomberais encore sous le joug; il faut que cela finisse. La voici; nous allons voir.

SCENE XX.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL, M. DE NORMONT ET FERNAND DANS LE FOND DU THÉATRE.

MADAME DE GENNETINES, sans voir Fernand et M. de Normont.

J'ai pourtant dans l'idée que cette personne vous aurait convenu.

LE GÉNÉRAL.

D'après ce que vous me faites l'honneur de me dire, c'est encore une personne qui voudrait conserver l'administration de sa fortune; ce serait tou-

jours la même chose. Ma foi, je veux prendre le temps de respirer avant de rentrer dans le mariage; j'en sors.

MADAME DE GENNETINES.

Vraiment, général, vous répondez comme si on cherchait à vous faire violence; mais la personne dont je vous parle n'est peut-être pas plus pressée que vous.

LE GÉNÉRAL.

Oh! alors, c'est fort bien, nous pourrons nous retrouver plus tard. (Apercevant son fils et M. de Normont.) Vous êtes là, mon fils? Il est temps de regagner nos pénates. Remerciez Madame qui voulait vous donner une belle-mère.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne voulais rien du tout. Notre conversation a pris cette direction, j'en aurais autant aimé une autre; il s'agissait de passer le temps de la promenade.

LE GÉNÉRAL.

Permettez-moi donc un peu de me vanter devant mon fils; il doit croire que je suis tout-à-fait hors de rang à mon âge! Eh bien! Messieurs, il n'en est pas moins vrai que j'avais à ma disposition une très-aimable dame, riche, charmante de tous points, et que j'ai fait le cruel. (Il rit.) Je

n'en suis pas moins reconnaissant, Madame, de vos offres généreuses, et si je venais à me raviser, je vous prierais de vouloir bien me continuer vos bontés auprès de votre amie.

(Il sort avec son fils.)

SCENE XXI.

MADAME DE GENNETINES, M. DE NORMONT.

MADAME DE GENNETINES.

Vieux fat! qui croit refuser un mariage que j'avais improvisé, faute de savoir que lui dire.

M. DE NORMONT.

Ah! vous n'êtes pas embarrassée pour improviser des mariages, ou plutôt des mystifications.

MADAME DE GENNETINES.

Eh! mon Dieu! à qui en avez-vous?

M. DE NORMONT.

Que suis-je venu faire ici, Madame?

MADAME DE GENNETINES.

Vous devez le savoir mieux que moi.

M. DE NORMONT.

Et mon neveu?

MADAME DE GENNETINES.

Il est à Paris.

M. DE NORMONT.

Vous m'aviez vanté votre influence sur le ma-

riage de votre nièce, et votre nièce est aux trois quarts mariée sans que vous en sachiez un mot.

MADAME DE GENNETINES.

Que m'importe le mariage de ma nièce!

M. DE NORMONT.

Il me semble que le mariage de votre nièce doit vous importer autant que celui du général.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce une scène que vous voulez me faire?

M. DE NORMONT.

Je vous avoue, Madame, que j'ai de l'humeur, beaucoup d'humeur.

MADAME DE GENNETINES.

Tant pis pour vous. Croyez-vous que je n'en ai pas, moi?

M. DE NORMONT.

Je ne suis venu dans cette maison que sur les promesses que vous m'aviez faites.

MADAME DE GENNETINES.

Taisez-vous donc, monsieur de Normont..... Laissez-moi croire que, dans votre voyage, il entrait bien quelque peu de complaisance pour moi.

M. DE NORMONT.

La complaisance a ses conditions, Madame. Même en ne venant ici que par complaisance, fallait-il au moins que madame votre sœur fût prévenue.

MADAME DE GENNETINES.

Ma sœur s'embarrasse bien de ces délicatesses-là. Est-ce qu'elle connaît rien aux usages du monde ?

M. DE NORMONT.

Enfin elle pense quelque chose.

MADAME DE GENNETINES.

C'est tout au plus.

M. DE NORMONT.

Venir ainsi impromptu à votre suite! C'est tout ce que ferait un amant qui ne pourrait pas se passer de vous un instant.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne vois pas le tort que cela vous ferait.

M. DE NORMONT.

Le tort !...... le tort !....... Enfin, Madame, comme ce n'est pas là mon motif...

MADAME DE GENNETINES.

Que c'est grossier ce que vous dites là, fi !

M. DE NORMONT.

Mais, Madame...

MADAME DE GENNETINES.

Allons, allons, ne continuez pas, ou je croirai que l'air de ce pays-ci vous a rendu maussade comme tout ce qui approche ma sœur. Je vais être de bonne foi : je voulais un compagnon de voyage ; vous hésitiez ; j'ai pensé à Léonide, à votre neveu ; j'ai amalgamé tout cela tant bien que mal, sans

savoir ce que je faisais. Vous êtes venu avec moi, et nous nous en irons ensemble.

M. DE NORMONT.

Je ne crois pas, car je compte partir dès aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES.

Remettons cela à demain.

M. DE NORMONT.

Je ne plaisante pas, Madame, je ne puis plus rester ici.

MADAME DE GENNETINES.

Ni moi non plus. Que voulez-vous que j'y fasse? Vous me connaissez depuis long-temps; vous savez combien je suis facile à me laisser séduire par de bons procédés. Si ma sœur, si sa fille, eussent eu l'ombre du sens commun, elles auraient fait de moi tout ce qu'elles auraient voulu. Mais leur ingratitude est trop manifeste; je ne puis plus les regarder comme de ma famille; ce sont des ennemies. Non-seulement j'ai à me défendre contre leur animosité, mais elles ont encore trouvé moyen de l'inculquer à toutes les personnes que je rencontre chez elles. Cela vous gagnerait vous-même si je vous laissais faire, vous qui avez toute ma confiance, et qui ne pouvez me reprocher, quoi donc? qu'une ruse bien innocente que l'amitié

que j'ai pour vous pouvait seule me suggérer. Voyez ce que je deviendrais dans ce moment si je n'avais pas avec moi un ami à qui je puisse parler à cœur ouvert. J'étoufferais.

M. DE NORMONT.

Je crois que vous mettez les choses au pis.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes trop candide, monsieur de Normont. Quelque sotte que l'on soit, on se rend involontairement justice, et ma sœur a été offusquée de la supériorité que j'ai sur elle. Alors elle a décidé de me garder comme en prison, de me cacher à tous les yeux; ou, si elle me laissait voir quelqu'un, de prévenir tellement ce quelqu'un contre moi que je ne pusse rien faire pour me réhabiliter.

M. DE NORMONT.

Elle m'a toujours parlé de vous dans d'excellens termes.

MADAME DE GENNETINES.

Je le crois bien. Sans avoir d'esprit, on peut avoir de la finesse, surtout de cette sorte de finesse-là. Elle devait bien penser que vous amenant avec moi, mon choix avait été décidé par un sentiment quelconque.

M. DE NORMONT.

Je sais à présent ce que c'est que le sentiment qui vous a décidée.

MADAME DE GENNETINES.

Êtes-vous bien sûr de le savoir ?

M. DE NORMONT.

Vous venez de me le dire tout à l'heure. Vous vouliez avoir un compagnon de voyage ; voilà tout votre sentiment.

MADAME DE GENNETINES.

C'est bien ; je ne dois pas vous en dire davantage.

M. DE NORMONT.

N'est-ce pas la vérité?

MADAME DE GENNETINES.

Dans toutes mes connaissances je n'en aurais pas trouvé un autre que vous si je n'eusse voulu qu'un compagnon de voyage ? Dans vos idées, je l'aurais choisi à croix ou pile, à ce qu'il paraît. Vous n'êtes guère avantageux, monsieur de Normont ; (Avec intention.) vous ne l'êtes même pas assez.

M. DE NORMONT.

Quoi ! vraiment !... Mais vous plaisantez encore.

MADAME DE GENNETINES.

D'après l'essai que je viens de faire, il est prouvé que je n'ai plus de famille ; mais ce n'est pas une

raison pour rester éternellement isolée. Je bénis le ciel d'avoir rendu impossibles les projets de mariage que nous avions formés ; nous nous en serions repentis tous les deux, soyez-en sûr. Je me serais dépouillée, je me serais lié les mains. Quels regrets je me serais préparés ! Nous aurions été alliés ensemble, il est vrai ; mais ne nous reste-t-il pas un moyen de l'être plus intimement ?

M. DE NORMONT.

Je n'ose pas vous écouter ; ce n'est peut-être encore qu'un jeu.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne vous dis pas que ce soit un engagement formel, mais je sens qu'il faut m'attacher un ami. L'existence que je mène est fatigante ; l'âge des coquetteries et des légèretés commence à se passer pour moi ; je l'avais senti en cherchant à me rapprocher de ma sœur ; elle s'est éloignée, ce n'est pas ma faute : il est tout naturel que je fasse de nouvelles combinaisons.

M. DE NORMONT.

Parlez-vous sérieusement ?

MADAME DE GENNETINES.

Au surplus, je serai bien vengée. Madame Delorme, avec toute sa perspicacité, ne se doute pas du choix qu'elle a fait pour sa fille.

M. DE NORMONT.

Vous le connaissez donc ?

MADAME DE GENNETINES.

Vous ne l'avez pas deviné ? C'est ce jeune homme qui est toujours fourré ici, ce petit Fernand.

M. DE NORMONT.

Ah ! bah !

MADAME DE GENNETINES.

Je me garderais bien de lui dire ce que j'en sais. Malgré son air de Caton, il les mènera bon train ; vous pouvez compter là-dessus.

M. DE NORMONT.

Si vous en étiez bien persuadée cependant.....

MADAME DE GENNETINES.

J'avertirais ma sœur ? Elle ne m'écouterait pas. Pensons à nous, monsieur de Normont ; c'est bien assez. Donnez des ordres ; faites préparer tout ce qu'il faut pour notre départ, et laissons madame Delorme s'arranger comme elle l'entendra. Allez donner des ordres ; allez donc. A quoi réfléchissez-vous ?

M. DE NORMONT.

Pauvre petite Léonide ! Elle n'est pas coupable, elle.

MADAME DE GENNETINES.

Elle ne sera pas malheureuse ; elle n'a pas assez

d'esprit pour cela. Allez donc, allez donc; je voudrais déjà être à cent lieues d'ici.

M. DE NORMONT.

Je vais.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

MADAME DE GENNETINES, SEULE.

Le pauvre homme me ramènera comme il m'a amenée. Je ne lui avais jamais trouvé la tête si vive. Dans tout autre moment, je l'aurais poussé à bout pour voir une fois M. de Normont vraiment en colère; mais je ne voulais pas m'en aller seule; il fallait en finir. Je ne respirerai que quand je serai sur la grand' route. Ce général, son fils, ma sœur, tout ce qui est ici m'est odieux. Je serais laide et vieille comme le temps, que ces gens-là ne me traiteraient pas avec moins d'égards. J'ai un titre; j'ai de la fortune; partout ailleurs c'est une recommandation. J'ai de l'esprit, j'ai de bonnes manières; enfin, pour tout le monde, je suis une femme très-aimable; pour eux, c'est à croire que je suis une folle, une ridicule. S'ils veulent bien rire de quelques saillies qui m'échappent, c'est comme on ferait pour un enfant, un être sans conséquence. Je n'ai jamais été aussi humiliée.

SCENE XXIII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME.

MADAME DELORME.

Vous nous quittez déjà, ma sœur?

MADAME DE GENNETINES.

Oui, ma sœur. Je croyais ne faire qu'une saison aux eaux; mais mon médecin, à qui j'ai écrit l'état de ma santé, m'ordonne impérativement, dans sa lettre de ce matin, de partir tout de suite.

MADAME DELORME.

Je ne savais pas que vous dussiez prendre les eaux.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne parle jamais de ces choses-là qu'à la dernière extrémité; aux indifférens, c'est tout simple; et aux personnes qui ont quelque amitié pour moi, dans la crainte de leur causer de l'inquiétude.

MADAME DELORME.

Vous n'avez pas d'autre motif pour quitter ma maison?

MADAME DE GENNETINES.

Quel autre motif pourrais-je avoir, ma sœur?

Ne m'avez-vous pas comblée de soins et d'attentions de toute espèce? Croyez que j'en suis très-reconnaissante; mais vous savez que rien n'est impérieux comme une mauvaise santé.

MADAME DELORME.

J'étais loin de penser que vous fussiez malade.

MADAME DE GENNETINES.

Horriblement, ma sœur. Telle que vous me voyez, je suis si souffrante que je vais me coucher, essayer de dormir; et, comme il serait possible que je ne me levasse demain que pour monter en voiture, et que je pars à cinq heures du matin, dans le cas où je n'aurais pas le plaisir de vous voir, je vous fais mes adieux.

MADAME DELORME.

Mais, ma sœur.....

MADAME DE GENNETINES.

Non, non. Adieu, adieu.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

MADAME DELORME, LÉONIDE ET MADELAINE, UN PEU APRÈS.

MADAME DELORME.

Je savais bien que cela finirait ainsi; mais je ne croyais pas que cela finirait si vite.

LÉONIDE.

Maman, est-ce vrai ce que me dit ma bonne? Ma tante part demain?

MADELAINE.

Madame ne le sait peut-être pas; mais comme on charge déjà la voiture de madame la marquise...

MADAME DELORME.

Elle vient de me faire ses adieux.

LÉONIDE.

C'est donc cela que M. de Normont a voulu me faire entendre, il n'y a qu'un instant. Il regrettera toujours de m'avoir connue, en pensant que je vais me marier à un dissipateur. Quel dissipateur?

MADAME DELORME.

C'est ta faute. Tu avais recommandé à Fernand de déplaire à ta tante. Ta tante a beaucoup d'ordre; il s'est donné le défaut contraire, et lui a avoué franchement qu'il ne pouvait pas vivre à moins de cent mille francs de rente.

LÉONIDE.

Si ma tante l'a cru, vous m'avouerez, maman.....

MADAME DELORME.

Paix. Elle va s'en aller; ce n'est pas le moment de parler d'elle.

LÉONIDE.

Ce n'était pas le moment avant son arrivée; ce

n'était pas le moment tant qu'elle était avec nous; ce n'est pas le moment quand elle s'en va. Ce ne sera donc jamais le moment?

MADAME DELORME.

Qu'est-ce que cela te fait? N'avons-nous pas autre chose à dire?

LÉONIDE.

Vous permettez au moins que j'écrive à Fernand?

MADAME DELORME.

Si tu veux.

(Elles sortent.)

MADELAINE, seule.

Qu'elle s'en aille, mon Dieu! qu'elle s'en aille; c'est un fier débarras. Je ne sais pas ce qu'en pense Madame; quant à moi, je dis :

BONNE JOURNÉE FAIT QUI DE FOU SE DÉLIVRE.

PAIR OU NON

PERSONNAGES.

M. GIGOT.
MADAME GIGOT.
CLÉMENTINE, leur fille.
M. ROBERT, beau-frère de M. Gigot.
MADAME DE CÉNIS.
M. LEGRAND, tapissier.
ANNETTE, jenne servante.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris.

(Le théâtre représente un salon.)

PAIR OU NON.

SCÈNE I.

M. GIGOT, seul.

Si la liste a été envoyée au Moniteur, à coup sûr dans ce moment-ci je suis pair de France. J'ai la parole du ministre. Il n'y a pas d'exemple d'un ministre qui ait manqué à sa parole. Ah ! ah ! Il est vrai que depuis vingt ans que je suis membre du conseil-général de mon département, tous les ministres, aux époques d'élections surtout, m'ont promis de bien belles choses ; mais c'était pour mon département, ce n'était pas pour moi ; et le temps leur a manqué sans doute. Comme le ministre d'hier est encore celui d'aujourd'hui, et qu'il s'agit de moi, cette fois c'est une affaire faite.

Pair de France ! C'est qu'il n'y a pas à dire, quand je serai pair de France, je serai pair de France comme tous ceux qui ont été pairs de France. Ce n'est pas que je me rappelle bien au juste les noms de ceux qui ont été pairs de France autrefois ; je ne me rappelle même pas trop ceux d'aujourd'hui. On en a tant mis, on en a tant ôté !

C'est égal, c'est toujours le premier corps de l'État. Arrive qui plante ; en se prêtant à tout, on y reste.

Dans mon enfance, un pair de France, comme ça semblait grand ! Mais dam ! quand le roi aura dit que je suis pair, s'il veut dire un peu plus tard que je suis duc, on aura beau se moquer, je serai duc et pair. C'est comme un miracle.

Si j'étais duc et pair, et que l'ancien régime revînt, je regretterais encore plus de n'avoir qu'une fille. Ah ! bast, en me mettant bien avec l'ancien régime, qui redeviendrait encore une fois le nouveau, il ne me refuserait pas de faire passer mon titre à un gendre qui prendrait mon nom. Mon diable de nom ! j'y suis accoutumé ; mais il faut avouer qu'il est gênant pour représenter. Le duc Gigot ! Va pour le duc Gigot. Il y a bien eu des ducs Bouillon ; on s'y était fait. Gigot, Bouillon ; Bouillon, Gigot ; je ne vois pas grande différence.

(Il s'approche de la cheminée, et se regarde dans la glace en riant.)

Dans les premiers temps que je serai pair de France, il me semble que je ne pourrai pas passer devant une glace sans être tenté de me faire quelques politesses. Dans le fait, je ne serai plus moi, je serai un autre. Je suis fou. Si on m'entendait ! Quand on est seul avec soi, et qu'on est heureux, comme on fait des enfantillages !

SCÈNE II.

M. GIGOT, M. ROBERT.

M. ROBERT.

Bonjour, mon cher beau-frère. Qu'est-ce qu'on dit donc? Vous allez être pair de France?

M. GIGOT.

Ce doit être à peu près fait.

M. ROBERT.

J'arrive de mes forges; je ne me doutais guère de cela.

M. GIGOT.

Comme de la famille vous devez vous en réjouir.

M. ROBERT.

Pas trop. Je ne sais pas, cela me paraît ridicule.

M. GIGOT.

Allons, voilà le libéral.

M. ROBERT.

Non, non; mon libéralisme ne descend pas jusque-là. Il faut bien passer quelques fantaisies à chaque gouvernement. La chambre des pairs est une chose de fantaisie; mais je n'aimerais pas à vous y voir, parce que je n'y trouve pas de raison.

M. GIGOT.

Ne suis-je pas un honnête homme?

M. ROBERT.

Ce n'est pas une raison.

M. GIGOT.

Suis-je un intrigant?

M. ROBERT.

Non sans doute, et c'est ce qui me fait vous dire ce que je vous dis.

M. GIGOT.

Puisqu'il y a des pairs de France, il faut bien que quelqu'un le soit.

M. ROBERT.

Oui, mais pas vous. D'abord que veut dire pair de France?

M. GIGOT.

Cela veut dire... cela veut dire... Il me semble que cela veut dire des gens qui sont pairs entre eux, qui sont égaux entre eux, pour parler votre langage.

M. ROBERT.

Ce n'est déjà pas vrai; car, outre qu'il y a des titres qui les séparent, tous n'ont pas au même degré la capacité, les connaissances, voire même l'esprit d'intrigue. Dans tous les corps, il y a toujours des hommes plus ou moins corrompus, vous l'avouerez.

M. GIGOT.

Halte là, monsieur Robert. Je ne dois pas per-

mettre qu'on parle ainsi d'une institution à laquelle je vais avoir l'honneur d'appartenir.

M. ROBERT.

Le prenez-vous sur ce ton, monsieur Gigot? Mon Dieu, qu'à cela ne tienne. J'ai prêché d'exemple; je n'ai jamais voulu être d'aucune corporation, par la raison que je ne pouvais pas choisir mes camarades, et qu'il y a des camarades dont je serais très-fâché de passer pour être le complice.

M. GIGOT.

Orgueil que tout cela, envie des supériorités. Le libéralisme n'est pas autre chose.

M. ROBERT.

Vraiment, si je voulais me croire supérieur même à vous, qui m'en empêcherait? Vous espérez quelque chose d'un ministre; moi, je n'espère rien d'aucun d'eux. Ils ne peuvent pas me faire de bien; pour du mal, je ne dis pas. Aujourd'hui le mal est si facile à faire! En attendant, j'ai le plaisir de dire tout ce que je veux.

M. GIGOT.

Ce plaisir-là est souvent le plaisir de dire bien des sottises.

M. ROBERT.

Ce sont du moins des sottises que je pense.

M. GIGOT.

Tenez, mon frère, ne nous échauffons pas, parce que dans des temps de politique comme ceux-ci on risque de se brouiller avec les gens qu'on aime le mieux, et qu'une fois brouillés on ne se rapproche plus. Je pourrai peut-être un jour penser comme vous; vous pourrez peut-être penser comme moi; ça nous est déjà arrivé vingt fois; mais nous n'en resterions pas moins brouillés avec des opinions pareilles. Quelle duperie!

M. ROBERT.

Ils auront beau vous nommer tout ce qu'ils voudront, vous n'en serez toujours pas moins un brave homme. Ils sentent bien qu'il leur en faut quelques-uns comme cela.

M. GIGOT.

C'est déjà quelque chose qu'ils le sentent. Ma parole d'honneur, je n'ai pas d'ambition. S'ils n'avaient pas mis dans leur loi que tous les membres de conseils de départemens pourraient être pairs, l'idée ne m'en serait jamais venue. Songez donc que j'ai des droits; je date de la création.

M. ROBERT.

De la création du monde?

M. GIGOT.

Non; de la création des conseils de départe-

mens. Après cela, n'allez pas vous imaginer qu'en sortant du château je me croirai un courtisan de Louis XIV; que le ciel m'en préserve! ni que j'irai raconter avec emphase, comme je le vois faire à quelques-uns, que le roi m'a dit ceci, que la reine m'a dit cela, que les princes et les princesses m'ont dit autre chose. A quoi bon? Je tâcherai de marier ma fille. J'avais toujours attendu que je fusse dans une position pour penser à l'établir; ce sera le moment. La fille d'un pair de France, voyez-vous! pas pour les gens de votre caractère, mais pour beaucoup d'autres, c'est encore quelque chose. Je suis parti de bien loin: vous avez épousé ma sœur; vous savez quelle a été notre légitime. Vous avez fait des entreprises, vous avez été heureux; moi, j'ai fait des entreprises, j'ai tout perdu.

M. ROBERT.

Cela n'empêche pas que vous ne soyez plus riche que moi aujourd'hui.

M. GIGOT.

Comment suis-je plus riche? C'est grace à la fortune de ma femme. Je suis un des grands propriétaires de mon département, grace à ma femme. Vous ne vous faites pas idée combien il est pénible de n'être quelque chose que grace à sa

femme. Quand je serai pair de France, que diable ! il faut espérer que ce ne sera plus grace à elle. C'est surtout ce qui m'a tenté.

M. ROBERT.

Ce sera en partie grace à la fortune qui vous est venue par elle.

M. GIGOT.

C'est désolant, ce que vous me dites là, parce qu'il y a un fonds de vérité que je cherche à me dissimuler quelquefois. Que vous êtes heureux, mon cher ami, de n'avoir rien reçu de la vôtre ! Vous ne lui entendez pas répéter sans cesse : Ma maison, ma terre, mes gens, ma voiture. C'est au point que quand la mienne dit : Ma fille, je suis quelque temps à me r'avoir avant de penser que j'y suis au moins pour moitié. Si on me nomme pair de France, ce sera bien moi qui le serai pour le coup. Elle ne pourra pas me dire : Ma pairie.

M. ROBERT.

Pourquoi pas ?

SCENE III.

M. GIGOT, M. ROBERT, MADAME GIGOT.

MADAME GIGOT.

Ah ! je suis tout sens dessus dessous, monsieur

Gigot. (A M. Robert.) Bonjour, monsieur Robert. Imaginez-vous, monsieur Gigot, que mademoiselle Delaroche du Bois de la Tour, qui me quitte, a la certitude qu'il y a plus de mille promesses de pairie comme la vôtre qui courent les rues dans ce moment, et qu'aucune ne sera réalisée. On n'a plus peur, on manque de parole à tout le monde. (A M. Robert.) Vous êtes donc ici? vous vous êtes bien porté dans votre voyage?... S'il en est ainsi, je retourne à la légitimité; c'est comme si c'était fait.

M. ROBERT.

Quoi! ma sœur, vous êtes à ce point maîtresse de vos opinions? Vous pouvez les faire ainsi aller et venir à votre volonté?

MADAME GIGOT.

Comment! aller et venir! On va presque toujours comme on vous pousse. Quand il n'en coûte pas plus que cela pour être pair, on y consent. Mais, outre qu'il est de très-bon goût pour une femme de ne pas sortir de ce qui est légitime, il serait très-ridicule, selon moi, d'aller se cramponner à un gouvernement dont on ne ferait pas partie. Ce serait consentir à n'être que peuple. Qui est-ce qui peut consentir à cela?

M. ROBERT.

Au lieu d'être pair, au lieu d'être peuple, restez spectateur, faites-vous juge.

MADAME GIGOT.

Ajoutez donc : Faites-vous républicain.

M. ROBERT.

Républicain, si vous voulez.

MADAME GIGOT.

Démagogue, terroriste.

M. ROBERT.

Terroriste ! Ne l'est pas qui veut ; car cela tenterait bien quelques-uns de nos messieurs d'aujourd'hui. Mais qu'importent les noms ! Vous avez une fille à marier, je commencerais par là.

MADAME GIGOT.

C'est justement par là que je veux finir.

M. ROBERT.

Vous ne craignez pas qu'elle ne se lasse d'attendre ?

MADAME GIGOT.

Nous attendons bien, nous.

M. ROBERT.

Ce que vous attendez et ce qu'elle attend sont deux choses fort différentes.

MADAME GIGOT.

Monsieur Gigot, voyez donc vos prometteurs. Il est inconcevable que des gens que vous m'avez

fait obliger dans un temps où, certes, il y avait bien quelques risques à courir, se permettent à l'heure qu'il est de s'amuser à vos dépens, comme s'ils n'avaient jamais entendu parler de vous.

M. GIGOT.

Il ne faut pas rappeler les services qu'on a rendus, madame Gigot.

MADAME GIGOT.

Ce n'est pas une personnalité, on peut choisir. Assurément chacun sait bien qu'il y a dans le gouvernement plus d'un fonctionnaire qui n'a pas toujours eu sous la main le pauvre argent dont il avait besoin.

M. ROBERT.

C'est bien pour cela qu'ils sont entrés dans le gouvernement.

MADAME GIGOT.

Si vous êtes pair, je trouve à marier ma fille au fils d'un pair, d'un pair nouveau, d'un pair comme nous. C'est un homme qui sent le besoin d'une aristocratie, d'une aristocratie moderne, et qui, en la doublant tout d'un coup par ce mariage, prétend que ça la vieillirait d'autant.

M. GIGOT.

Il est certain qu'il faut une aristocratie moderne. Vous en conviendrez vous-même, mon cher Ro-

bert. La vieille est trop contestée ; elle ne s'appuie sur rien ; on ne sait plus ce que cela veut dire. Et, d'un autre côté, on ne peut pas concevoir un peuple sans hiérarchie.

MADAME GIGOT.

Ce serait tout bonnement le chaos. De penser qu'avec ma fortune je ne serais que l'égale de ma fruitière ou de mon épicier ?

M. ROBERT.

Ou de moi qui ne serai jamais d'aucune aristocratie.

MADAME GIGOT.

Vous, monsieur Robert, n'êtes-vous pas un savant, un industriel dont le nom est européen ? De bonne foi, vous regardez-vous comme l'égal de ceux que je viens de nommer, et de ceux qui n'ont jamais pu rien faire par eux-mêmes ?

M. GIGOT, *à part.*

Bon ! ceci est à mon adresse.

M. ROBERT.

A vrai dire, je n'ai pas encore eu le temps de me comparer à personne ni de comparer personne à moi. J'y pourrai peut-être penser un jour. Adieu, adieu. Je vous laisse à vos grandes affaires et vous souhaite une heureuse chance.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. ET MADAME GIGOT.

MADAME GIGOT.

Qu'il y a de fierté dans cette humilité-là!

M. GIGOT.

Je le trouve un peu bourgeois.

MADAME GIGOT.

Oui, de ces bourgeois qui se croiront encore plus que vous quand vous serez pair de France. Avec l'engouement qu'on a de nos jours pour le mérite personnel, on détruit l'ordre social sans pouvoir rien mettre à la place.

M. GIGOT.

Jusqu'ici Robert n'a pas détruit grand' chose; mais, de ce qu'il trouve que tout va de travers, faut-il qu'il dise que tout va bien parce qu'il ne sait pas ce qui viendra à la place?

MADAME GIGOT.

On se tait alors.

M. GIGOT.

Il ne veut rien; il faut penser à cela.

MADAME GIGOT.

Sans des bavards comme lui, et surtout sans votre infernale liberté de la presse, on ne saurait pas la moitié du mal qui se fait.

M. GIGOT.

Si on nous laissait de côté, malgré les assurances qu'on nous a données, vous pourriez bien changer de langage.

MADAME GIGOT.

Si on nous laissait de côté, dites-vous? Si on nous laissait de côté ! ce serait le comble de l'infamie. Au surplus, on peut tout attendre d'une coterie qui ne prêche l'ordre public que pour mettre le désordre partout; qui ne connaît de loi que son caprice, et qui a la fatuité de croire que cela pourra durer long-temps.

M. GIGOT.

Vous parliez de la liberté de la presse.

MADAME GIGOT.

Tant que la liberté de la presse ne fera que reprocher la violation des engagemens les plus respectables, elle aura raison. Allez donc faire un tour chez ce ministre, et si vous ne pouvez pas l'aborder, voyez au moins dans les bureaux.

M. GIGOT.

J'y pensais.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME GIGOT, SEULE, ENSUITE MADAME DE CÉNIS ET CLÉMENTINE.

MADAME GIGOT.

Quelle indolence! Jamais M. Gigot ne réussira à rien. Il y a long-temps que j'aurais dû prendre mon parti là-dessus. Il n'a pas cette activité, cette puissance de volonté indispensables dans un homme politique. J'y aurais suppléé; car je lui dois cette justice qu'il reconnaît ma supériorité. Quand il sera pair, me consultera-t-il encore? Sans doute; l'habitude est prise, et puis cela est dans le caractère. Si le contraire arrivait cependant, notre bonheur pourrait bien en être troublé. Ma fille m'en a déjà fait faire la réflexion. Il est vrai qu'elle a ses petites raisons pour que ce soit moi qui dispose d'elle. Nous verrons, nous verrons.

MADAME DE CÉNIS.

Eh! bonjour, ma chère. Est-on enfin pairesse?

MADAME GIGOT.

Pas encore, Madame.

MADAME DE CÉNIS.

Tant mieux.

MADAME GIGOT.

Tant mieux!

MADAME DE CÉNIS.

Sans doute, puisque je viens vous faire une proposition. C'est un mariage pour Clémentine.

CLÉMENTINE.

Alors, Madame, vous n'auriez pas dû m'engager à passer avec vous auprès de maman. Les petites filles ne doivent entendre parler de ces choses-là que quand elles sont tout-à-fait arrêtées.

MADAME DE CÉNIS.

Les petites filles comme vous, ma chère Clémentine, peuvent entendre parler de tout. Mes propositions, d'ailleurs, ne sont pas des protocoles; c'est tout de suite, oui ou non. C'est vous que je veux marier; votre dot ne dépend que de votre mère; vous êtes les deux seules intéressées dans cette affaire, voilà pourquoi j'ai voulu vous réunir. L'établissement est honorable, très-honorable; reste à savoir si les conditions vous conviendront.

MADAME GIGOT.

Quelles sont ces conditions?

MADAME DE CÉNIS, *tirant un papier de sa ceinture.*

Je les ai écrites, j'ai si peu de mémoire; tranquillisez-vous, elles sont fort simples. (*Elle lit.*) PREMIER ARTICLE. Pas de pairie nouvelle, ni titres, ni honneurs, ni emplois qui viendraient de ceci.

MADAME GIGOT.

De ceci !

MADAME DE CÉNIS.

Oui, du gouvernement actuel; cela se comprend. SECOND ARTICLE. Un nom qui signifie quelque chose, si on n'en a pas.

MADAME GIGOT.

Si on n'a pas de nom !

MADAME DE CÉNIS.

Sans doute. Vous n'avez pas de nom; le vôtre n'en est pas un, vous en conviendrez. Mais votre terre s'appelle le Perthuis; vous vous appellerez madame du Perthuis, afin que Clémentine soit mademoiselle du Perthuis.

MADAME GIGOT.

Cela peut se faire ?

MADAME DE CÉNIS.

Cela se fait depuis des siècles. De plus, ils viennent de prendre une décision qui vous permettrait de vous faire duchesse si le cœur vous en disait. Nous, nous nous en tenons à la vérité ; nous gardons les titres que la nature nous a donnés; nous nous en contentons. Mais, si j'étais bourgeoise, peut-être essaierais-je comme une autre pour voir comment cela m'irait. TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE. Une dot de 20,000 livres de rente.

MADAME GIGOT.

Comment dites-vous?

MADAME DE CÉNIS.

Une dot de 20,000 livres de rente.

MADAME GIGOT.

La moitié de mon revenu! Ce parti est donc bien merveilleux?

MADAME DE CÉNIS.

Le jeune homme n'a rien, voilà pourquoi il demande cela. Il veut pouvoir se soutenir jusqu'au retour des princes; mais alors s'ouvrira devant lui un immense avenir. C'est cet avenir que je vous propose.

MADAME GIGOT.

C'est cet avenir que je refuse; il ne me semble pas aussi prochain que vous paraissez le désirer.

MADAME DE CÉNIS.

Je vous plains de ne pas croire à l'évidence. Vous avez des bluettes de pairie qui vous éblouissent pour le moment; j'en suis fâchée. Tout ce que je vous demande, c'est de vous rappeler que je vous avais donné la préférence; car je suis sûre d'être prise au mot dans une maison où je vais aller en sortant d'ici.

MADAME GIGOT.

C'est qu'apparemment vous vous expliquerez là un peu mieux que vous ne le faites ici.

MADAME DE CÉNIS.

Pas une parole de plus. Mais ce sont des gens qui ne se laissent pas fasciner et qui trouvent que, déception pour déception, encore est-il préférable, pour un pays aussi grand que la France, d'être trompé par un gouvernement légitime qui y met des formes, qui y met de la grace, qui n'emploie que des agens à peu près connus; que cela est préférable, dis-je, à cette cupidité toute nue, à cette grossièreté du plus mauvais goût qui ne sait rien pallier, rien adoucir, et qui met en première ligne des gens de la dernière espèce. Adieu, madame Gigot.

MADAME GIGOT.

Adieu, Madame.

(Madame de Cénis sort.)

SCENE VI.

MADAME GIGOT, CLÉMENTINE.

MADAME GIGOT.

L'intrigante! A-t-elle l'air sûre de son affaire! Y aurait-il en effet quelque chose qui se préparerait? Elle n'aurait pas tant d'assurance si elle ne savait rien. Qu'en penses-tu, Clémentine?

CLÉMENTINE.

Ah! maman, je m'arrange pour ne rien pen-

ser; dans la position où je suis, c'est ce qui me paraît le plus sage.

MADAME GIGOT.

Demander vingt mille livres de rente sur parole ! Mais c'est que, même à la condition de son avenir immense, je ne pourrais pas les donner. Vingt mille livres de rente! c'est tout au plus s'il m'en resterait autant pour moi. Et une chose qu'il ne faut pourtant pas oublier, mon enfant, j'ai ton père.

CLÉMENTINE.

Je ne l'oublie pas non plus, maman.

MADAME GIGOT.

Quand il s'agit de mariage, on taxe les fortunes sans penser aux charges. D'ailleurs, je suis humiliée d'entendre ainsi marchander ma fille.

CLÉMENTINE.

Il me semble au contraire, maman, qu'on ne veut de moi qu'à prix fixe. Pauvre Anatole! Il n'y a que lui qui me prendrait pour rien.

MADAME GIGOT.

Anatole est un excellent sujet, qui vaudra son père, s'il ne le surpasse, et qui ne sera pas aussi vain de son mérite personnel. S'il était mon fils, j'en serais fière.

CLÉMENTINE.

Et de moi, maman, ne l'êtes-vous pas?

MADAME GIGOT.

Tu as du caractère, c'est ce que j'estime le plus dans une femme. Tenons-nous-en à nos conditions. Je n'ai pas refusé ton cousin ; il devait voyager pour visiter les grands établissemens de l'Europe; tu étais encore bien jeune, et cependant tu n'as pas hésité à me promettre d'accepter un mari si je te l'ordonnais. Je ne sais comment cela s'est fait; Anatole revient dans quinze jours, et tu es fille encore, sans que j'aie rencontré en toi aucun obstacle à ma volonté.

CLÉMENTINE.

Nous sommes si heureuses ensemble! nous nous entendons si bien !

MADAME GIGOT.

Parce que tu te laisses conduire. Es-tu bien sûre que ton cousin ne sera pas aussi orgueilleux que son père?

CLÉMENTINE.

Ah! maman, si mon oncle est orgueilleux, ce n'est pas à vous de vous en plaindre. Il vous regarde comme l'honneur de la famille. Parmi les célébrités qui se rassemblent chez lui, c'est à qui vous fera la cour. Comme ses yeux brillent quand il vous présente quelqu'un ! Comme il jouit de l'aisance avec laquelle vous prenez part à toutes

les conversations ! Je suis dans la confidence de mon oncle plus que vous ne pensez, et je puis vous dire que vous êtes la seule femme qui ait de l'empire sur lui.

MADAME GIGOT.

Il ne me consulte pour rien; c'est singulier.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame, le tapissier.

MADAME GIGOT.

Faites entrer. (A Clémentine.) Je l'avais fait demander pour renouveler le cabinet de ton père. Mais s'il n'est pas nommé....

CLÉMENTINE.

Eh bien! maman, ça lui fera une distraction.

SCENE VII.

MADAME GIGOT, CLÉMENTINE, M. LEGRAND.

MADAME GIGOT.

Monsieur Legrand, vous êtes venu un peu trop tôt. C'est pour le cabinet de mon mari, et je ne suis pas encore entièrement décidée. J'attends la solution de quelque chose pour cela.

M. LEGRAND.

Le cabinet de Monsieur a pourtant grand besoin d'une réforme.

MADAME GIGOT.

Le cabinet d'un homme qui n'est rien.

M. LEGRAND.

Mon Dieu! Madame, tous les jours nous sommes appelés chez des personnes qui n'étaient rien et qui parviennent tout d'un coup. Quand on a les moyens, on fait bien mieux de s'y prendre d'avance; l'ouvrage est plus soigné, et nos ouvriers ne sont pas obligés de passer les nuits.

MADAME GIGOT.

Je sais bien que ce cabinet est composé de bric et de broc; j'y ai fourré tous les meubles dont je ne savais que faire. Pour y mettre de l'ensemble, quelle couleur choisirons-nous?

M. LEGRAND.

C'est toujours la même chose. Pour les dames, des couleurs tendres, des couleurs indécises; et pour les hommes graves, ou qui doivent passer pour l'être, comme qui dirait les gens en place, du vert ou du cramoisi.

MADAME GIGOT.

Est-ce que le coton se teint bien en vert?

M. LEGRAND.

Ah ! Madame, du coton ! Je me suis fait une loi de ne jamais contrarier mes administrés..... mais du coton !

MADAME GIGOT.

Qu'appelez-vous vos administrés ?

M. LEGRAND.

Que Madame ne prenne pas cela en mauvaise part. Dans notre clientelle, nous faisons une distinction, les mauvaises pratiques et les administrés ; nos administrés sont ceux qui nous paient.

(Clémentine ne peut s'empêcher de rire.)

MADAME GIGOT.

Tais-toi donc, Clémentine. J'en reviens aux cotonnades.

M. LEGRAND.

Croyez-moi, Madame, toute cotonnade est de la véritable drogue. La soierie d'ailleurs n'est-elle pas une des branches les plus importantes de l'industrie française ? dans ce moment surtout où nos manufactures sont si à plaindre ! Le coton vient des Indes ; une grande partie se fabrique en Angleterre ; ce sont des prix connus ; tout le monde peut calculer ce qu'il en faut pour un ameublement : les franges, les bordures n'ont aucune valeur ; il n'y a pas d'eau à boire. Je suis Français,

moi, Madame; je ne m'en cache pas; la soeirie est française; je prêche pour mon pays.

MADAME GIGOT.

Je n'ai rien promis à M. Gigot; mais, comme tu dis, ma Clémentine, ce sera une distraction pour lui. Je ne veux pourtant pas que cette distraction me ruine. Monsieur Legrand, allons voir ce que nous déciderons.

(Elle sort avec M. Legrand.)

SCÈNE VIII.

CLÉMENTINE, UN PEU APRÈS, ANNETTE.

CLÉMENTINE.

Faites donc bien des bassesses pour être administrateur, pour pouvoir dire un jour ou deux: « Mes administrés, » voilà les marchands qui vous enlèvent jusqu'à cette gloire! Il faudra incessamment que les hommes en place inventent d'autres impertinences pour se distinguer.

ANNETTE.

Enfin, Mamzelle, je peux donc vous parler. Monsieur a-t-il sa place?

CLÉMENTINE.

Laisse-moi tranquille. Est-ce que je m'occupe de cela?

ANNETTE.

Je vas vous dire pourquoi je m'en occupe, moi. Si Monsieur a cette affaire qu'on dit, il sera dans ce qu'on appelle le pouvoir ; alors il voudra que j'épouse mon sergent de ville, et j'aimerais mieux épouser mon héros de juillet.

CLÉMENTINE.

Pour une petite fille que nous avons amenée de la campagne, et qui n'est ici que depuis six mois, sais-tu que tu es bien heureuse d'avoir comme cela deux amoureux ?

ANNETTE.

Bast! j'en aurais trois si je voulais. Est-ce que ma cousine ne m'en a pas déterré un troisième ? C'est le frère de son mari, un chouan qui se cache chez elle parce qu'il a été obligé de s'enfuir de son pays. Mais celui-là, je ne comprends pas ce qu'il me dit; c'est un Bas-Breton; il parle comme à la messe. Mon cousin est obligé de s'expliquer pour lui à ma cousine, qui me le répète; vous sentez ben, Mamzelle, que ça ne fait pas d'effet du tout.

CLÉMENTINE.

Il t'a donné son cœur bien vite, ce me semble?

ANNETTE.

Ce garçon qui ne sort pas, songez donc, Mamzelle. Mais c'est-il pas singulier? De quelque côté

que je me retourne, c'est tous états à tuer ou à se faire tuer.

CLÉMENTINE.

Peut-être que cela s'apaisera; attends un peu. Personne ne te force à te marier tout de suite.

ANNETTE.

On n'a pas besoin d'être forcée pour ça. J'aime mon héros de juillet; mais c'est un petit diable; je le lui dis à lui-même, il a trop d'ambition. Parce qu'il avait été assez heureux pour renverser un gouvernement, il a voulu en renverser un autre; ça n'a pas si bien tourné. On a beau dire, pour un ouvrier ébéniste, c'est toujours honorable, n'est-ce pas? d'autant qu'il a été acquitté. Comparez donc ça à un sergent de ville.

CLÉMENTINE.

Mais, Annette, tu es folle.

ANNETTE.

Non, mamzelle; car si le sergent de ville ne m'avait pas dit qu'il aurait la croix à la première émeute, ce qui me tentait pour sortir avec lui le dimanche, je l'aurais envoyé promener. On prétend qu'il n'y aura plus que des attentats; ce n'est pas de la gloire pour les sergens de ville; je ne veux plus de lui. L'ébéniste me va mieux; il est adroit dans son état; c'est un homme à s'établir

d'un jour à l'autre. Qu'en dites-vous, mamzelle ?

CLÉMENTINE.

Je ne t'écoute pas; je ne sais pas ce que tu me dis.

ANNETTE.

Le chouan a déjà une médaille; mais c'est comme s'il n'en avait pas : il est obligé de la cacher.

CLÉMENTINE.

Tais-toi. Voilà mon père; il ne paraît pas de bonne humeur.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

M. ET MADAME GIGOT, CLÉMENTINE, ANNETTE.

MADAME GIGOT.

Vous avez vu la liste?

M. GIGOT.

J'ai vu la liste.

MADAME GIGOT.

Et vous n'y êtes pas?

M. GIGOT.

Et je n'y suis pas.

MADAME GIGOT.

Laisse-nous, Annette.

ANNETTE, en s'en allant.

Bonne nouvelle pour mon ébéniste; c'est lui que j'épouserai.

(Elle sort.)

M. GIGOT.

Aussi le gouvernement peut-il bien devenir ce qu'il voudra; je m'en soucie comme il se soucie de la France. Et ces gens-là prétendent qu'on leur soit dévoué! Comment donc! tant qu'ils ne sont pas assurés dans leur position, ils sont charmans à voir; ce sont des poignées de main, des effusions. «Nous comptons sur vous, répètent-ils à tout venant, nous comptons sur vous.» Oui, mais comptez sur eux, les traîtres! C'est tout comme leurs prédécesseurs.

MADAME GIGOT.

Laissez en paix leurs prédécesseurs, monsieur Gigot.

M. GIGOT.

C'est absolument la même chose. Écoutez-les, ils vous diront que c'est très-différent, parce que ce sont eux et que ce ne sont plus les autres. Je donnerais le choix pour une épingle. Et toi, Clémentine?

CLÉMENTINE.

Moi, en fait de pouvoir je ne reconnais que celui de ma famille.

M. GIGOT.

Tous les autres sont absurdes.

MADAME GIGOT.

Vous n'allez pas par quatre chemins.

M. GIGOT.

Le plaisant, c'est de les entendre affirmer que la France est ingouvernable. Qu'en savent-ils? Dans quel temps ont-ils essayé de la gouverner?

MADAME GIGOT.

Fort bien. Il ne vous manque plus que de prêcher la propagande.

M. GIGOT.

Quand je prêcherais la propagande! Je ne m'effraie pas des mots, moi. Qu'est-ce que c'est donc que la propagande? C'est de dire aux peuples qu'ils ne sont pas des troupeaux de moutons, et que les rois sont autres que des bergers. Voilà toute la propagande qu'il y a, je n'en connais pas d'autre. Cela me paraît très-raisonnable.

MADAME GIGOT.

Vous n'avez pas été qu'au ministère, j'en suis sûre?

M. GIGOT.

J'ai passé aussi chez mon beau-frère en revenant.

MADAME GIGOT.

A la bonne heure.

M. GIGOT.

M. Robert est un homme de sens; il m'a expliqué mot à mot ce que j'avais l'intention de faire si j'eusse été nommé. Je suis fort de l'avis de Machiavel : « Le premier soin d'un homme qui reçoit une faveur est de se mettre en garde contre le pouvoir qui la lui a accordée. » Certainement je ne me serais jamais prêté à n'être qu'une machine. Tu n'en doutes pas, toi, mon enfant?

CLÉMENTINE.

Non, mon père.

M. GIGOT.

Se seraient-ils imaginé, par exemple, que je me serais contenté d'un vain titre? Ah! parbleu, oui. Je n'oublie pas mon origine, je suis du peuple.

MADAME GIGOT.

Finissez donc, monsieur Gigot.

M. GIGOT.

Je suis du peuple; c'est la vérité. Il n'y a que Clémentine ici, elle sait bien d'où nous sortons. Je vois des faquins qui se croient élevés de dix pieds parce qu'un vent passager les a soulevés de quelques lignes. Attendez donc un peu, nosseigneurs les nobles pairs à vie; la plupart de ceux qu'on avait faits pour l'éternité ne le sont déjà plus d'aucune façon. L'auriez-vous si tôt oublié,

par aventure ? Là ! là ! ne vous pressez pas tant de grossir votre voix ; ne portez pas la tête si haut. Qui sait ce que vous serez demain ?

CLÉMENTINE.

Mon père, cela vous est si indifférent ; n'y mettez pas tant de chaleur.

M. GIGOT.

Tu ne vois pas que je ris intérieurement. En effet, y a-t-il comédie qui vaille cela ? Le gouvernement vous dit : « Ah ! ah ! messieurs, vous voulez donc que j'aie la majorité ? vous y tenez absolument ? Eh bien ! je ne choisirai que des sujets, des bons sujets pour me la faire. »

MADAME GIGOT.

Pourquoi alors vouliez-vous être du nombre de ces bons sujets ?

M. GIGOT.

Pourquoi, Madame ? pourquoi ? Il est singulier que ce soit vous qui me demandiez pourquoi. C'était pour être enfin quelque chose dans ma maison ; c'était pour avoir chez moi une importance quelconque, pour contribuer à l'établissement de ma fille par du clinquant, puisque je ne peux pas le faire d'une manière plus solide. (Clémentine prend la main de son père.) C'était là toute mon ambition, ma chère enfant ; mais si tu n'es pas une grande

dame, tu seras du moins une heureuse femme. Tu épouseras mon neveu, ton cousin Anatole. Je le veux, ce sera ; je n'en démordrai pas. Je suis le maître enfin.

MADAME GIGOT, du ton le plus calme.

Qui vous dit que vous n'êtes pas le maître, puisque j'y consens ?

M. GIGOT, étonné.

Ah, bah !

MADAME GIGOT.

Tu ne me remercies pas, Clémentine ?

CLÉMENTINE.

Pardonnez-moi, maman. Mais, à vous dire vrai, je savais que vous et mon père vous aimiez tant Anatole que je n'ai jamais eu de craintes bien sérieuses.

MADAME GIGOT.

Et tu avais raison. Il a pu passer par quelques têtes des rêves de vanité, je n'en sais rien ; quant à moi, jamais je n'aurais consenti à jouer ton bonheur à

PAIR OU NON.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

